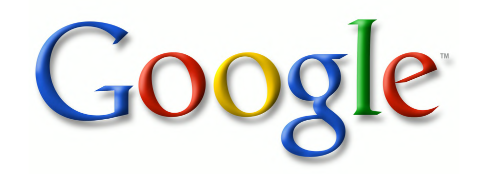
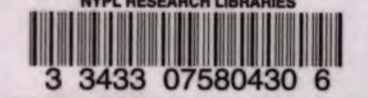




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07580430 6


EX LIBRIS
PHILIP & MABEL
KERRISON

THÉATRE

DE MOLIÈRE

THÉATRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME SEPTIÈME



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

LE

BOURGEOIS

GENTILHOMME

COMEDIE-BALET

FAITE A CHAMBORT

Pour le divertissement du Roy.

THÉATRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

PUBLIÉ PAR D. JOUAUST

EN HUIT VOLUMES

AVEC LA PRÉFACE DE 1682

ANNOTÉE PAR G. MONVAL

TOME SEPTIÈME



PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXIII

LE

BOURGEOIS

GENTILHOMME

COMEDIE-BALET

FAITE A CHAMBORT

Pour le divertissement du Roy.

ACTEURS.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN, sa femme.
LUCILE, fille de monsieur Jourdain.
NICOLE, servante.
CLEONTE, amoureux de Lucile.
COVIELLE, valet de Cleonte.
DORANTE, comte, amant de Dorimene.
DORIMENE, marquise.
MAISTRE DE MUSIQUE.
ELEVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.
MAISTRE A DANCER.
MAISTRE D'ARMES.
MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
MAISTRE TAILLEUR.
GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.
PLUSIEURS MUSICIENS, MUSICIENNES, JOUEURS D'INSTRUMENS, DANCEURS, CUISINIERS, GARÇONS TAILLEURS, et autres personnages des intermedes et du ballet.

La scene est à Paris.



LE BOURGEOIS GENTILHOMME

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instrumens, et dans le milieu du theatre on voit un éléve du maistre de musique qui compose sur une table un air que le bourgeois a demandé pour une serenade.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MAISTRE DE MUSIQUE,
MAISTRE A DANCER,
TROIS MUSICIENS, DEUX VIOLONS,
QUATRE DANCEURS.

MAISTRE DE MUSIQUE, *parlant à ses musiciens.*

VENEZ, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

MAISTRE A DANCER, *parlant aux danceurs.*

Et vous aussi, de ce costé.

MAISTRE DE MUSIQUE, *à l'Elève.*

Est-ce fait?

L'ELEVE.

Oüy.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyons... Voila qui est bien.

MAISTRE A DANCER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, c'est un air pour une serenade, que je luy ay fait composer icy, en attendant que nostre homme fût éveillé.

MAISTRE A DANCER.

Peut-on voir ce que c'est?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guére.

MAISTRE A DANCER.

Nos occupations, à vous et à moy, ne sont pas petites maintenant.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est vray. Nous avons trouvé icy un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en teste. Et vostre dance et ma musique auroient à souhaiter que tout le monde luy ressemblast.

MAISTRE A DANCER.

Non pas entierement; et je voudrois pour luy qu'il se connust mieux qu'il ne fait aux choses que nous luy donnons.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est vray qu'il les connoist mal, mais il les paye bien ; et c'est dequoy maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAISTRE A DANCER.

Pour moy, je vous l'avouë, je me repais un peu de gloire. Les aplaudissemens me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un suplice assez fâcheux que de se produire à des sots; que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art; qui sçachent faire un doux accueil aux beautez d'un ouvrage, et, par de chatoüillantes aprobations, vous régaler de vostre travail. Oüy, la récompense la plus agreable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connuës; de les voir caressées d'un aplaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des loüanges éclairées.

MAISTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatoüille davantage que les aplaudissemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des loüanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mesler du solide; et la meilleure façon de loüer, c'est de loüer avec les mains. C'est un homme, à la verité, dont les lumieres sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes

choses, et n'aplaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses loüanges sont monnoyées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits icy.

MAISTRE A DANCER.

Il y a quelque chose de vray dans ce que vous dites; mais je trouve que vous apuyez un peu trop sur l'argent; et l'interest est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honneste homme montre pour luy de l'attachement.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que nostre homme vous donne.

MAISTRE A DANCER.

Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrois qu'avec son bien il eust encore quelque bon goust des choses.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi, et c'est à quoy nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoistre dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loüeront pour luy.

MAISTRE A DANCER.

Le voila qui vient.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAISTRE DE MUSIQUE, MAISTRE A DANCER, VIOLONS, MUSICIENS ET DANCEURS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir vostre petite drôlerie?

MAISTRE A DANCER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh! là... Comment appellez-vous cela? Vostre prologue, ou dialogue de chansons et de dance.

MAISTRE A DANCER.

Ah! ah!

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous ay fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'huy comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soye que j'ay pensé ne mettre jamais.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes icy que pour attendre vostre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAISTRE A DANCER.

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la teste.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-cy.

MAISTRE A DANCER.

Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité estoient comme cela le matin.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais, hola! mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.

(*Aux deux maistres.*)

Que dites-vous de mes livrées?

MAISTRE A DANCER.

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN.

(*Il entr'ouvre sa robe, et fait voir un haut-de-chausse étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vestu.*)

Voicy encore un petit des-habillé pour faire le matin mes exercices.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN.

Laquais ?

PREMIER LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

L'autre laquais?

SECOND LAQUAIS.

Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela ?

MAISTRE A DANCER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyons un peu vostre affaire.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la serenade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, mais il ne falloit pas faire faire cela pai un écolier; et vous n'estiez pas trop bon vous-mesme pour cette besongne-là.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en sçavent autant que les plus grands maistres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Donnez-moy ma robe pour mieux entendre... Attendez, je croy que je seray mieux sans robe... Non, redonnez-la-moy, cela ira mieux.

MUSICIEN, *chantant.*

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soûmis:
Si vous traittez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Helas! que pouriez-vous faire à vos ennemis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrois que vous la pûssiez un peu ragaillardir par-cy par-là.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN.

On m'en aprit un tout-à-fait joly, il y a quelque temps. Attendez... Là... Comment est-ce qu'il dit?

MAISTRE A DANCER.

Par ma foy, je ne sçay.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

MAISTRE A DANCER.

Du mouton?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy. Ah!

(*M. Jourdain chante.*)

Je croyois Janneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton:

Helas ! helas !
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle
Que n'est le tygre aux bois.

N'est-il pas joly ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Le plus joly du monde.

MAISTRE A DANCER.

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est sans avoir apris la musique.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'aprendre, Monsieur, comme vous faites la dance. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAISTRE A DANCER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité aprennent aussi la musique ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je l'aprendray donc. Mais je ne sçay quel temps je pouray prendre : car, outre le maistre d'armes qui me montre, j'ay arresté encore un maistre de philosophie qui doit commencer ce matin.

MAISTRE DE MUSIQUE.

La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...

MAISTRE A DANCER.

La musique et la dance... La musique et la dance, c'est là tout ce qu'il faut.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat que la musique.

MAISTRE A DANCER.

Il n'y a rien qui soit si necessaire aux hommes que la dance.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

MAISTRE A DANCER.

Sans la dance, un homme ne sçauroit rien faire.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Tous les desordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'aprendre pas la musique.

MAISTRE A DANCER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les béveuës des politiques et les manquemens des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de sçavoir dancer.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment cela ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vray.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Et, si tous les hommes aprenoient la musique, ne

seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez raison.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toûjours: « Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ? »

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, on dit cela.

MAISTRE A DANCER.

Et faire un mauvais pas peut-il proceder d'autre chose que de ne sçavoir pas dancer ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela est vray, et vous avez raison tous deux.

MAISTRE A DANCER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la dance et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je comprends cela, à cette heure.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ay déja dit, c'est un petit essay que j'ay fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Allons, avancez. Il faut vous figurer qu'ils sont habillez en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy toûjours des bergers? On ne voit que cela par tout.

MAISTRE A DANCER.

Lors qu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que pour la vray-semblance on donne dans la bergerie. Le chant a esté de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guére naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions.

MONSIEUR JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

MUSICIENNE.

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toûjours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soûpire;
Mais, quoy qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que nostre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une mesme envie :
On ne peut estre heureux sans amoureux desirs;
Ostez l'amour de la vie,
Vous en ostez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loy,
Si l'on trouvoit en amour de la foy;
Mais, helas! ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergere fidelle;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur!

MUSICIENNE.

Franchise heureuse!

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur!

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse!

MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN.

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle!

MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergere fidelle.

SECOND MUSICIEN.

Helas! où la rencontrer?

MUSICIENNE.

Pour defendre nostre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

PREMIER MUSICIEN.

Mais, bergere, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

MUSICIENNE.

Voyons par experience
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux !

TOUS TROIS.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflâmer ;
Ah ! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidelles !

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce tout ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé, et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

MAISTRE A DANCER.

Voicy, pour mon affaire, un petit essay des plus beaux mouvemens et des plus belles atitudes dont une dance puisse estre variée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers ?

MAISTRE A DANCER.

C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

(*Quatre danceurs executent tous les mouvemens diferens et toutes les sortes de pas que le maistre à dancer leur commande; et cette dance fait le premier intermede.*)



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN,
MAISTRE DE MUSIQUE,
MAISTRE A DANCER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

VOILA qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Lors que la dance sera meslée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est pour tantost au moins ; et la personne pour qui j'ay fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir disner ceans.

MAISTRE A DANCER.

Tout est prest.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut

qu'une personne comme vous, qui estes magnifique et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soy tous les mercredis, ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

J'en auray donc. Cela sera-t-il beau ?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un theorbe et d'un clavessin pour les basses continuës, avec deux dessus de violon pour joüer les ritornelles.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaist, et qui est harmonieux.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantost de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais sur tout que le ballet soit beau.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content, et, entr'autres choses, de certains menüets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! les menüets sont ma dance, et je veux que vous me les voyiez dancer. Allons, mon maistre.

MAISTRE A DANCER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaist. La, la, la; La, la, la, la, la, la; La, la, la, *bis;* La, la, la; La, la. En cadence, s'il vous plaist. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiez. La, la, la, la, la. Haussez la teste. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez vostre corps.

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voila qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

A propos. Aprenez-moy comme il faut faire une reverence pour saluer une marquise; j'en auray besoin tantost.

MAISTRE A DANCER.

Une reverence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, une marquise qui s'apelle Dorimene.

MAISTRE A DANCER.

Donnez-moy la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendray bien.

MAISTRE A DANCER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une reverence en arriere,

puis marcher vers elle avec trois reverences en avant, et à la derniere vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN.

Faites un peu. Bon!

LE LAQUAIS.

Monsieur, voila vostre maistre d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Dy-luy qu'il entre icy pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire.

SCENE II

MAISTRE D'ARMES,
MAISTRE DE MUSIQUE,
MAISTRE A DANCER,
MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

MAISTRE D'ARMES, *aprés luy avoir mis le fleuret à la main.*

Allons, Monsieur, la reverence. Vostre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une mesme ligne. Vostre poignet à l'oposite de vostre hanche. La pointe de vostre épée vis-à-vis de vostre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée. La teste droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moy l'épée de

quarte, et achevez de mesme. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arriere. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la premiere, et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moy l'épée de tierce, et achevez de mesme. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arriere. En garde, Monsieur, en garde!

(*Le maistre d'armes luy pousse deux ou trois bottes en luy disant*: « *En garde!* »)

MONSIEUR JOURDAIN.

Euh?

MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

MAISTRE D'ARMES.

Je vous l'ay déja dit; tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses : à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous sçavez détourner l'épée de vostre ennemy de la ligne de vostre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement de poignet, ou en dedans ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, sans avoir du cœur, est seur de tuer son homme et de n'estre point tué?

MAISTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vistes-vous pas la démonstration?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy.

MAISTRE D'ARMES.

Et c'est en quoy l'on voit de quelle consideration nous autres nous devons estre dans un Etat, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la dance, la musique, la...

MAISTRE A DANCER.

Tout-beau, Monsieur le tireur d'armes. Ne parlez de la dance qu'avec respect.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Aprenez, je vous prie, à mieux traitter l'excellence de la musique.

MAISTRE D'ARMES.

Vous estes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

MAISTRE A DANCER.

Voila un plaisant animal avec son plastron!

MAISTRE D'ARMES.

Mon petit maistre à dancer, je vous ferois dancer comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferois chanter de la belle maniere.

MAISTRE A DANCER.

Monsieur le batteur de fer, je vous aprendray vostre mestier.

MONSIEUR JOURDAIN, *au maistre à dancer.*

Estes-vous fou de l'aller quereller, luy qui entend la tierce et la quarte, et qui sçait tuer un homme par raison démonstrative?

MAISTRE A DANCER.

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-doux, vous dis-je.

MAISTRE D'ARMES.

Comment ? petit impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh ! mon maistre d'armes.

MAISTRE A DANCER.

Comment? grand cheval de carosse !

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh ! mon maistre à dancer.

MAISTRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN.

Doucement.

MAISTRE A DANCER.

Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-beau.

MAISTRE D'ARMES.

Je vous étrilleray d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN.

De grace...

MAISTRE A DANCER.

Je vous rosseray d'une maniere...

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous prie...

MAISTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu luy aprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon Dieu, arrestez-vous.

SCENE III.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE, MAISTRE DE MUSIQUE, MAISTRE A DANCER, MAISTRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hola! Monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec vostre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-cy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ils se sont mis en colere pour la preference de leurs professions, jusqu'à se dire des injures et vouloir en venir aux mains

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoy! Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point leu le docte traitté que Seneque a composé de la colere? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une beste feroce? Et la raison ne doit-elle pas estre maistresse de tous nos mouvemens?

MAISTRE A DANCER.

Comment! Monsieur, il vient nous dire des in-

jures à tous deux, en méprisant la dance, que j'exerce, et la musique, dont il fait profession?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au dessus de toutes les injures qu'on luy peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAISTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entr'eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAISTRE A DANCER.

Je luy soûtiens que la dance est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAISTRE DE MUSIQUE.

Et moy, que la musique en est une que tous les siecles ont reverée.

MAISTRE D'ARMES.

Et moy, je leur soûtiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus necessaire de toutes les sciences.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens de parler devant moy avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas mesme honorer du nom d'art, et qui ne peu-

vent estre comprises que sous le nom de mestier miserable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

MAISTRE D'ARMES.

Allez, philosophe de chien!

MAISTRE DE MUSIQUE.

Allez, belistre de pédant!

MAISTRE A DANCER.

Allez, cuistre fieffé!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment? Marauts que vous estes...

(*Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups, et sortent en se battant.*)

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames! coquins! insolens!

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

MAISTRE D'ARMES.

La peste l'animal!

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens!

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Diantre soit de l'asne basté!

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Scelerats!

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe !

MAISTRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent !

MONSIEUR JOURDAIN.

Messieurs.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons ! gueux ! traistres ! imposteurs !

(Ils sortent.)

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe !... Oh ! battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y sçaurois que faire, et je n'iray pas gaster ma robe pour vous séparer. Je serois bien fou de m'aller fourer parmy eux pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE IV.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE, *en racommodant son colet.*

Venons à nostre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un philosophe sçait recevoir

comme il faut les choses, et je vay composer contr'eux une satyre du style de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous aprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce que je pouray, car j'ay toutes les envies du monde d'estre sçavant, et j'enrage que mon pere et ma mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'estois jeune.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable. *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous sçavez le latin sans doute?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, mais faites comme si je ne le sçavois pas. Expliquez-moy ce que cela veut dire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que sans la science la vie est presque une image de la mort.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh! oüy, je sçay lire et écrire.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaist-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous aprenne la logique?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois operations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois operations de l'esprit?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde et la troisiéme. La premiere est de bien concevoir par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger par le moyen des cathegories; et la troisiéme, de bien tirer une consequence par le moyen des figures. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton, etc.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila des mots qui sont trop rebarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Aprenons autre chose qui soit plus joly.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous aprendre la morale?

MONSIEUR JOURDAIN.

La morale?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traitte de la felicité, enseigne aux hommes à moderer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; et, il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colere tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez aprendre?

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les proprietez du corps; qui discourt de la nature des élemens, des métaux, des mineraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les méteores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les cométes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluye, la neige, la gresle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de broüillamiñy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous aprenne?

MONSIEUR JOURDAIN.

Aprenez-moy l'ortographe.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Tres-volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Aprés, vous m'aprendrez l'almanach, pour sçavoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre vostre pensée et traitter cette matiere en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres et de la diferente maniere de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ay

à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appellées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIÉUR JOURDAIN.

J'entens tout cela.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, A, oüy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en r'aprochant la machoire d'enbas de celle d'enhaut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foy, oüy. Ah! que cela est beau!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I, en r'aprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vray. Vive la science!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en r'ouvrant les machoires, et r'aprochant les levres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui represente un O.

MONSIEUR JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de sçavoir quelque chose!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en r'aprochant les dents sans les joindre entierement, et allongeant les deux levres en dehors, les aprochant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout-à-fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus veritable, U.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'allongent comme si vous faisiez la mouë, d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de luy, vous ne sçauriez luy dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN.

U, U. Cela est vray. Ah! que n'ay-je étudié plutost pour sçavoir tout cela!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-cy?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'enhaut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN.

DA, DA. Oüy. Ah! les belles choses! les belles choses!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en apuyant les dents d'enhaut sur la levre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN.

FA, FA. C'est la verité. Ah! mon pere et ma mere, que je vous veux de mal!

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'estant frolée par l'air qui sort avec force, elle luy cede, et revient toûjours au mesme endroit, faisant une maniere de tremblement : R, ra.

MONSIEUR JOURDAIN.

R, r, ra; R, r, r, r, r, ra. Cela est vray. Ah! l'habile homme que vous estes! et que j'ay perdu de temps! R, r, r, ra.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliqueray à fond toutes ces curiositez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à luy écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort-bien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cela sera galant, oüy.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous luy voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, je ne veux ny prose ny vers.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Non; Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoy ! quand je dis : « Nicole, apportez-moy mes pantouffles, et me donnez mon bonnet de nuit », c'est de la prose ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oüy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en sceusse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir apris cela. Je voudrois donc luy mettre dans un billet : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante, que cela fût tourné gentiment.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux reduisent vostre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ay dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dy-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manieres dont on les peut mettre.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premierement comme vous avez dit : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle marquise,*

mourir. Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure ?

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN.

Cependant je n'ay point étudié, et j'ay fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et vous prie de venir demain de bonne heure.

MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manqueray pas. [*Il sort.*]

MONSIEUR JOURDAIN, [*à son laquais*].

Comment, mon habit n'est point encore arrivé ?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ay tant d'affaires ! J'anrage. Que la fievre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de taillenr ! Au diable de tailleur ! La peste étouffe le tailleur ! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traistre de tailleur, je...

SCENE V.

MAISTRE TAILLEUR,
GARÇON TAILLEUR PORTANT L'HABIT
DE MONSIEUR JOURDAIN,
MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! vous voila ? Je m'allois mettre en colere contre vous.

MAISTRE TAILLEUR.

Je n'ay pas pû venir plutost, et j'ay mis vingt garçons aprés vostre habit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits que j'ay eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déja deux mailles de rompuës.

MAISTRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, si je romps toûjours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAISTRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment, point du tout !

MAISTRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moy.

MAISTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison !

MAISTRE TAILLEUR.

Tenez, voila le plus bel habit de la cour, et le mieux assorty. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cecy ? Vous avez mis les fleurs en enbas.

MAISTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAISTRE TAILLEUR.

Oüy vrayment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en enbas ?

MAISTRE TAILLEUR.

Oüy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oh ! voila qui est donc bien.

MAISTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettray en enhaut.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non.

MAISTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, vous dy-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que l'habit m'aille bien ?

MAISTRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un peintre avec son pinceau de vous faire rien de plus juste. J'ay chez moy un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de nostre temps.

MONSIEUR JOURDAIN.

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

MAISTRE TAILLEUR.

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, *en regardant l'habit du tailleur.*

Ah ! ah ! Monsieur le tailleur, voila de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnoy bien.

MAISTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ay voulu lever un habit pour moy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

MAISTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre vostre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, donnez-moy.

MAISTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ay amené des gens pour vous habiller en cadance, et ces sortes d'habits se mettent avec ceremonie. Hola ! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur de la maniere que vous faites aux personnes de qualité.

(*Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux luy arrachent le haut-de-chausse de ses exercices, et deux autres la camisole, puis ils luy mettent son habit neuf; et monsieur Jourdain se promene entr'eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadance de toute la simphonie.*)

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaist, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous ?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon gentilhomme ! Voila ce que c'est de se mettre en personne de qualité ! Allez-vous-en demeurer toûjours habillé en bourgeois, on ne vous dira point « Mon gentilhomme ». Tenez, voila pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monseigneur ! oh ! oh ! Monseigneur ! Attendez, mon amy, « Monseigneur » merite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur ». Tenez, voila ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Vostre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vostre Grandeur ! oh ! oh ! oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moy « Vostre Grandeur » ! Ma foy, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. Tenez, voila pour ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions tres-humblement de ses liberalitez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il a bien fait, je luy allois tout donner.

(*Les quatre garçons tailleurs se réjoüissent par une dance, qui fait le second intermede.*)





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

SUIVEZ-MOY, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et sur tout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous estes à moy.

LAQUAIS.

Oüy, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Appellez-moy Nicole, que je luy donne quelques ordres. Ne bougez, la voila.

SCENE II.

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Nicole !

NICOLE.

Plaist-il ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi ! Comme vous voila basty ! Hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah, ah, mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moy ?

NICOLE.

Nenny, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te bailleray sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empescher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Tu ne t'arresteras pas ?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous estes si plaisant que je ne sçaurois me tenir de rire. Hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous estes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Tien, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'apliqueray sur la jouë le plus grand souflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voila qui est fait, je ne riray plus.

MONSIEUR JOURDAIN

Prens-y bien garde. Il faut que pour tantost tu nettoyes...

NICOLE.

Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE.

Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et...

NICOLE.

Hi, hi!

MONSIEUR JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE.

Tenez, Monsieur, battez-moy plutost, et me laissez rire tout mon saoul, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage !

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je te prens...

NICOLE.

Monsieur... eur, je creveray... ay, si je ne ry. Hi, hi, hi !

MONSIEUR JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais veu une pendarde comme celle-là qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à preparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantost.

NICOLE.

Ah ! par ma foy, je n'ay plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de desordre ceans que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ne dois-je point pour toy fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah ! ah ! voicy une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mary, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde de vous estre fait enharnacher de la sorte ? et avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moy.

MADAME JOURDAIN.

Vrayment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaist ?

MADAME JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison et qui est plus sage que vous. Pour moy, je suis

scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sçay plus ce que c'est que nostre maison. On diroit qu'il est ceans caresme-prenant tous les jours; et dés le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne sçaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la bouë dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter icy ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents à frotter les planchers que vos biaux maistres viennent crotter regulierement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüais, nostre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une païsanne.

MADAME JOURDAIN.

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vostre. Je voudrois bien sçavoir ce que vous pensez faire d'un maistre à dancer, à l'âge que vous avez?

NICOLE.

Et d'un grand maistre tireur d'armes qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de nostre salle ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez aprendre à dancer pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je; vous estes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne sçavez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN.

Vous devriez bien plutost songer à marier vostre fille, qui est en âge d'estre pourveuë.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je songeray à marier ma fille quand il se presentera un party pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ay encore oüy dire, Madame, qu'il a pris aujourd'huy, pour renfort de potage, un maistre de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et sçavoir raisonner des choses parmy les honnestes gens.

MADAME JOURDAIN.

N'irez-vous point un de ces jours au college vous faire donner le fouët, à vostre âge ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Pourquoy non ? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le fouët, devant tout le monde, et sçavoir ce qu'on aprend au college !

NICOLE.

Oüy, ma foy, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Tout cela est fort necessaire pour conduire vostre maison.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bestes, et j'ay honte de vostre ignorance. Par exemple, sçavez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure ?

MADAME JOURDAIN.

Oüy, je sçay que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites icy ?

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et vostre conduite ne l'est guéres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dy-je. Je vous demande : Ce que je parle avec vous, ce que je vous dy à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

MADAME JOURDAIN.

Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure ?

MADAME JOURDAIN.

Hé bien ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'apelle ?

MADAME JOURDAIN.

Cela s'apelle comme on veut l'apeller.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN.

De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers n'est point prose. Heu! voila ce que c'est d'étudier. Et toy, sçais-tu bien comme il faut faire pour dire un U?

NICOLE.

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U?

NICOLE.

Quoy?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dis un peu U pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je dy U.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy; mais, quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

O l'étrange chose que d'avoir à faire à des bestes! Tu allonges les levres en dehors, et aproches

la machoire d'enhaut de celle d'enbas : U, vois-tu? U. Je fais la mouë. U.

NICOLE.

Oüy, cela est biau.

MADAME JOURDAIN.

Voila qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est bien autre chose, si vous aviez veu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là?

NICOLE.

Dequoy est-ce que tout cela guerit?

MONSIEUR JOURDAIN.

J'enrage quand je voy des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et sur tout ce grand escogrife de maistre d'armes, qui remplit de poudre tout mon menage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ouais! ce maistre d'armes vous tient fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. (*Il fait aporter les fleurets et en donne un à Nicole.*) Tien. Raison démonstrative. La ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et, quand on pousse en tierce, on n'à qu'à faire cela. Voila le moyen de n'estre jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'estre assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moy un peu pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoy? (*Nicole luy pousse plusieurs coups.*)

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout-beau! Hola! oh! doucement! Diantre soit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN.

Vous estes fou, mon mary, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous meslez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN

Lors que je hante la noblesse, je fais paroistre mon jugement; et cela est plus beau que de hanter vostre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN.

Çamon vrayment! Il y a fort à gagner à frequenter vos nobles, et vous avez bien operé avec ce beau monsieur le comte dont vous vous estes embeguiné.

MONSIEUR JOURDAIN.

Paix! Songez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma femme, que vous ne sçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de luy? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez; un seigneur que l'on considere à la cour, et qui parle au roy tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable que

l'on voye venir chez moy si souvent une personne de cette qualité, qui m'apelle son cher amy et me traite comme si j'estois son égal? Il a pour moy des bontez qu'on ne devineroit jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moy-mesme confus.

MADAME JOURDAIN.

Oüy, il a des bontez pour vous et vous fait des caresses, mais il vous emprunte vostre argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prester de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'apelle son cher amy?

MADAME JOURDAIN.

Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné si on les sçavoit.

MADAME JOURDAIN.

Et quoy?

MONSIEUR JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je luy ay presté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN.

Oüy. Attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN.

Oüy, oüy, il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il m'a juré sa foy de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Chansons !

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüais ! vous estes bien obstinée, ma femme ; je vous dy qu'il me tiendra parole, j'en suis seur.

MADAME JOURDAIN.

Et moy, je suis seûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjoler.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voicy.

MADAME JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-estre encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ay disné, quand je le voy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

SCENE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher amy, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Fort-bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et madame Jourdain que voila, comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE

Comment ! Monsieur Jourdain, vous voila le plus propre du monde !

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hay ! hay !

MADAME JOURDAIN, [*à part*].

Il le grate par où il se demange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

MADAME JOURDAIN, [*à part*].

Oüy, aussi sot par derriere que par devant.

DORANTE.

Ma foy, Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous estes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlois de vous encore ce matin dans la chambre du Roy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (*A madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roy !

DORANTE.

Allons, mettez...

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je sçay le respect que je vous doy.

DORANTE.

Mon Dieu, mettez; point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur...

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous estes mon amy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, je suis vostre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvriray point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN.

J'aime mieux estre incivil qu'importun.

DORANTE.

Je suis vostre débiteur, comme vous le sçavez.

MADAME JOURDAIN, [*à part*].

Oüy, nous ne le sçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez genereusement presté de l'argent en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sçais rendre ce qu'on me preste, et reconnoistre les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens icy pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Hé bien! .vous voyez vostre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plutost que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous doy.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Vous voila, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez presté?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je croy que oüy. J'en ay fait un petit memoire. Le voicy. Donné à vous une fois deux cens loüis.

DORANTE.

Cela est vray.

MONSIEUR JOURDAIN.

Une autre fois, six-vingts.

DORANTE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cens soixante loüis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mille huit cens trente-deux livres à vostre plumassier.

DORANTE.

Justement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Deux mille sept cens quatre-vingts livres à vostre tailleur.

DORANTE.

Il est vray.

MONSIEUR JOURDAIN

Quatre mille trois cens septante-neuf livres douze sols huit deniers à vostre marchand.

DORANTE.

Fort-bien. Douze sols huit deniers; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et mille sept cens quarante-huit livres sept sols quatre deniers à vostre sellier.

DORANTE.

Tout cela est veritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cens livres.

DORANTE.

Somme totale et juste : quinze mille huit cens livres. Mettez encore deux cens pistoles que vous

m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payeray au premier jour.

MADAME JOURDAIN, [*bas à M. Jourdain*].

Hé bien! ne l'avois-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Paix!

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

MONSIEUR JOURDAIN.

Eh, non!

MADAME JOURDAIN, [*bas à M. Jourdain*].

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Taisez-vous!

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en iray chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, [*bas à M. Jourdain*].

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarasse.

MONSIEUR JOURDAIN.

Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, [*bas à M. Jourdain*].

C'est un vray enjoleux.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, [*bas à M. Jourdain*].

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Vous tairez-vous?

DORANTE.

J'ay force gens qui m'en presteroient avec joye; mais, comme vous estes mon meilleur amy, j'ay crû que je vous ferois tort si j'en demandois à quelqu'autre.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vay querir vostre affaire.

MADAME JOURDAIN, [*bas à M. Jourdain*].

Quoy! vous allez encor luy donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Mme Jourdain*].

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moy ce matin dans la chambre du Roy?

MADAME JOURDAIN, [*bas à M. Jourdain*].

Allez, vous estes une vraye dupe.

SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN.

J'ay la teste plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle vostre fille, où est-elle, que je ne la voy point?

MADAME JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point un de ces jours venir voir avec elle le ballet et la comedie que l'on fait chez le Roy?

MADAME JOURDAIN.

Oüy vrayment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans vostre jeune âge, belle et d'agreable humeur comme vous estiez.

MADAME JOURDAIN.

Tredame! Monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la teste luy groüille-t-elle déja?

DORANTE.

Ah! ma foy, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous estes jeune, et je resve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila deux cens loüis bien comptez.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je luy feray donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, *bas à monsieur Jourdain.*

Nostre belle marquise, comme je vous ay mandé par mon billet, viendra tantost icy pour le ballet et le repas; et je l'ay fait consentir enfin au cadeau que vous luy voulez donner.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ay veu, et je ne

vous ay point mandé de nouvelles du diamant que vous me mistes entre les mains pour luy en faire present de vostre part; mais c'est que j'ay eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'huy qu'elle s'est resolüe à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN.

Plût au Ciel!

MADAME JOURDAIN, [*à Nicole*].

Quand il est une fois avec luy, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je luy ay fait valoir comme il faut la richesse de ce present et la grandeur de vostre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontez qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde de voir une personne de vostre qualité s'abaisser pour moy à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous mocquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'arreste à ces sortes de scrupules? Et ne feriez-vous pas pour moy la mesme chose, si l'occasion s'en offroit?

MONSIEUR JOURDAIN.

Ho! assurément, et de tres-grand cœur.

MADAME JOURDAIN, [*à Nicole*].

Que sa presence me pese sur les épaules!

DORANTE.

Pour moy, je ne regarde rien, quand il faut servir un amy; et, lors que vous me fistes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agreable chez qui j'avois commerce, vous vistes que d'abord je m'offris de moy-mesme à servir vostre amour.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il est vray, ce sont des bontez qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, [*à Nicole*].

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment sur tout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos frequentes serenades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a receu de vostre part, et le cadeau que vous luy preparez, tout cela luy parle bien mieux en faveur de vostre amour que toutes les paroles que vous auriez pû luy dire vous-mesme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moy des charmes ravissans, et c'est un honneur que j'acheterois au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, [*à Nicole*].

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t-en un peu tout doucement prester l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantost que vous joüirez à vostre aise du plaisir de sa veuë, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour estre en pleine liberté, j'ay fait en sorte que ma femme ira disner chez ma sœur, où elle passera toute l'apres-disnée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment, et vostre femme auroit pû nous embarasser. J'ay donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont necessaires pour le ballet. Il est de mon invention, et, pourveu que l'execution puisse répondre à l'idée, je suis seur qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN *s'aperçoit que Nicole écoute, et luy donne un souflet.*

Oüais! vous estes bien impertinente! [*A Dorante.*] Sortons, s'il vous plaist.

SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foy, Madame, la curiosité m'a cousté quelque chose; mais je croy qu'il y a quelque anguille

sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'huy, Nicole, que j'ay conceu des soupçons de mon mary. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut estre. Mais songeons à ma fille. Tu sçais l'amour que Cleonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et luy donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En verité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentimens : car, si le maistre vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterois que nostre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN.

Va-t-en luy parler de ma part, et luy dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver pour faire ensemble à mon mary la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye, et je ne pouvois recevoir une commission plus agreable. [*Seule.*] Je vay, je pense, bien réjoüir les gens.

SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

Ah! vous voila tout à propos. Je suis une ambassadrice de joye, et je viens...

CLEONTE.

Retire-toy, perfide, et ne me vien point amuser avec tes traistresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLEONTE.

Retire-toy, te dis-je, et va-t-en dire de ce pas à ton infidelle maistresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cleonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dy-moy un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scelérate! Allons, viste, oste-toy de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE.

Quoy! tu me viens aussi...

COVIELLE.

Oste-toy de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE.

Oüais! Quelle mouche les a piquez tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maistresse.

SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

Quoy! traitter un amant de la sorte? et un amant le plus fidelle et le plus passionné de tous les amans?

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ay qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle: et voila de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moy deux siecles effroyables; je la rencontre par hazard; mon cœur à cette veuë se sent tout transporté, ma joye éclate sur mon visage; je vole avec ravissement vers elle: et l'infidelle détourne de moy ses regards,

et passe brusquement comme si de sa vie elle ne m'avoit veu !

COVIELLE.

Je dis les mesmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Aprés tant de sacrifices ardans, de soûpirs et de vœux que j'ay faits à ses charmes!

COVIELLE.

Aprés tant d'assidus hommages, de soins et de services que je luy ay rendus dans sa cuisine!

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ay versées à ses genoux!

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ay tirez au puits pour elle!

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ay fait paroistre à la chérir plus que moy-mesme!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ay soufferte à tourner la broche à sa place!

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands chastimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à meriter mille souflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moy, Monsieur? Dieu m'en garde!

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidelle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la defendre ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLEONTE.

Je veux contr'elle conserver mon ressentiment et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce monsieur le comte qui va chez elle luy donne peut-estre dans la veuë; et son esprit, je le voy bien, se laisse ébloüir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au chan-

gement où je la voy courir et ne luy laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit, et j'entre pour mon compte dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit, et soûtien ma resolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dy-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais moy de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque-moy bien, pour m'en dégouster, tous les defauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voila une belle mijaurée, une pimpe-soüée bien bastie, pour vous donner tant d'amour! Je ne luy voy rien que de tres-médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premierement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela est vray, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oüy; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des desirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLEONTE.

Il est vray; mais elle a grace à tout cela, et ses manieres sont engageantes, ont je ne sçay quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'esprit...

CLEONTE.

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa conversation...

CLEONTE.

Sa conversation est charmante.

COVIELLE.

Elle est toûjours sérieuse.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanoüis, de ces joyes toûjours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oüy, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord;

mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je voy bien que vous avez envie de l'aimer toûjours.

CLEONTE.

Moy, j'aimerois mieux mourir ; et je vay la haïr autant que je l'ay aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLEONTE.

C'est en quoy ma vengeance sera plus éclatante, en quoy je veux faire mieux voir la force de mon cœur, à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voicy.

SCENE X.

CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE.

Pour moy, j'en ay esté toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut estre, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voila.

CLEONTE.

Je ne veux pas seulement luy parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'est-ce donc, Cleonte? qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous possede?

NICOLE.

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE.

Estes-vous muet, Cleonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voila qui est scelerat!

COVIELLE.

Que cela est Judas!

LUCILE.

Je voy bien que la rencontre de tantost a troublé vostre esprit.

CLEONTE.

Ah! ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE.

Nostre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre.

COVIELLE.

On a deviné l'encloüeure.

LUCILE.

N'est-il pas vray, Cleonte, que c'est là le sujet de vostre dépit?

CLEONTE.

Oüy, perfide, ce l'est, puis qu'il faut parler; et j'ay à vous dire que vous ne triompherez pas comme

vous pensez de vostre infidelité, que je veux estre le premier à rompre avecque vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'auray de la peine sans doute à vaincre l'amour que j'ay pour vous; cela me causera des chagrins. Je souffriray un temps; mais j'en viendray à bout, et je me perceray plutost le cœur que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE.

Queussy, queumy.

LUCILE.

Voila bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cleonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter vostre abord.

CLEONTE.

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE.

Je te veux aprendre la cause qui nous a fait passer si viste.

COVIELLE.

Je ne veux rien entendre.

LUCILE.

Sçachez que ce matin...

CLEONTE.

Non, vous dis-je.

NICOLE.

Aprens que...

COVIELLE.

Non, traistresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moy dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cleonte!

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle!

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrestez.

CLEONTE.

Chansons!

NICOLE.

Entens-moy.

COVIELLE.

Bagatelles!

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en est fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE.

Hé bien, puis que vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans vostre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE.

Puis que tu fais comme cela, prens-le tout comme tu voudras.

CLEONTE.

Sçachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE.

Il ne me plaist plus de le dire.

COVIELLE.

Aprens-nous un peu cette histoire.

NICOLE.

Je ne veux plus, moy, te l'aprendre.

CLEONTE.

Dites-moy...

LUCILE.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE.

Conte-moy...

NICOLE.

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace...

LUCILE.

Non, vous dy-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moy.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Oste-toy de là.

CLEONTE.

Lucile!

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole!

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des dieux!...

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE

Parle-moy.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclaircissez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en feray rien.

COVIELLE.

Gueris-moy l'esprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaist pas.

CLEONTE.

Hé bien, puis que vous vous souciez si peu de me tirer de peine et de vous justifier du traittement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la derniere fois, et je vay loin de vous mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE.

Et moy, je vay suivre ses pas.

LUCILE.

Cleonte!

NICOLE.

Covielle!

CLEONTE.

Eh?

COVIELLE.

Plaist-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ay dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cleonte?

CLEONTE.

Oüy, cruelle, puis que vous le voulez.

LUCILE.

Moy, je veux que vous mouriez?

CLEONTE.

Oüy, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE.

N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.

Est-ce ma faute? Et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez a esté causée ce matin par la presence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule aproche d'un homme des-honore une fille? qui perpetuellement nous sermone sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE.

Voila le secret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE.

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE.

Il n'est rien de plus vray.

NICOLE.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE.

Nous rendrons-nous à cela?

CLEONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de vostre bouche

vous sçavez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on est aisément amadoüé par ces diantres d'animaux-là!

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN.

Je suis bien aise de vous voir, Cleonte, et vous voila tout à propos. Mon mary vient, prenez viste vostre temps pour luy demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah! Madame, que cette parole m'est douce et qu'elle flate mes desirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCENE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

Monsieur, je n'ay voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moy-mesme ; et, sans autre détour, je vous diray que l'honneur d'estre vostre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous estes gentilhomme.

CLEONTE.

Monsieur, la pluspart des gens sur cette question n'hesitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'huy semble en authoriser le vol. Pour moy, je vous l'avouë, j'ay les sentimens sur cette matiere un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honneste homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naistre, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce

qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais avec tout cela je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir pretendre, et je vous diray franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Touchez là, Monsieur. Ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous n'estes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec vostre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la coste de saint Loüis ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous voy venir.

MADAME JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila pas le coup de langue !

MADAME JOURDAIN.

Et vostre pere n'estoit-il pas marchand aussi bien que le mien ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué. Si vostre pere a esté marchand, tant-pis pour luy ; mais, pour le mien, ce sont des malavisez qui disent cela. Tout ce que j'ay à vous dire, moy, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN.

Il faut à vostre fille un mary qui luy soit propre, et il vaut mieux pour elle un honneste homme riche et bien fait qu'un gentilhomme gueux et mal basty.

NICOLE.

Cela est vray. Nous avons le fils du gentilhomme de nostre village qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aye jamais veu.

MONSIEUR JOURDAIN.

Taisez-vous, impertinente ! vous vous fourrez toûjours dans la conversation. J'ay du bien assez pour ma fille, je n'ay besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN.

Marquise !

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, marquise.

MADAME JOURDAIN.

Helas ! Dieu m'en garde !

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est une chose que j'ay resoluë.

MADAME JOURDAIN.

C'est une chose, moy, où je ne consentiray point. Les alliances avec plus grand que soy sont

sujettes toûjours à de fâcheux inconveniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens, et qu'elle ait des enfans qui ayent honte de m'appeler leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en equipage de grand-dame, et qu'elle manquât par mégarde à salüer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussi tost de dire cent sottises. « Voyez-vous, diroit-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? C'est la fille de monsieur Jourdain, qui estoit trop heureuse, estant petite, de joüer à la madame avec nous : elle n'a pas toûjours esté si relevée que la voila; et ses deux grand-peres vendoient du drap auprés de la Porte Saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, qu'ils payent maintenant, peut-estre, bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient gueres si riches à estre honnestes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et disnez avec moy. »

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toûjours dans la bassesse. Ne me repliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et, si vous me mettez en colere, je la feray duchesse.

MADAME JOURDAIN.

Cleonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moy, ma fille, et venez dire résolument à

vostre pere que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCENE XIII.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ay un scrupule là-dessus que l'exemple ne sçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? et vous coustoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimeres?

CLEONTE.

Tu as raison; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour estre gendre de monsieur Jourdain.

COVIELLE.

Ah! ah! ah!

CLEONTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour joüer nostre homme et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoy donc?

COVIELLE.

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde icy, et que je prétens faire entrer dans une bourle que je veux faire à nostre ridicule. Tout cela sent un peu sa comedie; mais, avec luy, on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y joüer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de luy dire. J'ay les acteurs, j'ay les habits tout prests, laissez-moy faire seulement.

CLEONTE.

Mais aprens-moy...

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout; retirons-nous, le voila qui revient.

SCENE XIV.

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN.

Que diable est-ce là? Ils n'ont rien que les grands

seigneurs à me reprocher, et moy je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs ; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrois qu'il m'eust cousté deux doigts de la main et estre né comte ou marquis.

LAQUAIS.

Monsieur, voicy monsieur le comte, et une dame qu'il mene par la main.

MONSIEUR JOURDAIN.

Hé ! mon Dieu, j'ay quelques ordres à donner. Dy-leur que je vais venir icy tout-à-l'heure.

SCENE XV.

DORIMENE, DORANTE, LAQUAIS.

LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela qu'il va venir icy tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voila qui est bien.

DORIMENE.

Je ne sçay pas, Dorante ; je fais encore icy une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puis que, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ny vostre maison, ny la mienne ?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de vostre passion? J'ay beau me defendre des choses, vous fatiguez ma resistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaist. Les visites frequentes ont commencé; les declarations sont venuës en suite, qui aprés elles ont traisné les serenades et les cadeaux, que les presens ont suivy. Je me suis oposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes resolutions. Pour moy, je ne puis plus répondre de rien, et je croy qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foy, Madame, vous y devriez déja estre. Vous estes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maistre de moy, et vous aime plus que ma vie. A quoy tient-il que dés aujourd'huy vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut des deux parts bien des qualitez pour vivre heureusement ensemble; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultez; et l'experience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin j'en reviens toûjours là. Les dépenses que je vous voy faire pour moy m'inquietent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois ; et l'autre, que je suis seûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez ; et je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah ! Madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMENE.

Je sçay ce que je dy ; et entr'autres le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE.

Eh ! Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voicy le maistre du logis.

SCENE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN, *aprés avoir fait deux revérences, se trouvant trop prés de Dorimene.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaist.

DORIMENE.

Quoy donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisiéme.

DORANTE.

Madame, monsieur Jourdain sçait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour estre si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grace, de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de vostre presence; et, si j'avois aussi le mérite, pour mériter un mérite comme le vostre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eust accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voila assez; madame n'aime pas les grands complimens, et elle sçait que vous estes homme d'esprit. (*Bas à Dorimene.*) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manieres.

DORIMENE, [*de même*].

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE, [*haut*].

Madame, voila le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE.

J'ay beaucoup d'estime pour luy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je n'ay rien fait encore, Madame, pour meriter cette grace.

DORANTE, *bas à monsieur Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne luy point parler du diamant que vous luy avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Dorante*]

Ne pourrois-je pas seulement luy demander comment elle le trouve ?

DORANTE, [*bas à M. Jourdain*].

Comment ? gardez-vous en bien. Cela seroit vilain à vous ; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'estoit pas vous qui luy eussiez fait ce présent. [*Haut.*] Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravy de vous voir chez luy.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Dorante*].

Que je vous suis obligé, Monsieur, de luy parler ainsi pour moy !

DORANTE, [*bas à M. Jourdain*].

J'ay eu une peine effroyable à la faire venir icy.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Dorante*].

Je ne sçay quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, et...

DORANTE.

Songeons à manger.

LAQUAIS, [*à M. Jourdain*].

Tout est prest, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

(*Six cuisiniers qui ont preparé le festin dancent ensemble et font le troisiéme intermede; aprés quoy, ils aportent une table couverte de plusieurs mets.*)





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE,
DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN,
DEUX MUSICIENS,
UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMENE.

COMMENT, Dorante, voila un repas tout-à-fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, et je voudrois qu'il fût plus digne de vous estre offert. (*Tous se mettent à table.*)

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez luy. Je demeure d'accord avec luy que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moy qui l'ay ordonné, et que je n'ay pas sur

cette matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas icy un repas fort sçavant, et vous y trouverez des incongruitez de bonne chere et des barbarismes de bon goust. Si Damis s'en estoit meslé, tout seroit dans les regles ; il y auroit partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagerer luy-mesme toutes les pieces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux ; de vous parler d'un pain de rive, à bizeau doré, relevé de crouste par tout, croquant tendrement sous la dent ; d'un vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant ; d'un carré de mouton gourmandé de persil ; d'une longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, et qui sous les dents est une vraye pâte d'amande ; de perdrix relevées d'un fumet surprenant ; et, pour son opera, d'une soupe à boüillon perlé, soûtenuë d'un jeune gros dindon cantonné de pigeonneaux et couronné d'oignons blancs mariez avec la chicorée. Mais, pour moy, je vous avouë mon ignorance ; et, comme monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous estre offert.

DORIMENE.

Je ne répons à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah ! que voila de belles mains !

DORIMENE.

Les mains sont mediocres, Monsieur Jourdain ;

mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler : ce ne seroit pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous estes bien dégousté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté...

DORANTE.

Allons, qu'on donne du vin à monsieur Jourdain, et à ces messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chere que d'y mesler la musique, et je me vois icy admirablement régalée.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas...

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prestons silence à ces messieurs : ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

(*Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soûtenus de toute la simphonie.*)

PREMIERE CHANSON A BOIRE.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agreables charmes!
Vous et le vin, vous vous prestez des armes,

Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre luy, vous et moy, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur eternelle.

Qu'en moüillant vostre bouche il en reçoit d'atraits,
Et que l'on voit par luy vostre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de luy je m'enyvre à longs traits :
Entre luy, vous et moy, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur eternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

Buvons, chers amis, buvons,
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons :
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépeschons-nous de boire,
On ne boit pas toûjours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vray bonheur de la vie;
Nostre philosophie
Le met parmy les pots :
Les biens, le sçavoir et la gloire
N'ostent point les soucis fascheux ;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut estre heureux.

Sus, sus, du vin, par tout versez, garçons, versez,
Versez, versez toûjours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne croy pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout-à-fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vois encore icy, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Oüais ! monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment ! Madame, pour qui prenez-vous monsieur Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore !

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN.

Elle me connoistra quand il luy plaira.

DORIMENE.

Oh ! je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toûjours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN.

Si je pouvois ravir vostre cœur, je serois...

SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN.

Ah ! ah ! je trouve icy bonne compagnie, et je voy bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-cy, Monsieur mon mary, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer disner chez ma sœur ? Je viens de voir un theatre là-bas, et je vois icy un banquet à faire nopces. Voila comme vous dépensez vostre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comedie tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vostres, de vous aller mettre en teste que vostre mary dépense son bien, et que c'est luy qui donne ce régal à Madame ? Aprenez que c'est moy, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prester sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout cecy à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec luy.

MADAME JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela; je sçay ce que je sçay.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire de lunettes, Monsieur, et je voy assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une beste. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prester la main, comme vous faites, aux sottises de mon mary. Et vous, Madame, pour une grand'dame, cela n'est ny beau ny honneste à vous de mettre de la dissention dans un ménage, et de souffrir que mon mary soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout cecy? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

[*Elle sort.*]

DORANTE.

Madame, hola! Madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame! Monsieur le comte, faites-luy excuses, et tâchez de la ramener. [*A Mme Jourdain.*] Ah! impertinente que vous estes, voila de

vos beaux faits ; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moy des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sçay qui me tient, maudite, que je ne vous fende la teste avec les pieces du repas que vous estes venuë troubler.

(*On oste la table.*)

MADAME JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droicts que je defens, et j'auray pour moy toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'estois en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'estois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela ?

SCENE III.

COVIELLE DÉGUISÉ,
MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE

Monsieur, je ne sçay pas si j'ay l'honneur d'estre connu de vous ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE.

Je vous ay veu que vous n'estiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy!

COVIELLE.

Oüy. Vous estiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN.

Pour me baiser!

COVIELLE.

Oüy. J'estois grand amy de feu monsieur vostre pere.

MONSIEUR JOURDAIN.

De feu monsieur mon pere!

COVIELLE.

Oüy. C'estoit un fort honneste gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'estoit un fort honneste gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon pere!

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je ne sçay donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a esté marchand.

COVIELLE.

Luy, marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais esté. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il estoit fort obligeant, fort officieux; et, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les costez, les faisoit aporter chez luy, et en donnoit à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis ravy de vous connoistre, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon pere estoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soûtiendray devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous ameine ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu monsieur vostre pere, honneste gentilhomme, comme je vous ay dit, j'ay voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par tout le monde !

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce païs-là.

COVIELLE.

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et, par l'interest que je prens à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ?

COVIELLE.

Vous sçavez que le fils du Grand Turc est icy ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Moy ? non.

COVIELLE.

Comment ! Il a un train tout-à-fait magnifique ; tout le monde le va voir, et il a esté receu en ce païs comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, je ne sçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de vostre fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc ?

COVIELLE.

Oüy ; et il veut estre vostre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand Turc!

COVIELLE.

Le fils du Grand Turc vostre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entens parfaitement sa langue, il s'entretint avec moy; et, aprés quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est à dire : « N'as-tu point veu une jeune belle personne qui est la fille de monsieur Jourdain, gentilhomme parisien? »

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc dit cela de moy?

COVIELLE.

Oüy. Comme je luy eus répondu que je vous connoissois particulierement et que j'avois veu vostre fille : « Ah! me dit-il, *Marababa sahem* »; c'est-à-dire : « Ah! que je suis amoureux d'elle! »

MONSIEUR JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire : Ah! que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Par ma foy, vous faites bien de me le dire, car, pour moy, je n'aurois jamais crû que *Marababa sahem* eust voulu dire : Ah! que je suis amoureux d'elle! Voila une langue admirable que ce turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire *Cacaracamouchen*?

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire : Ma chere ame.

MONSIEUR JOURDAIN.

Cacaracamouchen veut dire : Ma chere ame?

COVIELLE.

Oüy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila qui est merveilleux! *Cacaracamouchen,* Ma chere ame : diroit-on jamais cela? Voila qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander vostre fille en mariage; et, pour avoir un beau-pere qui soit digne de luy, il veut vous faire *Mamamouchi,* qui est une certaine grande dignité de son païs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oüy, *Mamamouchi;* c'est à dire, en nostre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin! Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez luy pour luy en faire mes remercîmens.

COVIELLE.

Comment! le voila qui va venir icy.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il va vénir icy?

COVIELLE.

Oüy; et il amene toutes choses pour la cerémonie de vostre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila qui est bien prompt.

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarasse icy, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allé mettre dans la teste un certain Cleonte, et elle jure de n'épouser personne que celuy-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre icy une avanture merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cleonte, à peu de chose prés. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entens venir; le voila.

SCENE IV.

CLEONTE EN TURC, AVEC TROIS PAGES PORTANS SA VESTE, MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE DÉGUISÉ.

CLEONTE.

Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.

COVIELLE.

C'est à dire : « Monsieur Jourdain, vostre cœur soit toute l'année comme un rosier fleury. » Ce sont façons de parler obligeantes de ces païs-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je suis tres-humble serviteur de Son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLEONTE.

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lyons et la prudence des serpens.

MONSIEUR JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop, et je luy souhaite toutes sortes de prosperitez.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men

COVIELLE.

Il dit que vous alliez viste avec luy vous préparer pour la cerémonie, afin de voir ensuite vostre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oüy; la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez viste où il souhaite.

SCENE V.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Ha! ha! ha! Ma foy, cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe! Quand il auroit apris son rôle par cœur, il ne pouroit pas le mieux joüer. Ah! ah! Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider ceans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah! ah! Covielle, qui t'auro econnu? Comme te voila ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE.

Dequoy ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le merite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagéme dont nous nous servons auprés de monsieur Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maistre.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagéme, mais je devine

qu'il ne manquera pas de faire son effet, puis que tu l'entreprens.

COVIELLE.

Je sçay, Monsieur, que la beste vous est connuë.

DORANTE.

Aprens-moy ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin pour faire place à ce que j'aperçoy venir. Vous pourez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conteray le reste.

(*La ceremonie turque pour ennoblir le bourgeois se fait en dance et en musique, et compose le quatriéme intermede.*)

Le mufti, quatre dervis, six Turcs dançans, six Turcs musiciens, et autres joüeurs d'instrumens à la turque, sont les acteurs de cette ceremonie.

Le mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre dervis; aprés on luy amene le bourgeois vestu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

LE MUFTI.

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star mufti.
Ti qui star ti
Non intendir,
Tazir, tazir.

Le mufti demande en mesme langue aux Turcs assistans de quelle religion est le bourgeois, et ils l'assurent qu'il est mahometan. Le mufti invoque Mahomet en langue franque, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

Mahameta per Giourdina
Mi pregar sera e matina,
Voler far un paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.

Dar turbanta é dar scarcina
Con galera é brigantina
Per deffender Palestina.
Mahameta, etc.

Le mufti demande aux Turcs si le bourgeois sera ferme dans la religion mahometane, et leur chante ces paroles :

LE MUFTI.

Star bon Turca, Giourdina.

LES TURCS.

Hi valla.

LE MUFTI dance et chante ces mots :

Hu la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

Les Turcs répondent les mesmes vers.

Le mufti propose de donner le turban au bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

Ti non star furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUFTI.

Non star furfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUFTI.

Donar turbanta, donar turbanta.

Les Turcs repetent tout ce qu'a dit le mufti pour donner le turban au bourgeois. Le mufti et les dervis se coëffent avec des turbans de ceremonie, et l'on presente au mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste des Turcs assistans; aprés son invocation, il donne au bourgeois l'épée, et chante ces paroles :

LE MUFTI.

Ti star nobile, e non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

Les Turcs repetent les mesmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dancent autour du bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

Le mufti commande aux Turcs de bastonner le bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

Dara, dara.
Bastonnara, bastonnara.

Les Turcs repetent les mesmes vers, et luy donnent plusieurs coups de baston en cadance.

Le mufti, aprés l'avoir fait bastonner, luy dit en chantant :

LE MUFTI.

Non tener honta,
Questa star ultima affronta.

Les Turcs repetent les mesmes vers.

Le mufti recommence une invocation, et se retire, aprés la ceremonie, avec tous les Turcs, en dançant et chantant avec plusieurs instrumens à la turquesque.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN.

AH! mon Dieu! misericorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un Momon que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que cecy? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN.

Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec vostre *Mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dy-je. Je suis *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Quelle beste est-ce là ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est à dire, en nostre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN.

Baladin ! Estes-vous en âge de dancer des ballets ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis paladin ; c'est une dignité dont on vient de me faire la cerémonie.

MADAME JOURDAIN.

Quelle cerémonie donc ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Jordina, c'est à dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien quoy, Jourdain ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voler far un paladina dé Jordina.

MADAME JOURDAIN.

Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

MONSIEUR JOURDAIN *dance et chante.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

MADAME JOURDAIN.

Helas ! mon Dieu, mon mary est devenu fou.

MONSIEUR JOURDAIN, *sortant.*

Paix, insolente ! portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN.

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ? Courons l'empescher de sortir. Ah ! ah ! voicy justement le reste de nostre écu. Je ne voy que chagrin de tous les côtez.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Oüy, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir ; et je ne croy pas que dans

tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celuy-là ; et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cleonte et d'apuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme et qui mérite que l'on s'interesse pour luy.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons icy, Madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra reüssir.

DORIMENE.

J'ay veu là des aprests magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oüy, je veux enfin vous empécher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous voy faire pour moy, j'ay résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vray secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah ! Madame, est-il possible que vous ayez pû prendre pour moy une si douce résolution ?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empescher de vous ruiner ; et sans cela je voy bien qu'avant qu'il fust peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ay d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entiere-

ment à vous, aussi bien que mon cœur, et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'useray bien de tous les deux. Mais voicy vostre homme : la figure en est admirable.

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moy, à vostre nouvelle dignité, et nous réjoüir avec vous du mariage que vous faites de vostre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, *aprés avoir fait les revérences à la turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens et la prudence des lyons.

DORIMENE.

J'ay esté bien aise d'estre des premieres, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous estes monté.

MONSIEUR JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année vostre rosier fleury ; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent, et j'ay

beaucoup de joye de vous voir revenuë icy, pour vous faire les tres-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement : vostre cœur luy doit estre précieux, et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques allarmes.

MONSIEUR JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prosperitez aveuglent, et qu'il sçait, dans sa gloire, connoistre encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait genéreuse.

DORANTE.

Où est donc Son Altesse turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, luy rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN.

Le voila qui vient, et j'ay envoyé querir ma fille pour luy donner la main.

SCENE IV.

CLEONTE, COVIELLE, MONSIEUR JOURDAIN, Etc.

DORANTE.

Monsieur, nous venons faire la revérence à Vostre Altesse comme amis de monsieur vostre beau-pere, et l'assurer avec respect de nos tres-humbles services

MONSIEUR JOURDAIN.

Où est le truchement, pour luy dire qui vous estes et luy faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Hola! où diantre est-il allé? (*A Cleonte.*) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore*; et madame, une *granda dama, granda dama. Ahi!* luy Monsieur, luy *Mamamouchi* françois, et Madame, *Mamamouchie* françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voicy l'interprete. Où allez-vous donc? Nous ne sçaurions rien dire sans vous. Dites-luy un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité qui luy viennent faire la revérence comme mes amis, et l'assurer de leurs services. Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLEONTE.

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voyez-vous ?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des prosperitez arrouse en tout temps le jardin de vostre famille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit, qu'il parle turc !

DORANTE.

Cela est admirable.

SCENE V.

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, DORIMENE, ETC.

MONSIEUR JOURDAIN.

Venez, ma fille ; aprochez-vous, et venez donner vostre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment ! mon pere, comme vous voila fait ! Est-ce une comedie que vous joüez ?

MONSIEUR JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une comedie, c'est une affaire fort serieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. Voila le mary que je vous donne.

LUCILE.

A moy, mon pere?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy, à vous. Allons, touchez-luy dans la main, et rendez graces au Ciel de vostre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN.

Je le veux, moy, qui suis vostre pere.

LUCILE.

Je n'en feray rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà, vostre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ay dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mary que Cleonte; et je me resoudray plutost à toutes les extrémitez que de... (*Reconnoissant Cleonte.*) Il est vray que vous estes mon pere, je vous dois entiere obeïssance; et c'est à vous à disposer de moy selon vos volontez.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! je suis ravy de vous voir si promptement revenuë dans vostre devoir; et voila qui me plaist, d'avoir une fille obeïssante.

SCENE DERNIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLEONTE, Etc.

MADAME JOURDAIN.

Comment donc? qu'est-ce que c'est que cecy? On dit que vous voulez donner vostre fille en mariage à un caresme-prenant?

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toûjours mesler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous aprendre à estre raisonnable.

MADAME JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est vostre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je veux marier nostre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Avec le fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN.

Oüy. Faites-luy faire vos complimens par le truchement que voila.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire de truchement, et je luy diray

bien moy-mesme, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE.

Comment! Madame Jourdain, vous vous oposez à un bonheur comme celuy-là? Vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, meslez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejetter.

MADAME JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait interesser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN.

Je me passeray bien de vostre amitié.

DORANTE.

Voila vostre fille qui consent aux volontez de son pere.

MADAME JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute.

MADAME JOURDAIN.

Elle peut oublier Cleonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour estre grand'dame!

MADAME JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celuy-là.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN.

Je vous dy, moy, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE.

Ma mere!

MADAME JOURDAIN.

Allez, vous estes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN.

Quoy! vous la querellez de ce qu'elle m'obeït?

MADAME JOURDAIN.

Oüy; elle est à moy aussi bien qu'à vous.

COVIELLE.

Madame!

MADAME JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

MADAME JOURDAIN.

Je n'ay que faire de vostre mot.

COVIELLE, *à Monsieur Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN.

Je n'y consentiray point.

COVIELLE.

Ecoutez-moy seulement.

MADAME JOURDAIN.

Non.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ecoutez-le.

MADAME JOURDAIN.

Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN.

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN,

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN.

Voila une grande obstination de femme! Cela vous fera-t'il mal, de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter, vous ferez aprés ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN.

Hé bien, quoy?

COVIELLE, *à part* [*à Mme Jourdain*].

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout cecy n'est fait que pour nous ajuster aux visions de vostre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cleonte luy-mesme qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN.

Ah! ah!

COVIELLE.

Et moy, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN.

Ah! comme cela je me rens.

COVIELLE.

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN.

Oüy, voila qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN.

Ah! voila tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, et que vous perdiez aujourd'huy toute la jalousie que vous pourriez avoir conceuë de monsieur vostre mary, c'est que nous nous servirons du mesme notaire pour nous marier, madame et moy.

MADAME JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, [*bas à Dorante*].

C'est pour luy faire acroire?

DORANTE, [*bas à M. Jourdain*].

Il faut bien l'amuser avec cette feinte

MONSIEUR JOURDAIN.

Bon, bon! Qu'on aille viste querir le notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons nostre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse turque.

MONSIEUR JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN.

Et Nicole?

MONSIEUR JOURDAIN.

Je la donne au truchement, et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. [*A part.*] Si l'on en peut voir un plus fou, je l'iray dire à Rome.

(*La Comédie finit par un petit ballet qui avoit esté préparé.*)

PREMIERE ENTRÉE.

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces diferentes qui criënt en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toûjours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS

qui en musique demandent des livres.

TOUS.

A moy, Monsieur, à moy, de grace, à moy, Monsieur:
Un livre, s'il vous plaist, à vostre serviteur.

HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmy les gens qui crient.
Quelques livres icy; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR.

Hola, Monsieur! Monsieur, ayez la charité
D'en jetter de nostre costé.

FEMME DU BEL AIR.

Mon Dieu, qu'aux personnes bien faites
On sçait peu rendre honneur ceans !

AUTRE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.

GASCON.

Aho ! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille.
J'ay déja lé poumon usé;
Bous boyez qué chacun mé raille,
Et jé suis escandalisé
De boir ès mains de la canaille
Ce qui m'est par bous refusé.

AUTRE GASCON.

Eh! cadedis, Monseu, boyez qui l'on pût estre;
Un libret, je bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pense, mordy! que le fat
N'a pas l'honnur dé mé connoistre.

LE SUISSE.

Mon'-sieur le donneur de papieir,
Que veul dire sty façon de fifre,
Moy l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein lifre;
Pardy, mon foy, Mon'-siur, je pense fous l'estre ifre.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

De tout cecy, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid
Que nostre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,

Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait,
Et que toute nostre famille
Si proprement s'habille,
Pour estre placée au sommet
De la salle, où l'on met
Les gens de l'entriguet :
De tout cecy, franc et net,
Je suis mal satisfait,
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Il est vray que c'est une honte,
Le sang au visage me monte,
Et ce jetteur de vers qui manque au capital,
L'entend fort mal ;
C'est un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal,
De faire si peu de conte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passez un comte
Fut prendre la premiere au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR.

Ah ! quel bruit !
Quel fracas !
Quel cahos !
Quel mélange !
Quelle confusion !
Quelle cohuë étrange !
Quel desordre !
Quel embarras !
On y seche.
L'on n'y tient pas.

GASCON.

Bentre je suis à vout.

AUTRE GASCON.

J'enrage, Diou me damne!

SUISSE.

Ah! que ly faire saif dans sty sal de cians.

GASCON.

Jé murs.

AUTRE GASCON.

Jé pers la tramontane.

SUISSE.

Mon foy, moy, le foudrois estre hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD.

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas :
Tout ce fatras,
Cet embarras
Me pese par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ny comedie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas,
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons nostre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut estre assis;
Ils seront bien ébobis
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette salle,
Et j'aimerois mieux estre au milieu de la halle;
Si jamais je reviens à semblable regale,
Je veux bien recevoir des souflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons nostre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut estre assis.

TOUS.

A moy, Monsieur, à moy, de grace, à moy, Monsieur:
Un livre, s'il vous plaist, à vostre serviteur.

SECONDE ENTRÉE.

Les trois importuns dancent.

TROISIESME ENTRÉE.

Trois Espagnols chantent.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

A un muriendo de querer
De tan buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer

Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonxeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que, etc.

Six Espagnols dancent.

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS.

Ay! que locura, con tanto rigor
Quexarse de Amor,
Del nino bonito
Que todo es dulçura.
Ay! que locura!
Ay! que locura!

ESPAGNOL, *chantant.*

El dolor solicita,
El que al dolor se da,
Y nadie de amor muere
Sino quien no save amar.

DEUX ESPAGNOLS.

Dulce muerte es el amor
Con correspondencia igual,
Y si esta gozamos hay
Porque la quieres turbar?

UN ESPAGNOL.

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer

Que en esto de querer
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiestas,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria,
Que esto de dolor es fantasia.

QUATRIESME ENTRÉE.

ITALIENS.

Une musicienne italienne fait le premier recit, dont voicy les paroles :

Di rigori armata il seno
Contro Amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar due vaghi rai,
Ahi! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

Ma sì caro è 'l mio tormento,
Dolce è sì la piaga mia,
Ch' il penare è 'l mio contento,
E 'l sanarmi è tirannia.
Ahi! che più giova è piace
Quanto amor è più vivace!

Aprés l'air que la musicienne a chanté, deux scaramouches, deux trivelins et un harlequin representent une nuit, à la maniere des comédiens italiens, en cadance.

Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent :

LE MUSICIEN ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'Amor ne la scola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE.

Insin che florida
Ride l' età
Che pur tropp' horrida
Da noi sen và.

TOUS DEUX.

Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne bei dì di gioventù:
Perduto ben non si racquista più.

MUSICIEN

Pupilla ch' è vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

MUSICIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non hà.

TOUS DEUX.

Sù cantiamo, etc.

Aprés le dialogue italien, les scaramouches et trivelins dancent une réjoüissance.

CINQUIESME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

Deux musiciens poitevins dancent, et chantent les paroles qui suivent :

Premier Menuet.

PREMIER MUSICIEN.

Ah! qu'il fait beau dans ces boccages!
Ah! que le Ciel donne un beau jour!

AUTRE MUSICIEN.

Le rossignol, sous ces tendres feüillages,
Chante aux échos son doux retour :
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

Second Menuet.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voy, ma Climene,
Voy sous ce chesne
S'entrebaiser ces oyseaux amoureux ;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gesne,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine.
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Estre comme eux.

Six autres François viennent aprés, vestus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnez de huit flustes et de haut-bois, et dancent les menuets.

SIXIESME ENTRÉE

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les aplaudissemens en dance et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent :

Quels spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous !
Les dieux mesmes, les dieux n'en ont point de plus doux.



PSICHÉ

TRAGEDIE-BALLET

ACTEURS.

JUPITER.
VÉNUS.
L'AMOUR.
ÆGIALE, PHAENE, } Graces.
PSICHÉ.
LE ROY, pere de Psiché.
AGLAURE, CIDIPPE, } sœurs de Psiché.
CLEOMENE, AGENOR, } Princes amans de Psiché.
LE ZEPHIRE.
LYCAS.
LE DIEU D'UN FLEUVE.



LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Cet ouvrage n'est pas tout d'une main. M. Quinault a fait les paroles qui s'y chantent en musique, à la reserve de la plainte italienne. M. de Moliere a dressé le plan de la piece et reglé la disposition, où il s'est plus attaché aux beautez et à la pompe du spectacle qu'à l'exacte regularité. Quant à la versification, il n'a pas eu le loisir de la faire entiere. Le carnaval approchoit, et les ordres pressans du Roy, qui se vouloit donner ce magnifique divertissement plusieurs fois avant le caresme, l'ont mis dans la necessité de souffrir un peu de secours. Ainsi il n'y a que le prologue, le premier acte, la premiere scene du second, et la premiere du troisiéme, dont les vers soient de luy. M. Corneille a employé une quinzaine au reste; et, par ce moyen, Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle l'avoit ordonné.





PSICHÉ

PROLOGUE

La scene represente sur le devant un lieu champestre, et dans l'enfoncement un rocher percé à jour, à travers duquel on voit la mer en éloignement.

Flore paroist au milieu du théatre, accompagnée de Vertumne, dieu des arbres et des fruits, et de Palæmon, dieu des eaux. Chacun de ces dieux conduit une troupe de divinitez : l'un mene à sa suite des Dryades et des Sylvains, et l'autre des Dieux, des Fleuves et des Nayades. Flore chante ce recit pour inviter Vénus à descendre en terre.

Ce n'est plus le temps de la guerre;
Le plus puissant des rois
Interrompt ses explois
Pour donner la paix à la terre.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

(Vertumne et Palæmon, avec les divinitez qui les accompagnent, joignent leurs voix à celle de Flore, et chantent ces paroles.)

CHŒUR DES DIVINITEZ DE LA TERRE
ET DES EAUX

Composé de Flore, Nymphes, Palæmon, Vertumne, Sylvains, Faunes, Dryades et Nayades.

Nous goustons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont icy bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roy du monde.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

(Il se fait en suite une entrée de ballet composée de deux Dryades, quatre Sylvains, deux Fleuves et deux Nayades, aprés laquelle Vertumne et Palæmon chantent ce dialogue.)

VERTUMNE.

Rendez-vous, beautez cruelles,
Soûpirez à vostre tour.

PALÆMON.

Voicy la reyne des belles
Qui vient inspirer l'amour.

VERTUMNE.

Un bel objet toûjours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,

Mais la douceur acheve de charmer.

(*Ils repetent ensemble ces derniers vers.*)

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

VERTUMNE.

Souffrons tous qu'Amour nous blesse;
Languissons, puis qu'il le faut.

PALÆMON.

Que sert un cœur sans tendresse?
Est-il un plus grand defaut?

VERTUMNE.

Un bel objet toujours severe
Ne se fait jamais bien aimer.

PALÆMON.

C'est la beauté qui commence de plaire,
Mais la douceur acheve de charmer.

Flore répond au dialogue de Vertumne et de Palæmon par ce menuet, et les autres divinitez y meslent leurs dances.)

Est-on sage
Dans le bel âge,
Est-on sage
De n'aimer pas?
Que sans cesse
L'on se presse
De gouster les plaisirs icy bas :
La sagesse
De la jeunesse,
C'est de savoir joüir de ses appas.

L'Amour charme
Ceux qu'il desarme;
L'Amour charme,
Cedons-luy tous.
Nostre peine
Seroit vaine
De vouloir resister à ses coups :
Quelque chaîne
Qu'un amant prenne,
La liberté n'a rien qui soit si doux.

(*Vénus descend du ciel dans une grande machine, avec l'Amour son fils et deux petites Graces nommées Ægiale et Phaéne ; et les divinitez de la terre et des eaux recommencent de joindre toutes leurs voix, et continuënt par leurs dances de luy témoigner la joye qu'elles ressentent à son abord.*)

CHŒUR DE TOUTES LES DIVINITEZ DE LA TERRE ET DES EAUX.

Nous goustons une paix profonde;
Les plus doux jeux sont icy bas;
On doit ce repos plein d'appas
Au plus grand roy du monde.
Descendez, mere des Amours,
Venez nous donner de beaux jours.

VENUS *dans sa machine.*

Cessez, cessez pour moy tous vos chants d'allegresse.
De si rares honneurs ne m'apartiennent pas,
Et l'hommage qu'icy vostre bonté m'adresse
Doit estre reservé pour de plus doux appas.
C'est une trop vieille méthode

De me venir faire sa cour;
Toutes les choses ont leur tour,
Et Vénus n'est plus à la mode.
Il est d'autres attraits naissans
Où l'on va porter ses encens :
Psiché, Psiché la belle, aujourd'huy tient ma place;
Déja tout l'univers s'empresse à l'adorer,
Et c'est trop que dans ma disgrace
Je trouve encor quelqu'un qui me daigne honorer.
On ne balance point entre nos deux mérites,
A quitter mon party tout s'est licencié,
Et, du nombreux amas de Graces favorites
Dont je traisnois par tout les soins et l'amitié,
Il ne m'en est resté que deux des plus petites
Qui m'accompagnent par pitié.
Souffrez que ces demeures sombres
Prestent leur solitude aux troubles de mon cœur,
Et me laissez, parmy leurs ombres,
Cacher ma honte et ma douleur.

(*Flore et les autres deïtez se retirent, et Vénus avec sa suite sort de sa machine.*)

ÆGIALE.

Nous ne sçavons, Déesse, comment faire,
Dans ce chagrin qu'on voit vous accabler:
Nostre respect veut se taire,
Nostre zéle veut parler.

VÉNUS.

Parlez; mais, si vos soins aspirent à me plaire,
Laissez tous vos conseils pour une autre saison,
Et ne parlez de ma colere
Que pour dire que j'ay raison.

C'estoit là, c'estoit là la plus sensible offence
Que ma divinité pût jamais recevoir;
Mais j'en auray la vangeance,
Si les dieux ont du pouvoir.

PHAENE.

Vous avez plus que nous de clartez, de sagesse,
Pour juger ce qui peut estre digne de vous ;
Mais, pour moy, j'aurois crû qu'une grande déesse
Devroit moins se mettre en couroux.

VÉNUS.

Et c'est là la raison de ce couroux extréme.
Plus mon rang a d'éclat, plus l'affront est sanglant,
Et, si je n'estois pas dans ce degré supréme,
Le dépit de mon cœur seroit moins violent.
Moy, la fille du dieu qui lance le tonnerre,
Mere du dieu qui fait aimer ;
Moy, les plus doux souhaits du ciel et de la terre,
Et qui ne suis venuë au jour que pour charmer ;
Moy, qui par tout ce qui respire
Ay veu de tant de vœux encenser mes autels,
Et qui de la beauté, par des droits immortels,
Ay tenu de tout temps le souverain empire ;
Moy, dont les yeux ont mis deux grandes deïtez
Au point de me ceder le prix de la plus belle,
Je me voy ma victoire et mes droits disputez
Par une chetive mortelle !
Le ridicule excés d'un fol entestement
Va jusqu'à m'opposer une petite fille !
Sur ses traits et les miens j'essuyray constamment
Un temeraire jugement !
Et, du haut des cieux où je brille,
J'entendray prononcer aux mortels prévenus :

« Elle est plus belle que Vénus ! »

ÆGIALE.

Voila comme l'on fait, c'est le style des hommes ;
Ils sont impertinens dans leurs comparaisons.

PHAENE.

Ils ne sçauroient loüer, dans le siecle où nous sommes,
Qu'ils n'outragent les plus grands noms.

VÉNUS.

Ah! que de ces trois mots la rigueur insolente
Vange bien Junon et Pallas,
Et console leurs cœurs de la gloire éclatante
Que la fameuse pomme acquit à mes appas!
Je les voy s'aplaudir de mon inquietude,
Affecter à toute heure un ris malicieux,
Et d'un fixe regard chercher avec étude
Ma confusion dans mes yeux.
Leur triomphante joye, au fort d'un tel outrage,
Semble me venir dire, insultant mon couroux :
« Vante, vante, Vénus, les traits de ton visage :
Au jugement d'un seul tu l'emportas sur nous,
Mais par le jugement de tous
Une simple mortelle a sur toy l'avantage. »
Ah ! ce coup-là m'acheve, il me perce le cœur,
Je n'en puis plus souffrir les rigueurs sans égales,
Et c'est trop de surcroist à ma vive douleur
Que le plaisir de mes rivales.
Mon fils, si j'eus jamais sur toy quelque crédit,
Et si jamais je te fus chere,
Si tu portes un cœur à sentir le dépit
Qui trouble le cœur d'une mere
Qui si tendrement te chérit,
Employe, employe icy l'effort de ta puissance

A soûtenir mes interests,
Et fais à Psiché, par tes traits,
Sentir les traits de ma vangeance.
Pour rendre son cœur malheureux,
Prens celuy de tes traits le plus propre à me plaire,
Le plus empoisonné de ceux
Que tu lances dans ta colere;
Du plus bas, du plus vil, du plus affreux mortel,
Fais que jusqu'à la rage elle soit enflâmée,
Et qu'elle ait à souffrir le suplice cruel
D'aimer et n'estre point aimée.

L'AMOUR.

Dans le monde on n'entend que plaintes de l'Amour,
On m'impute par tout mille fautes commises,
Et vous ne croiriez point le mal et les sottises
Que l'on dit de moy chaque jour.
Si, pour servir vostre colere...

VÉNUS.

Va, ne resiste point aux souhaits de ta mere,
N'aplique tes raisonnemens
Qu'à chercher les plus prompts momens
De faire un sacrifice à ma gloire outragée.
Pars, pour toute réponse à mes empressemens,
Et ne me revoy point que je ne sois vangée.

(L'Amour s'envole, et Vénus se retire avec les Graces.)

La scene est changée en une grande ville, où l'on découvre, des deux costez, des palais et des maisons de diferens ordres d'architecture.





ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Il est des maux, ma sœur, que le silence aigrit
Laissons, laissons parler mon chagrin et le vostre,
Et de nos cœurs l'un à l'autre
Exhalons le cuisant dépit :
Nous nous voyons sœurs d'infortune,
Et la vostre et la mienne ont un si grand raport
Que nous pouvons mesler toutes les deux en une,
Et, dans nostre juste transport,
Murmurer à plainte commune
Des cruautez de nostre sort.
Quelle fatalité secrette,
Ma sœur, soûmet tout l'univers
Aux attraits de nostre cadette,
Et, de tant de princes divers
Qu'en ces lieux la fortune jette,
N'en presente aucun à nos fers ?

Quoy! voir de toutes parts, pour luy rendre les armes,
Les cœurs se précipiter,
Et passer devant nos charmes
Sans s'y vouloir arrester?
Quel sort ont nos yeux en partage,
Et qu'est-ce qu'ils ont fait aux dieux,
De ne joüir d'aucun hommage,
Parmy tous ces tributs de soûpirs glorieux
Dont le superbe avantage
Fait triompher d'autres yeux?
Est-il pour nous, ma sœur, de plus rude disgrace
Que de voir tous les cœurs mépriser nos appas,
Et l'heureuse Psiché joüir avec audace
D'une foule d'amans attachez à ses pas?

CIDIPPE.

Ah! ma sœur, c'est une avanture
A faire perdre la raison,
Et tous les maux de la nature
Ne sont rien en comparaison.

AGLAURE.

Pour moy, j'en suis souvent jusqu'à verser des larmes;
Tout plaisir, tout repos, par là m'est arraché;
Contre un pareil malheur ma constance est sans armes;
Toûjours à ce chagrin mon esprit attaché
Me tient devant les yeux la honte de nos charmes
Et le triomphe de Psiché.
La nuit, il m'en repasse une idée éternelle
Qui sur toute chose prévaut;
Rien ne me peut chasser cette image cruelle,
Et, dés qu'un doux sommeil me vient délivrer d'elle,
Dans mon esprit aussitost
Quelque songe la rapelle

Qui me réveille en sursaut.

CIDIPPE.

Ma sœur, voila mon martire;
Dans vos discours je me voy,
Et vous venez là de dire
Tout ce qui se passe en moy.

AGLAURE.

Mais encor raisonnons un peu sur cette affaire.
Quels charmes si puissans en elle sont épars?
Et par où, dites-moy, du grand secret de plaire
L'honneur est-il acquis à ses moindres regards?
Que voit-on dans sa personne
Pour inspirer tant d'ardeurs?
Quel droit de beauté luy donne
L'empire de tous les cœurs?
Elle a quelques attraits, quelque éclat de jeunesse:
On en tombe d'accord, je n'en disconviens pas;
Mais luy cede-t-on fort pour quelque peu d'aisnesse,
Et se voit-on sans appas?
Est-on d'une figure à faire qu'on se raille?
N'a-t-on point quelques traits et quelques agrémens,
Quelque teint, quelques yeux, quelque air et quelque taille,
A pouvoir dans nos fers jetter quelques amans?
Ma sœur, faites-moy la grace
De me parler franchement:
Suis-je faite d'un air, à vostre jugement,
Que mon mérite au sien doive ceder la place,
Et dans quelque ajustement
Trouvez-vous qu'elle m'efface?

CIDIPPE.

Qui? vous, ma sœur? Nullement.
Hier à la chasse, prés d'elle,

Je vous regarday longtemps,
Et, sans vous donner d'encens,
Vous me parustes plus belle.
Mais moy, dites, ma sœur, sans me vouloir flater,
Sont-ce des visions que je me mets en teste
Quand je me croy taillée à pouvoir meriter
La gloire de quelque conqueste?

AGLAURE.

Vous, ma sœur, vous avez, sans nul déguisement,
Tout ce qui peut causer une amoureuse flâme;
Vos moindres actions brillent d'un agrément
Dont je me sens toucher l'ame;
Et je serois votre amant
Si j'estois autre que femme.

CIDIPPE.

D'où vient donc qu'on la voit l'emporter sur nous deux,
Qu'à ses premiers regards les cœurs rendent les armes,
Et que d'aucun tribut de soûpirs et de vœux
On ne fait honneur à nos charmes?

AGLAURE.

Toutes les dames, d'une voix,
Trouvent ses attraits peu de chose,
Et du nombre d'amans qu'elle tient sous ses loix,
Ma sœur, j'ay découvert la cause.

CIDIPPE.

Pour moy, je la devine, et l'on doit présumer
Qu'il faut que là-dessous soit caché du mistere:
Ce secret de tout enflâmer
N'est point de la nature un effet ordinaire;
L'art de la Thessalie entre dans cette affaire,
Et quelque main a sceu sans doute luy former
Un charme pour se faire aimer.

AGLAURE.

Sur un plus fort appuy ma croyance se fonde,
Et le charme qu'elle a pour attirer les cœurs,
C'est un air en tout temps desarmé de rigueurs,
Des regards caressans que la bouche seconde,
Un soûris chargé de douceurs,
Qui tend les bras à tout le monde
Et ne vous promet que faveurs.
Nostre gloire n'est plus aujourd'huy conservée,
Et l'on n'est plus au temps de ces nobles fiertez
Qui par un digne essay d'illustres cruautez
Vouloient voir d'un amant la constance éprouvée.
De tout ce noble orgueil qui nous seyoit si bien
On est bien descendu, dans le siecle où nous sommes,
Et l'on en est reduite à n'esperer plus rien,
A moins que l'on se jette à la teste des hommes.

CIDIPPE.

Oüy, voila le secret de l'affaire, et je voy
Que vous le prenez mieux que moy.
C'est pour nous attacher à trop de bienseance
Qu'aucun amant, ma sœur, à nous ne veut venir,
Et nous voulons trop soûtenir
L'honneur de nostre sexe et de nostre naissance.
Les hommes maintenant aiment ce qui leur rit;
L'espoir, plus que l'amour, est ce qui les attire,
Et c'est par là que Psiché nous ravit
Tous les amans qu'on voit sous son empire.
Suivons, suivons l'exemple, ajustons-nous au temps,
Abaissons-nous, ma sœur, à faire des avances,
Et ne ménageons plus de tristes bienseances
Qui nous ostent les fruits du plus beau de nos ans.

AGLAURE.

J'aprouve la pensée, et nous avons matiere
D'en faire l'épreuve premiere
Aux deux princes qui sont les derniers arrivez.
Ils sont charmans, ma sœur, et leur personne entiere
Me... Les avez-vous observez?

CIDIPPE.

Ah! ma sœur, ils sont faits tous deux d'une maniere
Que mon ame... Ce sont deux princes achevez.

AGLAURE.

Je trouve qu'on pourroit rechercher leur tendresse
Sans se faire des-honneur.

CIDIPPE.

Je trouve que sans honte une belle princesse
Leur pourroit donner son cœur.

SCENE II.

CLEOMENE, AGENOR, AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Les voicy tous deux, et j'admire
Leur air et leur ajustement.

CIDIPPE.

Ils ne démentent nullement
Tout ce que nous venons de dire.

AGLAURE.

D'où vient, Princes, d'où vient que vous fuyez ainsy?
Prenez-vous l'épouvante en nous voyant paroistre?

CLEOMENE.

On nous faisoit croire qu'icy
La princesse Psiché, Madame, pourroit estre.

AGLAURE.

Tous ces lieux n'ont-ils rien d'agreable pour vous
Si vous ne les voyez ornez de sa presence?

AGENOR.

Ces lieux peuvent avoir des charmes assez doux;
Mais nous cherchons Psiché dans nostre impatience.

CIDIPPE.

Quelque chose de bien pressant
Vous doit à la chercher pousser tous deux sans doute.

CLEOMENE.

Le motif est assez puissant,
Puis que nostre fortune enfin en dépend toute.

AGLAURE.

Ce seroit trop à nous que de nous informer
Du secret que ces mots nous peuvent enfermer?

CLEOMENE.

Nous ne pretendons point en faire de mistere:
Aussi bien, malgré nous, paroistroit-il au jour,
Et le secret ne dure guere,
Madame, quand c'est de l'amour.

CIDIPPE.

Sans aller plus avant, Princes, cela veut dire
Que vous aimez Psiché tous deux.

AGENOR.

Tous deux soûmis à son empire,
Nous allons de concert luy découvrir nos feux.

AGLAURE.

C'est une nouveauté sans doute assez bizarre
Que deux rivaux si bien unis.

CLEOMENE.

Il est vray que la chose est rare,
Mais non pas impossible à deux parfaits amis.

CIDIPPE.

Est-ce que dans ces lieux il n'est qu'elle de belle,
Et n'y trouvez-vous point à separer vos vœux ?

AGLAURE.

Parmy l'éclat du sang, vos yeux n'ont-ils veu qu'elle
A pouvoir meriter vos feux ?

CLEOMENE.

Est-ce que l'on consulte au moment qu'on s'enflâme ?
Choisit-on qui l'on veut aimer ?
Et, pour donner toute son ame,
Regarde-t-on quel droit on a de nous charmer ?

AGENOR.

Sans qu'on ait le pouvoir d'élire,
On suit, dans une telle ardeur,
Quelque chose qui nous attire ;
Et, lors que l'amour touche un cœur,
On n'a point de raisons à dire.

AGLAURE.

En verité, je plains les fâcheux embarras
Où je voy que vos cœurs se mettent :
Vous aimez un objet dont les rians appas
Mesleront des chagrins à l'espoir qu'ils vous jettent,
Et son cœur ne vous tiendra pas
Tout ce que ses yeux vous promettent.

CIDIPPE.

L'espoir qui vous appelle au rang de ses amans
Trouvera du méconte aux douceurs qu'elle étale ;
Et c'est pour essuyer de tres-fâcheux momens
Que les soudains retours de son ame inégale.

AGLAURE.

Un clair discernement de ce que vous valez
Nous fait plaindre le sort où cet amour vous guide,
Et vous pouvez trouver tous deux, si vous voulez,
Avec autant d'attraits, une ame plus solide.

CIDIPPE.

Par un choix plus doux de moitié,
Vous pouvez de l'amour sauver vostre amitié,
Et l'on voit en vous deux un merite si rare
Qu'un tendre avis veut bien prevenir par pitié
Ce que vostre cœur se prepare.

CLEOMENE.

Cet avis genereux fait pour nous éclater
Des bontez qui nous touchent l'ame;
Mais le Ciel nous reduit à ce malheur, Madame,
De ne pouvoir en profiter.

AGENOR.

Vostre illustre pitié veut en vain nous distraire
D'un amour dont tous deux nous redoutons l'effet;
Ce que nostre amitié, Madame, n'a pas fait,
Il n'est rien qui le puisse faire.

CIDIPPE.

Il faut que le pouvoir de Psiché... La voicy.

SCENE III.

PSICHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLEOMENE, AGENOR.

CIDIPPE.

Venez joüir, ma sœur, de ce qu'on vous apreste.

AGLAURE.

Preparez vos attraits à recevoir icy
Le triomphe nouveau d'une illustre conqueste.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senty vos coups
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSICHÉ.

Du sujet qui les tient si resveurs parmy nous
Je ne me croyois pas la cause,
Et j'aurois crû toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ny beauté ny naissance
A pouvoir meriter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLEOMENE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, Madame, un aveu temeraire;
Mais tant de cœurs prés du trépas
Sont par de tels aveus forcez à vous déplaire
Que vous estes reduite à ne les punir pas

Des foudres de vostre colere.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux raport d'humeurs sceut joindre dés l'enfance,
Et ces tendres liens se sont veus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnoissance.
Du destin ennemy les assauts rigoureux,
Les mépris de la mort et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices
Ont de nostre amitié signalé les beaux nœuds;
Mais, à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oüy, malgré tant d'apas, son illustre constance
Aux loix qu'elle nous fait a soûmis tous nos vœux;
Elle vient, d'une douce et pleine déference,
Remettre à vostre choix le succés de nos feux,
Et, pour donner un poids à nostre concurrence,
Qui des raisons d'Etat entraisne la balance,
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette mesme amitié s'offre sans répugnance
D'unir nos deux Etats au sort du plus heureux.

AGENOR.

Oüy, de ces deux Etats, Madame,
Que sous vostre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à nostre flâme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, prés du roy vostre pere
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'est au plus heureux faire un don necessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,

Madame, n'aura plus affaire.

PSICHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
Dequoy remplir les vœux de l'ame la plus fiere,
Et vous me le parez tous deux d'une maniere
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, vostre amitié, vostre vertu supréme,
Tout me releve en vous l'offre de vostre foy,
Et j'y vois un mérite à s'opposer luy-mesme
A ce que vous voulez de moy
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défere
Pour entrer sous de tels liens :
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un pere,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.
Mais, si l'on me rendoit sur mes vœux absoluë,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime, entre vous suspenduë,
Ne pourroit sur aucun laisser tomber mon choix.
A l'ardeur de vostre poursuite
Je répondrois assez de mes vœux les plus doux;
Mais c'est, parmy tant de mérite,
Trop que deux cœurs pour moy, trop peu qu'un cœur pour
De mes plus doux souhaits j'aurois l'ame gesnée
A l'effort de vostre amitié,
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
A me faire trop de pitié.
Oüy, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vostre
Je vous prefererois tous deux avec ardeur;
Mais je n'aurois jamais le cœur
De pouvoir preferer l'un de vous deux à l'autre.
A celuy que je choisirois
Ma tendresse feroit un trop grand sacrifice,

Et je m'imputerois à barbare injustice
Le tort qu'à l'autre je ferois.
Oüy, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'ame
Pour en faire aucun malheureux,
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flâme
Le moyen d'estre heureux tous deux.
Si vostre cœur me considere
Assez pour me souffrir de disposer de vous,
J'ay deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chere
Pour vous souhaiter leurs époux.

CLEOMENE.

Un cœur dont l'amour est extréme
Peut-il bien consentir, helas!
D'estre donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
Nous donnons un pouvoir supréme,
Disposez-en pour le trépas;
Mais pour une autre que vous-mesme
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

AGENOR.

Aux princesses, Madame, on feroit trop d'outrage,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur;
Il faut d'un premier feu la pureté fidelle
Pour aspirer à cet honneur
Où vostre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un cœur
Qui n'áit soûpiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul couroux,

Qu'avant que de vous en defendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fust expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile et si tendre?
Et, lorsqu'on parle icy de vous donner à nous,
Sçavez-vous si l'on veut vous prendre?

CIDIPPE

Je pense que l'on a d'assez hauts sentimens
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conqueste de ses amans.

PSICHÉ.

J'ay crû pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande
Si la possession d'un mérite si haut...

SCENE IV.

LYCAS, PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, CLEOMENE, AGENOR

LYCAS.

Ah! Madame!

PSICHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roy...

PSICHÉ.

Quoy?

LYCAS.

Vous demande.

PSICHÉ.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

LYCAS.

Vous ne le sçaurez que trop tost.

PSICHÉ.

Helas! que pour le Roy tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre

PSICHÉ.

C'est pour loüer le Ciel et me voir hors d'effroy,
De sçavoir que je n'aye à craindre que pour moy.
Mais apren-moy, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obeïsse à qui m'envoye icy,
Madame, et qu'on vous laisse aprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsy.

PSICHÉ.

Allons sçavoir surquoy l'on craint tant ma foiblesse.

SCENE V.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dy-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Helas! ce grand malheur, dans la cour répandu,
Voyez-le vous-mesme, Princesse,
Dans l'oracle qu'au Roy les Destins ont rendu.

Voicy ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravez au fond de mon ame:

Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psiché conclure l'hymenée,
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funebre menée,
Et que, de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment
Un monstre dont on a la veuë empoisonnée,
Un serpent qui répand son venin en tous lieux
Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux.

Aprés un arrest si severe,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les dieux nous pouvoient expliquer leur colere.

SCENE VI.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.
Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psiché par les Destins plongée?
AGLAURE.
Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?
CIDIPPE.
A ne vous point mentir, je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moy, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joye.
Allons, le Destin nous envoye
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.





PREMIER INTERMEDE

La scene est changée en des rochers affreux, et fait voir en éloignement une grotte effroyable.

C'est dans ce désert que Psiché doit estre exposée pour obeïr à l'oracle. Une troupe de personnes affligées y viennent déplorer sa disgrace. Une partie de cette troupe desolée témoigne sa pitié par des plaintes touchantes et par des concerts lugubres, et l'autre exprime sa desolation par une dance pleine de toutes les marques du plus violent desespoir.

PLAINTES EN ITALIEN

Chantées par une femme desolée et deux hommes affligez.

FEMME DESOLÉE.

Deh! piangete al pianto mio,
Sassi duri, antiche selve;
Lagrimate, fonti e belve,
D'un bel volto il fato rio.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Ahi dolore!

DEUXIÉME HOMME AFFLIGÉ.

Ahi martire!

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Cruda morte!

DEUXIÉME HOMME AFFLIGÉ

Empia sorte!

TOUS TROIS.

Che condanni a morir tanta beltà.
Cieli, stelle, ahi crudeltà!

DEUXIÉME HOMME AFFLIGÉ.

Com' esser può fra voi, o Numi eterni,
Chi voglia estinta una beltà innocente?
Ahi! che tanto rigor, Cielo inclemente,
Vince di crudeltà gli stessi Inferni.

PREMIER HOMME AFFLIGÉ.

Nume fiero!

DEUXIÉME HOMME AFFLIGÉ.

Dio severo!

ENSEMBLE.

Perchè tanto rigor
Contro innocente cor?
Ahi! sentenza inudita,
Dar morte à la Beltà, ch' altrui da vita!

FEMME DESOLÉE.

Ahi! ch' indarno si tarda,
Non resiste a li Dei mortale affetto,
Alto impero, nè sforza.
Ove commanda il Ciel, l'uom cede à forza.
Ahi dolore! etc. Come sopra.

(Ces plaintes sont entrecoupées et finies par une entrée de ballet de huit personnes affligées.)



ACTE II

SCENE PREMIERE.

LE ROY, PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS, SUITE.

PSICHÉ.

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chere;
Mais c'est trop aux bontez que vous avez pour moy
Que de laisser regner les tendresses de pere
Jusque dans les yeux d'un grand Roy.
Ce qu'on vous voit icy donner à la nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs.
Laissez moins sur vostre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui dans le cœur d'un Roy montrent de la foiblesse.

LE ROY.

Ah! ma fille, à ces pleurs laisse mes yeux ouverts;
Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extréme,
Et, lors que pour toûjours on perd ce que je perds,
La sagesse, croy-moy, peut pleurer elle-mesme.

En vain l'orgueil du diadéme
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu supréme.
Je ne veux point, dans cette adversité,
Parer mon cœur d'insensibilité
Et cacher l'ennuy qui me touche ;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté ;
Et, de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous
Et dans le cœur d'un roy montrer le cœur d'un homme.

PSICHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de resistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille évenemens ont marqué la puissance.
Quoy! faut-il que pour moy vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir, dans les coups du malheur,
Une fameuse expérience ?

LE ROY.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine

Braver les résolutions
D'une ame où la raison est un peu souveraine.
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs ameres,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalitez severes
Qui nous enlevent pour jamais
Les personnes qui nous sont cheres.
La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables,
Et voila des dieux en couroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSICHÉ.

Seigneur, une douceur icy vous est offerte :
Vostre hymen a receu plus d'un present des dieux,
Et, par une faveur ouverte,
Ils ne vous ostent rien, en m'ostant à vos yeux,
Dont ils n'ayent pris le soin de reparer la perte.
Il vous reste dequoy consoler vos douleurs,
Et cette loy du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROY.

Ah ! de mes maux soulagement frivole !
Rien, rien ne s'offre à moy qui de toy me console ;
C'est sur mes déplaisirs que j'ay les yeux ouverts,
Et, dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds
Et ne voy point ce qui me reste.

PSICHÉ.

Vous sçavez mieux que moy qu'aux volontez des dieux,
Seigneur, il faut regler les nostres,
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces dieux sont maistres souverains
Des presens qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
Lors qu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des graces que leur main ne veut plus nous étendre.
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et, quand par cet arrest ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ostent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROY.

Ah! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me presente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante
Dont je souffre icy le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrest des Cieux?
Et dans le procedé des dieux,
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paroist-elle pas aux yeux?
Voy l'état où ces dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te receut mon cœur infortuné :
Tu connoistras par là qu'ils me viennent reprendre

Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je receus d'eux en toy, ma fille,
Un present que mon cœur ne leur demandoit pas;
J'y trouvois alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joye accroistre ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce present une douce habitude;
J'ay mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux;
Je l'ay paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus;
En luy j'ay renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse;
A luy j'ay de mon ame attaché la tendresse;
J'en ay fait de ce cœur le charme et l'allegresse,
La consolation de mes sens abbatus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ostent tout cela, ces dieux,
Et tu veux que je n'aye aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrest dont je souffre l'atteinte?
Ah! leur pouvoir se jouë avec trop de rigueur
Des tendresses de nostre cœur!
Pour m'oster leur present, leur falloit-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien?
Ou plûtost, s'ils avoient dessein de le reprendre,
N'eust-il pas esté mieux de ne me donner rien?

PSICHÉ.

Seigneur, redoutez la colere
De ces dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROY.

Aprés ce coup, que peuvent-ils me faire?

Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSICHÉ.

Ah ! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je doy me haïr...

LE ROY.

Ah ! qu'ils souffrent du moins mes plaintes legitimes ;
Ce m'est assez d'effort que de leur obeïr.
Ce doit leur estre assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans pretendre gesner la douleur que me donne
L'épouvantable arrest d'un sort si rigoureux.
Mon juste desespoir ne sçauroit se contraindre ;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toûjours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toûjours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me reparer.

PSICHÉ.

Ah ! de grace, Seigneur, épargnez ma foiblesse,
J'ay besoin de constance en l'état où je suis ;
Ne fortifiez point l'excés de mes ennuis
Des larmes de vostre tendresse.
Seuls ils sont assez forts, et c'est trop, pour mon cœur,
De mon destin et de vostre douleur.

LE ROY.

Oüy, je doy t'épargner mon deüil inconsolable ;
Voicy l'instant fatal de m'arracher de toy ;
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loy,
Une rigueur inévitable

M'oblige à te laisser en ce funeste lieu.
Adieu, je vais... Adieu.

(Ce qui suit, jusqu'à la fin de la piece, est de M. C., à la reserve de la premiere scene du troisiéme acte, qui est de la mesme main que ce qui a precedé.)

SCENE II.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHÉ.

Suivez le Roy, mes sœurs, vous essuyrez ses larmes,
Vous adoucirez ses douleurs,
Et vous l'accableriez d'alarmes
Si vous vous exposiez encor à mes malheurs.
Conservez-luy ce qui luy reste :
Le serpent que j'attens peut vous estre funeste,
Vous enveloper dans mon sort,
Et me porter en vous une seconde mort
Le Ciel m'a seule condamnée
A son haleine empoisonnée,
Rien ne sçauroit me secourir,
Et je n'ay pas besoin d'exemple pour mourir.

AGLAURE.

Ne nous enviez pas ce cruel avantage
De confondre nos pleurs avec vos déplaisirs,
De mesler nos soûpirs à vos derniers soûpirs;
D'une tendre amitié souffrez ce dernier gage.

PSICHÉ.

C'est vous perdre inutilement.

CIDIPPE.

C'est en vostre faveur esperer un miracle,
Ou vous accompagner jusques au monument.

PSICHÉ.

Que peut-on se promettre aprés un tel oracle?

AGLAURE

Un oracle jamais n'est sans obscurité,
On l'entend d'autant moins que mieux on croit l'entendre,
Et peut-estre, aprés tout, n'en devez-vous attendre
Que gloire et que felicité.
Laissez-nous voir, ma sœur, par une digne issuë,
Cette frayeur mortelle heureusement déceuë,
Ou mourir du moins avec vous,
Si le Ciel à nos vœux ne se montre plus doux.

PSICHÉ.

Ma sœur, écoutez mieux la voix de la nature,
Qui vous apelle auprés du Roy.
Vous m'aimez trop, le devoir en murmure;
Vous en sçavez l'indispensable loy :
Un pere vous doit estre encor plus cher que moy.
Rendez-vous toutes deux l'appuy de sa vieillesse;
Vous luy devez chacune un gendre et des neveux :
Mille rois à l'envy vous gardent leur tendresse,
Mille rois à l'envy vous offriront leurs vœux.
L'oracle me veut seule, et seule aussi je veux
Mourir, si je puis, sans foiblesse,
Ou ne vous avoir pas pour témoins toutes deux
De ce que malgré moy la nature m'en laisse.

AGLAURE.

Partager vos malheurs, c'est vous importuner.

CIDIPPE.

J'ose dire un peu plus, ma sœur, c'est vous déplaire.

PSICHÉ.

Non, mais enfin c'est me gesner,
Et peut-estre du Ciel redoubler la colere.

AGLAURE.

Vous le voulez, et nous partons.
Daigne ce mesme Ciel, plus juste et moins severe,
Vous envoyer le sort que nous vous souhaitons
Et que nostre amitié sincere,
En dépit de l'oracle et malgré vous, espere.

PSICHÉ.

Adieu; c'est un espoir, ma sœur, et des souhaits
Qu'aucun des dieux ne remplira jamais.

SCENE III.

PSICHÉ, SEULE.

Enfin seule, et toute à moy-mesme,
Je puis envisager cet affreux changement
Qui du haut d'une gloire extréme
Me précipite au monument.
Cette gloire estoit sans seconde,
L'éclat s'en répandoit jusqu'aux deux bouts du monde.
Tout ce qu'il a de rois sembloient faits pour m'aimer.
Tous leurs sujets, me prenant pour déesse,
Commençoient à m'accoûtumer
Aux encens qu'ils m'offroient sans cesse;
Leurs soûpirs me suivoient sans qu'il m'en coûtast rien;
Mon ame restoit libre en captivant tant d'ames,
Et j'estois, parmy tant de flâmes,

Reyne de tous les cœurs et maistresse du mien.
O Ciel ! m'auriez-vous fait un crime
De cette insensibilité ?
Déployez-vous sur moy tant de severité
Pour n'avoir à leurs vœux rendu que de l'estime ?
Si vous m'imposiez cette loy
Qu'il fallust faire un choix pour ne pas vous déplaire,
Puis que je ne pouvois le faire,
Que ne le faisiez-vous pour moy ?
Que ne m'inspiriez-vous ce qu'inspire à tant d'autres
Le mérite, l'amour, et... Mais que vois-je icy ?

SCENE IV.

CLEOMENE, AGENOR, PSICHÉ.

CLEOMENE.

Deux amis, deux rivaux, dont l'unique soucy
Est d'exposer leurs jours pour conserver les vôtres.

PSICHÉ.

Puis-je vous écouter quand j'ay chassé deux sœurs ?
Princes, contre le Ciel pensez-vous me défendre ?
Vous livrer au serpent qu'icy je dois attendre,
Ce n'est qu'un desespoir qui sied mal aux grands cœurs ;
Et mourir alors que je meurs,
C'est accabler une ame tendre
Qui n'a que trop de ses douleurs.

AGENOR.

Un serpent n'est pas invincible ;
Cadmus, qui n'aimoit rien, défit celuy de Mars :

Nous aimons, et l'Amour sçait rendre tout possible
Au cœur qui suit ses étendarts,
A la main dont luy-mesme il conduit tous les dards.

PSICHÉ.

Voulez-vous qu'il vous serve en faveur d'une ingrate
Que tous ses traits n'ont pû toucher?
Qu'il dompte sa vengeance au moment qu'elle éclate,
Et vous aide à m'en arracher?
Quand mesme vous m'auriez servie,
Quand vous m'auriez rendu la vie,
Quel fruit esperez-vous de qui ne peut aimer?

CLEOMENE.

Ce n'est point par l'espoir d'un si charmant salaire
Que nous nous sentons animer :
Nous ne cherchons qu'à satisfaire
Aux devoirs d'un amour qui n'ose présumer
Que jamais, quoy qu'il puisse faire,
Il soit capable de vous plaire
Et digne de vous enflâmer.
Vivez, belle Princesse, et vivez pour un autre :
Nous le verrons d'un œil jaloux,
Nous en mourrons, mais d'un trépas plus doux
Que s'il nous falloit voir le vostre.
Et, si nous ne mourons en vous sauvant le jour,
Quelque amour qu'à nos yeux vous preferiez au nostre,
Nous voulons bien mourir de douleur et d'amour.

PSICHÉ.

Vivez, Princes, vivez, et de ma destinée
Ne songez plus à rompre ou partager la loy :
Je croy vous l'avoir dit, le Ciel ne veut que moy,
Le Ciel m'a seule condamnée.
Je pense oüir déja les mortels sifflemens

De son ministre qui s'approche;
Ma frayeur me le peint, me l'offre à tous momens,
Et, maistresse qu'elle est de tous mes sentimens,
Elle me le figure au haut de cette roche.
J'en tombe de foiblesse, et mon cœur abatu
Ne soûtient plus qu'à peine un reste de vertu.
Adieu, Princes, fuyez, qu'il ne vous empoisonne.

AGENOR

Rien ne s'offre à nos yeux encor qui les étonne,
Et, quand vous vous peignez un si proche trépas,
Si la force vous abandonne,
Nous avons des cœurs et des bras
Que l'espoir n'abandonne pas.
Peut-estre qu'un rival a dicté cet oracle,
Que l'or a fait parler celuy qui l'a rendu :
Ce ne seroit pas un miracle
Que pour un dieu muet un homme eust répondu,
Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des meschans dans les temples.

CLEOMENE.

Laissez-nous opposer au lâche ravisseur
A qui le sacrilége indignement vous livre
Un amour qu'a le Ciel choisi pour defenseur
De la seule beauté pour qui nous voulons vivre.
Si nous n'osons pretendre à sa possession,
Du moins en son péril permettez-nous de suivre
L'ardeur et les devoirs de nostre passion.

PSICHÉ.

Portez-les à d'autres moy-mesmes,
Princes, portez-les à mes sœurs,
Ces devoirs, ces ardeurs extrémes,
Dont pour moy sont remplis vos cœurs.

Vivez pour elles quand je meurs,
Plaignez de mon destin les funestes rigueurs,
Sans leur donner en vous de nouvelles matieres :
Ce sont mes volontez dernieres,
Et l'on a receu de tout temps
Pour souveraines loix les ordres des mourans.

CLEOMENE.

Princesse...

PSICHÉ.

Encor un coup, Princes, vivez pour elles.
Tant que vous m'aimerez vous devez m'obeïr ;
Ne me reduisez pas à vouloir vous haïr,
Et vous regarder en rebelles
A force de m'estre fidelles.
Allez, laissez-moy seule expirer en ce lieu,
Où je n'ay plus de voix que pour vous dire adieu.
Mais je sens qu'on m'enleve, et l'air m'ouvre une ıoute
D'où vous n'entendrez plus cette mourante voix.
Adieu, Princes, adieu pour la derniere fois ;
Voyez si de mon sort vous pouvez estre en doute.

(Elle est enlevée en l'air par deux Zephires.)

AGENOR.

Nous la perdons de vuë. Allons tous deux chercher
Sur le faiste de ce rocher,
Prince, les moyens de la suivre.

CLEOMENE.

Allons y chercher ceux de ne luy point survivre.

SCENE V.

L'AMOUR, EN L'AIR.

Allez mourir, rivaux d'un dieu jaloux,
Dont vous méritez le couroux
Pour avoir eu le cœur sensible aux mesmes charmes.
Et toy, forge, Vulcain, mille brillans attraits
Pour orner un palais
Où l'Amour de Psiché veut essuyer les larmes
Et luy rendre les armes.





SECOND INTERMEDE

La scene se change en une cour magnifique, ornée de colomnes de lapys enrichies de figures d'or, qui forment un palais pompeux et brillant que l'Amour destine pour Psiché. Six cyclopes avec quatre fées y font une entrée de ballet, où ils achevent en cadence quatre gros vases d'argent que les fées leur ont apportez. Cette entrée est entrecoupée par ce recit de Vulcain, qu'il fait à deux reprises.

Depeschez, preparez ces lieux
Pour le plus aimable des dieux;
Que chacun pour luy s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut
Quand l'Amour presse,
On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, hastez-vous,
Frappez, redoublez vos coups,
Que l'ardeur de luy plaire
Fasse vos soins les plus doux.

SECOND COUPLET

Servez bien un dieu si charmant!
Il se plaist dans l'empressement.
Que chacun pour luy s'intéresse,
N'oubliez rien des soins qu'il faut :
Quand l'Amour presse;
On n'a jamais fait assez tost.

L'Amour ne veut point qu'on différe,
Travaillez, etc.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, ZEPHIRE.

ZEPHIRE.

OUY, je me suis galamment acquité
De la commission que vous m'avez donnée,
Et du haut du rocher je l'ay, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
Dans ce beau palais enchanté,
Où vous pouvez en liberté
Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
Qu'en vostre personne vous faites;
Cette taille, ces traits et cet ajustement
Cachent tout-à-fait qui vous estes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
Vous reconnoistre pour l'Amour.

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connoistre.
Je ne veux à Psiché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur

Que ses doux charmes y font naistre,
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur
Et cacher ce que je puis estre
Aux yeux qui m'imposent des loix,
J'ay pris la forme que tu vois.

ZEPHIRE.

En tout vous estes un grand maistre ;
C'est icy que je le connois.
Sous des déguisemens de diverse nature
On a veu les dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux,
Et voila la bonne figure
Pour avoir un succés heureux
Prés de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oüy, de ces formes-là l'assistance est bien forte,
Et, sans parler ny de rang ny d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'estre fait de la sorte
Ne soupire guere à crédit.

L'AMOUR.

J'ay résolu, mon cher Zephire,
De demeurer ainsi toûjours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aisné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience;
Il est temps desormais que je devienne grand.

ZEPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mistere
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma mere.

ZEPHIRE.

Je prévoy là-dessus quelque peu de colere.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point regner parmy des immortelles,
Vostre mere Vénus est de l'humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfans.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procedé que l'on vous voit tenir,
Et c'est l'avoir étrangement vangée
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine où ses vœux pretendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les dieux...

L'AMOUR.

Laissons cela, Zephire, et me dy si tes yeux
Ne trouvent pas Psiché la plus belle du monde?
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les cieux,
Qui puisse luy ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde?
Mais je la voy, mon cher Zephire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZEPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Luy découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soûpirs, la bouche et les yeux.
En confident discret, je sçay ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystére.

SCENE II.

PSICHÉ.

Où suis-je? et, dans un lieu que je croyois barbare,
Quelle sçavante main a basty ce palais,
Que l'art, que la nature pare
De l'assemblage le plus rare
Que l'œil puisse admirer jamais?
Tout rit, tout brille, tout éclate,
Dans ces jardins, dans ces appartemens,
Dont les pompeux ameublemens
N'ont rien qui n'enchante et ne flate;
Et, de quelque costé que tournent mes frayeurs,
Je ne voy sous mes pas que de l'or ou des fleurs.

Le Ciel auroit-il fait cet amas de merveilles
Pour la demeure d'un serpent?
Et, lors que par leur veuë il amuse et suspend
De mon destin jaloux les rigueurs sans pareilles,
Veut-il montrer qu'il s'en repent?
Non, non, c'est de sa haine, en cruautez féconde,
Le plus noir, le plus rude trait
Qui, par une rigueur nouvelle et sans seconde,
N'étale ce choix qu'elle a fait
De ce qu'a de plus beau le monde
Qu'afin que je le quitte avec plus de regret.

Que mon espoir est ridicule,
S'il croit par là soulager mes douleurs!

Tout autant de momens que ma mort se recule
Sont autant de nouveaux malheurs;
Plus elle tarde, et plus de fois je meurs.

Ne me fay plus languir, vien prendre ta victime,
Monstre qui dois me déchirer;
Veux-tu que je te cherche, et faut-il que j'anime
Tes fureurs à me dévorer?
Si le Ciel veut ma mort, si ma vie est un crime,
De ce peu qui m'en reste ose enfin t'emparer,
Je suis lasse de murmurer
Contre un chastiment legitime,
Je suis lasse de soûpirer :
Vien, que j'acheve d'expirer.

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHÉ, ZEPHIRE.

L'AMOUR.

Le voila, ce serpent, ce monstre impitoyable,
Qu'un oracle étonnant pour vous a préparé,
Et qui n'est pas peut-estre à tel point effroyable
Que vous vous l'estes figuré.

PSICHÉ.

Vous, Seigneur, vous seriez ce monstre dont l'oracle
A menacé mes tristes jours,
Vous qui semblez plûtost un dieu qui par miracle
Daigne venir luy-mesme à mon secours!

L'Amour.

Quel besoin de secours au milieu d'un empire
Où tout ce qui respire
N'attend que vos regards pour en prendre la loy,
Où vous n'avez à craindre autre monstre que moy?

Psiché.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte!
Et que, s'il a quelque poison,
Une ame auroit peu de raison
De hazarder la moindre plainte
Contre une favorable atteinte
Dont tout le cœur craindroit la guerison!
A peine je vous voy que mes frayeurs cessées
Laissent évanoüir l'image du trépas,
Et que je sens couler dans mes veines glacées
Un je ne sçay quel feu que je ne connoy pas.
J'ay senty de l'estime et de la complaisance,
De l'amitié, de la reconnoissance;
De la compassion les chagrins innocens
M'en ont fait sentir la puissance;
Mais je n'ay point encor senty ce que je sens.
Je ne sçay ce que c'est, mais je sçay qu'il me charme,
Que je n'en conçoy point d'alarme;
Plus j'ay les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.
Tout ce que j'ay senty n'agissoit point de mesme,
Et je dirois que je vous aime,
Seigneur, si je sçavois ce que c'est que d'aimer.
Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,
Ces yeux tendres, ces yeux perçans, mais amoureux,
Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.
Helas! plus ils sont dangereux,
Plus je me plais à m'attacher sur eux.

Par quel ordre du Ciel que je ne puis comprendre
Vous dy-je plus que je ne doy,
Moy de qui la pudeur devroit du moins attendre
Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous voy?
Vous soûpirez, Seigneur, ainsi que je soûpire;
Vos sens, comme les miens, paroissent interdits :
C'est à moy de m'en taire, à vous de me le dire;
Et cependant c'est moy qui vous le dis.

L'AMOUR.

Vous avez eu, Psiché, l'ame toûjours si dure
Qu'il ne faut pas vous étonner
Si, pour en reparer l'injure,
L'Amour en ce moment se paye avec usure
De ceux qu'elle a deu luy donner.
Ce moment est venu qu'il faut que vostre bouche
Exhale des soûpirs si longtemps retenus,
Et qu'en vous arrachant à cette humeur farouche,
Un amas de transports aussi doux qu'inconnus
Aussi sensiblement tout à la fois vous touche
Qu'ils ont dû vous toucher durant tant de beaux jours
Dont cette ame insensible a profané le cours.

PSICHÉ.

N'aimer point, c'est donc un grand crime?

L'AMOUR.

En souffrez-vous un rude châtiment?

PSICHÉ.

C'est punir assez doucement.

L'AMOUR.

C'est luy choisir sa peine légitime,
Et se faire justice, en ce glorieux jour,
D'un manquement d'amour par un excés d'amour.

PSICHÉ.

Que n'ay-je esté plûtost punie !
J'y mets le bonheur de ma vie.
Je devrois en rougir ou le dire plus bas,
Mais le supplice a trop d'appas :
Permettez que tout haut je le die et redie.
Je le dirois cent fois, et n'en rougirois pas.
Ce n'est point moy qui parle; et de vostre presence
L'empire surprenant, l'aimable violence,
Dés que je veux parler, s'empare de ma voix.
C'est en vain qu'en secret ma pudeur s'en offense,
Que le sexe et la bienseance
Osent me faire d'autres loix;
Vos yeux de ma réponse eux-mesmes font le choix,
Et ma bouche, asservie à leur toute-puissance,
Ne me consulte plus sur ce que je me dois.

L'AMOUR.

Croyez, belle Psiché, croyez ce qu'ils vous disent,
Ces yeux qui ne sont point jaloux;
Qu'à l'envy les vostres m'instruisent
De tout ce qui se passe en vous.
Croyez-en ce cœur qui soûpire,
Et qui, tant que le vostre y voudra repartir,
Vous dira bien plus d'un soûpir
Que cent regards ne peuvent dire.
C'est le langage le plus doux,
C'est le plus fort, c'est le plus seur de tous.

PSICHÉ.

L'intelligence en estoit deuë
A nos cœurs, pour les rendre également contens :
J'ay soûpiré, vous m'avez entenduë;
Vous soûpirez, je vous entens.

Mais ne me laissez plus en doute,
Seigneur, et dites-moy si par la mesme route
Aprés moy le Zephire icy vous a rendu
Pour me dire ce que j'écoute.
Quand j'y suis arrivée, étiez-vous attendu?
Et, quand vous luy parlez, étes-vous entendu?

L'AMOUR.

J'ay dans ce doux climat un souverain empire,
Comme vous l'avez sur mon cœur;
L'Amour m'est favorable, et c'est en sa faveur
Qu'à mes ordres Æole a soûmis le Zephire.
C'est l'Amour qui, pour voir mes feux récompensez,
Luy-mesme a dicté cet oracle
Par qui vos beaux jours menacez
D'une foule d'amans se sont débarassez,
Et qui m'a delivré de l'eternel obstacle
De tant de soûpirs empressez
Qui ne méritoient pas de vous estre adressez.
Ne me demandez point quelle est cette province,
Ny le nom de son prince;
Vous le sçaurez quand il en sera temps.
Je veux vous acquerir, mais c'est par mes services,
Par des soins assidus et par des vœux constans,
Par les amoureux sacrifices
De tout ce que je suis,
De tout ce que je puis,
Sans que l'éclat du rang pour moy vous sollicite,
Sans que de mon pouvoir je me fasse un mérite;
Et, bien que souverain dans cet heureux séjour,
Je ne vous veux, Psiché, devoir qu'à mon amour.
Venez en admirer avec moy les merveilles,
Princesse, et préparez vos yeux et vos oreilles

A ce qu'il a d'enchantemens.
Vous y verrez des bois et des prairies
Contester sur leurs agrémens
Avec l'or et les pierreries;
Vous n'entendrez que des concerts charmans;
De cent beautez vous y serez servie,
Qui vous adoreront sans vous porter envie,
Et brigueront à tous momens,
D'une ame soûmise et ravie,
L'honneur de vos commandemens.

PSICHÉ.

Mes volontez suivent les vostres,
Je n'en sçaurois plus avoir d'autres;
Mais votre oracle enfin vient de me séparer
De deux sœurs et du roy mon pere,
Que mon trépas imaginaire
Réduit tous trois à me pleurer.
Pour dissiper l'erreur dont leur ame accablée
De mortels déplaisirs se voit pour moy comblée,
Souffrez que mes sœurs soient témoins
Et de ma gloire et de vos soins.
Prétez-leur comme à moy les ailes du Zephire,
Qui leur puissent de vostre empire
Ainsi qu'à moy faciliter l'accés;
Faites-leur voir en quel lieu je respire,
Faites-leur de ma perte admirer le succés.

L'AMOUR.

Vous ne me donnez pas, Psiché, toute vostre ame :
Ce tendre souvenir d'un pere et de deux sœurs
Me vole une part des douceurs
Que je veux toutes pour ma flâme.
N'ayez d'yeux que pour moy, qui n'en ay que pour vous;

Ne songez qu'à m'aimer, ne songez qu'à me plaire;
Et, quand de tels soucis osent vous en distraire...

PSICHÉ.

Des tendresses du sang peut-on estre jaloux?

L'AMOUR.

Je le suis, ma Psiché, de toute la nature :
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent,
Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent :
Dés qu'il les flate, j'en murmure ;
L'air mesme que vous respirez
Avec trop de plaisir passe par vostre bouche,
Vostre habit de trop prés vous touche,
Et, si-tost que vous soûpirez,
Je ne sçay quoy, qui m'effarouche,
Craint parmy vos soûpirs des soûpirs égarez.
Mais vous voulez vos sœurs : allez, partez, Zephire;
Psiché le veut, je ne l'en puis dédire.

(*Le Zephire s'envole.*)

Quand vous leur ferez voir ce bienheureux séjour,
De ses trésors faites-leur cent largesses,
Prodiguez-leur caresses sur caresses,
Et du sang, s'il se peut, épuisez les tendresses,
Pour vous rendre toute à l'Amour.
Je n'y mesleray point d'importune présence,
Mais ne leur faites pas de si longs entretiens :
Vous ne sçauriez pour eux avoir de complaisance
Que vous ne dérobiez aux miens.

PSICHÉ.

Vostre amour me fait une grace
Dont je n'abuseray jamais.

L'AMOUR.

Allons voir cependant ces jardins, ce palais,

Où vous ne verrez rien que vostre éclat n'efface.
Et vous, petits Amours, et vous, jeunes Zephirs,
Qui pour ames n'avez que de tendres soûpirs,
Montrez tous à l'envy ce qu'à voir ma princesse
Vous avez senty d'allégresse.





TROISIESME INTERMEDE

Il se fait une entrée de ballet de quatre Amours et quatre Zephires, interrompuë deux fois par un dialogue chanté par un Amour et un Zephire.

LE ZEPHIRE.

Aimable jeunesse,
Suivez la tendresse,
Joignez aux beaux jours
La douceur des amours.
C'est pour vous surprendre
Qu'on vous fait entendre
Qu'il faut éviter leurs soûpirs
Et craindre leurs desirs :
Laissez-vous apprendre
Quels sont leurs plaisirs.

(Ils chantent ensemble.)

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'amour.

LE ZEPHIRE seul.

Un cœur jeune et tendre
Est fait pour se rendre,
Il n'a point à prendre
De fâcheux détour.

LES DEUX ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'amour.

L'AMOUR seul.

Pourquoy se défendre?
Que sert-il d'attendre?
Quand on perd un jour,
On le perd sans retour.

LES DEUX ensemble.

Chacun est obligé d'aimer
A son tour,
Et, plus on a dequoy charmer,
Plus on doit à l'amour.

SECOND COUPLET

LE ZEPHIRE.

L'amour a des charmes,
Rendons-luy les armes,
Ses soins et ses pleurs
Ne sont pas sans douceurs.
Un cœur, pour le suivre,

A cent maux se livre.
Il faut, pour gouster ses appas,
Languir jusqu'au trépas;
Mais ce n'est pas vivre
Que de n'aimer pas.

(Ils chantent ensemble.)

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

LE ZEPHIRE seul.

On craint, on espere,
Il faut du mistere;
Mais on n'obtient guere
De bien sans tourment.

LES DEUX ensemble.

S'il faut des soins et des travaux
En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment

L'AMOUR seul.

Que peut-on mieux faire
Qu'aimer et que plaire?
C'est un soin charmant
Que l'employ d'un amant.

LES DEUX ensemble.

S'il faut des soins et des travaux

En aimant,
On est payé de mille maux
Par un heureux moment.

Le théatre devient un autre palais magnifique, coupé dans le fonds par un vestibule, au travers duquel on voit un jardin superbe et charmant, decoré de plusieurs vases d'orangers et d'arbres chargez de toutes sortes de fruits.





ACTE IV

SCENE PREMIERE.

AGLAURE, CIDIPPE.

AGLAURE.

Je n'en puis plus, ma sœur, j'ay veu trop de merveilles,
L'avenir aura peine à les bien concevoir;
Le soleil, qui voit tout et qui nous fait tout voir,
N'en a veu jamais de pareilles.
Elles me chagrinent l'esprit,
Et ce brillant palais, ce pompeux équipage,
Font un odieux étalage
Qui m'accable de honte autant que de dépit.
Que la fortune indignement nous traitte,
Et que sa largesse indiscréte
Prodigue aveuglément, épuise, unit d'efforts,
Pour faire de tant de trésors
Le partage d'une cadette !

CIDIPPE.

J'entre dans tous vos sentimens,
J'ay les mesmes chagrins, et dans ces lieux charmans

Tout ce qui vous déplaist me blesse;
Tout ce que vous prenez pour un mortel affront
Comme vous m'accable et me laisse
L'amertume dans l'ame et la rougeur au front.

AGLAURE.

Non, ma sœur, il n'est point de reynes
Qui dans leur propre Etat parlent en souveraines
Comme Psiché parle en ces lieux.
On l'y voit obeïe avec exactitude,
Et de ses volontez une amoureuse étude
Les cherche jusques dans ses yeux.
Mille beautez s'empressent autour d'elle,
Et semblent dire à nos regards jaloux :
« Quels que soient nos attraits, elle est encor plus belle,
Et nous qui la servons le sommes plus que vous. »
Elle prononce, on execute,
Aucun ne s'en defend, aucun ne s'en rebute;
Flore, qui s'attache à ses pas,
Répand à pleines mains autour de sa personne
Ce qu'elle a de plus doux appas;
Zephire vole aux ordres qu'elle donne,
Et son amante et luy, s'en laissant trop charmer,
Quittent pour la servir les soins de s'entr'aimer.

CIDIPPE.

Elle a des dieux à son service,
Elle aura bientost des autels;
Et nous ne commandons qu'à de chétifs mortels,
De qui l'audace et le caprice,
Contre nous à toute heure en secret revoltez,
Opposent à nos volontez
Ou le murmure ou l'artifice.

AGLAURE.

C'estoit peu que dans nostre cour
Tant de cœurs à l'envy nous l'eussent préferée,
Ce n'estoit pas assez que de nuit et de jour
D'une foule d'amans elle y fust adorée :
Quand nous nous consolions de la voir au tombeau
Par l'ordre impréveu d'un oracle,
Elle a voulu de son destin nouveau
Faire en nostre présence éclater le miracle,
Et choisy nos yeux pour témoins
De ce qu'au fond du cœur nous souhaitions le moins.

CIDIPPE.

Ce qui le plus me desespere,
C'est cet amant parfait et si digne de plaire
Qui se captive sous ses loix.
Quand nous pourrions choisir entre tous les monarques,
En est-il un, de tant de rois,
Qui porte de si nobles marques?
Se voir du bien par delà ses souhaits
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des miserables :
Il n'est ny train pompeux ny superbes palais
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables;
Mais avoir un amant d'un mérite achevé,
Et s'en voir cherement aimée,
C'est un bonheur si haut, si relevé,
Que sa grandeur ne peut estre exprimée.

AGLAURE.

N'en parlons plus, ma sœur, nous en mourrions d'ennuy;
Songeons plutost à la vengeance,
Et trouvons le moyen de rompre entre elle et luy
Cette adorable intelligence

La voicy. J'ay des coups tout prests à luy porter,
Qu'elle aura peine d'éviter.

SCENE II.

PSICHÉ, AGLAURE, CIDIPPE.

PSICHÉ.

Je viens vous dire adieu, mon amant vous renvoye,
Et ne sçauroit plus endurer
Que vous luy retranchiez un moment de la joye
Qu'il prend de se voir seul à me considerer.
Dans un simple regard, dans la moindre parole,
Son amour trouve des douceurs
Qu'en faveur du sang je luy vole
Quand je les partage à des sœurs.

AGLAURE

La jalousie est assez fine,
Et ces délicats sentimens
Méritent bien qu'on s'imagine
Que celuy qui pour vous a ces empressemens
Passe le commun des amans.
Je vous en parle ainsi faute de le connoistre.
Vous ignorez son nom et ceux dont il tient l'estre,
Nos esprits en sont alarmez :
Je le tiens un grand prince, et d'un pouvoir supréme
Bien au delà du diadéme ;
Ses trésors, sous vos pas confusément semez,
Ont dequoy faire honte à l'abondance mesme ;
Vous l'aimez autant qu'il vous aime ;

Il vous charme, et vous le charmez :
Vostre felicité, ma sœur, seroit extréme
Si vous sçaviez qui vous aimez.

PSICHÉ.

Que m'importe? J'en suis aimée ;
Plus il me voit, plus je luy plais ;
Il n'est point de plaisirs dont l'ame soit charmée
Qui ne préviennent mes souhaits,
Et je vois mal dequoy la vostre est alarmée,
Quand tout me sert dans ce palais.

AGLAURE.

Qu'importe qu'icy tout vous serve,
Si toûjours cet amant vous cache ce qu'il est?
Nous ne nous alarmons que pour vostre interest.
En vain tout vous y rit, en vain tout vous y plaist,
Le veritable amour ne fait point de reserve ;
Et qui s'obstine à se cacher
Sent quelque chose en soy qu'on luy peut reprocher.
Si cet amant devient volage,
Car souvent en amour le change est assez doux,
Et, j'ose le dire entre nous,
Pour grand que soit l'éclat dont brille ce visage,
Il en peut estre ailleurs d'aussi belles que vous ;
Si, dis-je, un autre objet sous d'autres loix l'engage,
Si, dans l'état où je vous voy,
Seule en ses mains et sans défense,
Il va jusqu'à la violence,
Sur qui vous vangera le roy
Ou de ce changement, ou de cette insolence?

PSICHÉ.

Ma sœur, vous me faites trembler.
Juste Ciel! pourrois-je estre assez infortunée...?

CIDIPPE.

Que sçait-on si déja les nœuds de l'hymenée...

PSICHÉ.

N'achevez pas, ce seroit m'accabler.

AGLAURE.

Je n'ay plus qu'un mot à vous dire.
Ce prince qui vous aime, et qui commande aux vents,
Qui nous donne pour char les ailes du Zephire,
Et de nouveaux plaisirs vous comble à tous momens,
Quand il rompt à vos yeux l'ordre de la nature,
Peut-estre à tant d'amour mesle un peu d'imposture;
Peut-estre ce palais n'est qu'un enchantement,
Et ces lambriz dorez, ces amas de richesses
Dont il achete vos tendresses,
Dés qu'il sera lassé de souffrir vos caresses,
Disparoistront en un moment.
Vous sçavez comme nous ce que peuvent les charmes.

PSICHÉ.

Que je sens à mon tour de cruelles alarmes!

AGLAURE

Nostre amitié ne veut que vostre bien.

PSICHÉ.

Adieu, mes sœurs, finissons l'entretien.
I'aime, et je crains qu'on ne s'impatiente.
Partez, et demain, si je puis,
Vous me verrez ou plus contente,
Ou dans l'accablement des plus mortels ennuis.

AGLAURE.

Nous allons dire au roy quelle nouvelle gloire,
Quel excés de bonheur le Ciel répand sur vous.

CIDIPPE.

Nos allons luy conter d'un changement si doux

La surprenante et merveilleuse histoire.

PSICHÉ.

Ne l'inquiétez point, ma sœur, de vos soupçons,
Et, quand vous luy peindrez un si charmant empire...

AGLAURE.

Nous sçavons toutes deux ce qu'il faut taire ou dire,
Et n'avons pas besoin sur ce point de leçons.

(*Le Zephire enleve les deux sœurs de Psiché dans un nüage qui descend jusqu'à terre, et dans lequel il les emporte avec rapidité.*)

SCENE III.

L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

Enfin, vous estes seule, et je puis vous redire,
Sans avoir pour témoins vos importunes sœurs,
Ce que des yeux si beaux ont pris sur moy d'empire,
Et quel excés ont les douceurs
Qu'une sincere ardeur inspire
Si-tost qu'elle assemble deux cœurs.
Je puis vous expliquer de mon ame ravie
Les amoureux empressemens,
Et vous jurer qu'à vous seule asservie
Elle n'a pour objet de ses ravissemens
Que de voir cette ardeur, de mesme ardeur suivie,
Ne concevoir plus d'autre envie
Que de regler mes vœux sur vos desirs,

Et de ce qui vous plaist faire tous mes plaisirs.
Mais d'où vient qu'un triste nuage
Semble offusquer l'éclat de ces beaux yeux?
Vous manque-t-il quelque chose en ces lieux?
Des vœux qu'on vous y rend dédaignez-vous l'hommage?

PSICHÉ.

Non, Seigneur.

L'AMOUR.

Qu'est-ce donc, et d'où vient mon malheur?
J'entens moins de soûpirs d'amour que de douleur;
Je voy de vostre teint les roses amorties
Marquer un déplaisir secret;
Vos sœurs à peine sont parties
Que vous soûpirez de regret!
Ah! Psiché, de deux cœurs quand l'ardeur est la mesme,
Ont-ils des soûpirs différens?
Et, quand on aime bien et qu'on voit ce qu'on aime,
Peut-on songer à des parens?

PSICHÉ.

Ce n'est point là ce qui m'afflige.

L'AMOUR.

Est-ce l'absence d'un rival,
Et d'un rival aimé, qui fait qu'on me neglige?

PSICHÉ.

Dans un cœur tout à vous que vous penétrez mal!
Je vous aime, Seigneur, et mon amour s'irrite
De l'indigne soupçon que vous avez formé:
Vous ne connoissez pas quel est vostre mérite,
Si vous craignez de n'estre pas aimé.
Je vous aime, et, depuis que j'ay veu la lumiere,
Je me suis montrée assez fiere
Pour dédaigner les vœux de plus d'un roy;

Et, s'il vous faut ouvrir mon ame toute entiere,
Je n'ay trouvé que vous qui fust digne de moy.
Cependant j'ay quelque tristesse
Qu'en vain je voudrois vous cacher;
Un noir chagrin se mesle à toute ma tendresse
Dont je ne la puis détacher.
Ne m'en demandez point la cause :
Peut-estre, la sçachant, voudrez-vous m'en punir,
Et, si j'ose aspirer encore à quelque chose,
Je suis seûre du moins de ne point l'obtenir.

L'AMOUR.

Et ne craignez-vous point qu'à mon tour je m'irrite
Que vous connoissiez mal quel est vostre mérite,
Ou feigniez de ne pas sçavoir
Quel est sur moy vostre absolu pouvoir?
Ah! si vous en doutez, soyez desabusée;
Parlez.

PSICHÉ.

J'auray l'affront de me voir refusée.

L'AMOUR.

Prenez en ma faveur de meilleurs sentimens,
L'expérience en est aisée;
Parlez, tout se tient prest à vos commandemens.
Si, pour m'en croire, il vous faut des sermens,
J'en jure vos beaux yeux, ces maistres de mon ame,
Ces divins autheurs de ma flâme,
Et, si ce n'est assez d'en jurer vos beaux yeux,
J'en jure par le Styx, comme jurent les dieux.

PSICHÉ.

J'ose craindre un peu moins aprés cette assurance.
Seigneur, je vois icy la pompe et l'abondance;
Je vous adore, et vous m'aimez;

Mon cœur en est ravy, mes sens en sont charmez;
Mais, parmy ce bonheur supréme,
J'ay le malheur de ne sçavoir qui j'aime.
Dissipez cet aveuglement,
Et faites-moy connoistre un si parfait amant.

L'AMOUR.

Psiché, que venez-vous de dire?

PSICHÉ.

Que c'est le bonheur où j'aspire,
Et, si vous ne me l'accordez...

L'AMOUR.

Je l'ay juré, je n'en suis plus le maistre,
Mais vous ne sçavez pas ce que vous demandez.
Laissez-moy mon secret : si je me fais connoistre,
Je vous perds, et vous me perdez.
Le seul remede est de vous en dédire.

PSICHÉ.

C'est là sur vous mon souverain empire?

L'AMOUR.

Vous pouvez tout, et je suis tout à vous;
Mais, si nos feux vous semblent doux,
Ne mettez point d'obstacle à leur charmante suite,
Ne me forcez point à la fuite :
C'est le moindre malheur qui nous puisse arriver
D'un souhait qui vous a séduite.

PSICHÉ.

Seigneur, vous voulez m'éprouver,
Mais je sçay ce que j'en doy croire.
De grace, aprenez-moy tout l'excés de ma gloire,
Et ne me cachez plus pour quel illustre choix
J'ay rejetté les vœux de tant de rois

L'Amour.

Le voulez-vous ?

Psiché.

Souffrez que je vous en conjure.

L'Amour.

Si vous sçaviez, Psiché, la cruelle avanture
Que par là vous vous attirez...

Psiché.

Seigneur, vous me desesperez.

L'Amour.

Pensez-y bien, je puis encor me taire.

Psiché.

Faites-vous des sermens pour n'y point satisfaire?

L'Amour.

Hé bien, je suis le dieu le plus puissant des dieux,
Absolu sur la terre, absolu dans les cieux;
Dans les eaux; dans les airs, mon pouvoir est supréme:
En un mot, je suis l'Amour mesme,
Qui de mes propres traits m'estois blessé pour vous;
Et, sans la violence, helas! que vous me faites,
Et qui vient de changer mon amour en couroux,
Vous m'alliez avoir pour époux.
Vos volontez sont satisfaites,
Vous avez sceu qui vous aimiez,
Vous connoissez l'amant que vous charmiez :
Psiché, voyez où vous en estes.
Vous me forcez vous-mesme à vous quitter,
Vous me forcez vous-mesme à vous oster
Tout l'effet de vostre victoire.
Peut-estre vos beaux yeux ne me reverront plus;
Ce palais, ces jardins, avec moy disparus,
Vont faire évanoüir votre naissante gloire.

Vous n'avez pas voulu m'en croire,
Et, pour tout fruit de ce doute éclaircy,
Le Destin, sous qui le Ciel tremble,
Plus fort que mon amour, que tous les dieux ensemble,
Vous va montrer sa haine et me chasse d'icy.

L'Amour disparoist, et dans l'instant qu'il s'envole le superbe jardin s'évanoüit. Psiché demeure seule au milieu d'une vaste campagne, et sur le bord sauvage d'un grand fleuve où elle se veut précipiter. Le dieu du fleuve paroist assis sur un amas de joncs et de roseaux, et appuyé sur une grande urne d'où sort une grosse source d'eau.

SCENE IV.

PSICHÉ.

Cruel destin! funeste inquiétude!
Fatale curiosité!
Qu'avez-vous fait, affreuse solitude,
De toute ma felicité?
J'aimois un dieu, j'en estois adorée,
Mon bonheur redoubloit de moment en moment,
Et je me voy seule, éplorée,
Au milieu d'un desert, où, pour accablement,
Et confuse et desesperée,
Je sens croistre l'amour quand j'ay perdu l'amant.
Le souvenir m'en charme et m'empoisonne,
Sa douceur tirannise un cœur infortuné
Qu'aux plus cuisans chagrins ma flâme a condamné.
O Ciel! quand l'Amour m'abandonne,

Pourquoy me laisse-t-il l'amour qu'il m'a donné ?
Source de tous les biens inépuisable et pure,
Maistre des hommes et des dieux,
Cher autheur des maux que j'endure,
Estes-vous pour jamais disparu de mes yeux?
Je vous en ay banny moy-mesme.
Dans un excés d'amour, dans un bonheur extréme,
D'un indigne soupçon mon cœur s'est alarmé.
Cœur ingrat, tu n'avois qu'un feu mal allumé,
Et l'on ne peut vouloir, du moment que l'on aime,
Que ce que veut l'objet aimé.
Mourons, c'est le party qui seul me reste à suivre,
Aprés la perte que je fais.
Pour qui, grands dieux, voudrois-je vivre,
Et pour qui former des souhaits?
Fleuve, de qui les eaux baignent ces tristes sables,
Ensevely mon crime dans tes flots,
Et, pour finir des maux si déplorables,
Laisse-moy dans ton lit assurer mon repos.

LE DIEU DU FLEUVE.

Ton trépas soüilleroit mes ondes,
Psiché ; le Ciel te le défend,
Et peut-estre qu'aprés des douleurs si profondes,
Un autre sort t'attend.
Fuy plûtost de Vénus l'implacable colere :
Je la voy qui te cherche et qui te veut punir.
L'amour du fils a fait la haine de la mere.
Fuy, je sçauray la retenir.

PSICHÉ.

J'attens ses fureurs vangeresses.
Qu'auront-elles pour moy qui ne me soit trop doux?

Qui cherche le trépas ne craint dieux ny déesses,
Et peut braver tout leur couroux.

SCENE V.

VÉNUS, PSICHÉ.

VÉNUS.

Orgueilleuse Psiché, vous m'osez donc attendre,
Aprés m'avoir sur terre enlevé mes honneurs,
Aprés que vos traits suborneurs
Ont receu les encens qu'aux miens seuls on doit rendre?
J'ay veu mes temples desertez,
J'ay veu tous les mortels, séduits par vos beautez,
Idolâtrer en vous la beauté souveraine,
Vous offrir des respects jusqu'alors inconnus,
Et ne se mettre pas en peine
S'il estoit une autre Vénus;
Et je vous vois encor l'audace
De n'en pas redouter les justes chastimens,
Et de me regarder en face,
Comme si c'estoit peu que mes ressentimens.

PSICHÉ.

Si de quelques mortels on m'a veuë adorée,
Est-ce un crime pour moy d'avoir eu des appas
Dont leur ame inconsiderée
Laissoit charmer des yeux qui ne vous voyoient pas?
Je suis ce que le Ciel m'a faite,
Je n'ay que les beautez qu'il m'a voulu prester.
Si les vœux qu'on m'offroit vous ont mal satisfaite,

Pour forcer tous les cœurs à vous les reporter,
Vous n'aviez qu'à vous presenter,
Qu'à ne leur cacher plus cette beauté parfaite
Qui, pour les rendre à leur devoir,
Pour se faire adorer, n'a qu'à se faire voir.

VÉNUS.

Il falloit vous en mieux défendre ;
Ces respects, ces encens, se devoient refuser,
Et, pour les mieux desabuser,
Il falloit à leurs yeux vous-mesme me les rendre.
Vous avez aimé cette erreur,
Pour qui vous ne deviez avoir que de l'horreur;
Vous avez bien fait plus, vostre humeur arrogante,
Sur le mépris de mille rois,
Jusques aux cieux a porté de son choix
L'ambition extravagante.

PSICHÉ.

J'aurois porté mon choix, Déesse, jusqu'aux cieux?

VÉNUS.

Vostre insolence est sans seconde :
Dédaigner tous les rois du monde,
N'est-ce pas aspirer aux dieux?

PSICHÉ.

Si l'Amour pour eux tous m'avoit endurcy l'ame
Et me reservoit toute à luy,
En puis-je estre coupable, et faut-il qu'aujourd'huy,
Pour prix d'une si belle flâme,
Vous vouliez m'accabler d'un éternel ennuy?

VÉNUS.

Psiché, vous deviez mieux connoistre
Qui vous estiez, et quel estoit ce dieu.

PSICHÉ.

Et m'en a-t-il donné ny le temps ny le lieu,
Luy qui de tout mon cœur d'abord s'est rendu maistre?

VÉNUS.

Tout vostre cœur s'en est laissé charmer,
Et vous l'avez aimé dés qu'il vous a dit : « J'aime ».

PSICHÉ.

Pouvois-je n'aimer pas le dieu qui fait aimer,
Et qui me parloit pour luy-mesme?
C'est vostre fils, vous sçavez son pouvoir,
Vous en connoissez le mérite.

VÉNUS.

Oüy, c'est mon fils, mais un fils qui m'irrite,
Un fils qui me rend mal ce qu'il sçait me devoir,
Un fils qui fait qu'on m'abandonne,
Et qui, pour mieux flater ses indignes amours,
Depuis que vous l'aimez ne blesse plus personne
Qui vienne à mes autels implorer mon secours.
Vous m'en avez fait un rebelle;
On m'en verra vangée, et hautement, sur vous,
Et je vous apprendray s'il faut qu'une mortelle
Souffre qu'un dieu soûpire à ses genoux.
Suivez-moy, vous verrez, par vostre expérience,
A quelle folle confiance
Vous portoit cette ambition.
Venez, et préparez autant de patience
Qu'on vous voit de présomption.





QUATRIESME INTERMEDE

La scene represente les enfers. On y voit une mer toute de feu, dont les flots sont dans une perpetuelle agitation. Cette mer effroyable est bornée par des ruines enflâmées; et, au milieu de ses flots agitez, au travers d'une gueule affreuse, paroist le palais infernal de Pluton. Huit furies en sortent, et forment une entrée de ballet, où elles se réjoüissent de la rage qu'elles ont allumée dans l'ame de la plus douce des divinitez. Un lutin mesle quantité de sauts perilleux à leurs dances, cependant que Psiché, qui a passé aux enfers par le commandement de Vénus, repasse dans la barque de Charon, avec la boëte qu'elle a receuë de Proserpine pour cette déesse.





ACTE V

SCENE PREMIERE.

PSICHÉ.

Effroyables replis des ondes infernales,
Noirs palais où Megére et ses sœurs font leur cour,
Eternels ennemis du jour,
Parmy vos Ixions et parmy vos Tantales,
Parmy tant de tourmens qui n'ont point d'intervales,
Est-il, dans vostre affreux sejour,
Quelques peines qui soient égales
Aux travaux où Vénus condamne mon amour?
Elle n'en peut estre assouvie,
Et, depuis qu'à ses loix je me trouve asservie,
Depuis qu'elle me livre à ses ressentimens,
Il m'a falu, dans ces cruels momens,
Plus d'une ame et plus d'une vie
Pour remplir ses commandemens.
Je souffrirois tout avec joye
Si, parmy les rigueurs que sa haine déploye,
Mes yeux pouvoient revoir, ne fust-ce qu'un moment,
Ce cher, cet adorable amant.

Je n'ose le nommer; ma bouche, criminelle
D'avoir trop exigé de luy,
S'en est renduë indigne; et, dans ce dur ennuy,
La souffrance la plus mortelle
Dont m'accable à toute heure un renaissant trépas
Est celle de ne le voir pas.
Si son couroux duroit encore,
Jamais aucun malheur n'approcheroit du mien;
Mais, s'il avoit pitié d'une ame qui l'adore,
Quoy qu'il fallust souffrir, je ne souffrirois rien.
Oüy, Destins, s'il calmoit cette juste colere,
Tous mes malheurs seroient finis :
Pour me rendre insensible aux fureurs de la mere,
Il ne faut qu'un regard d'un fils.
Je n'en veux plus douter, il partage ma peine,
Il voit ce que je souffre, et souffre comme moy;
Tout ce que j'endure le gesne,
Luy-mesme il s'en impose une amoureuse loy;
En dépit de Vénus, en dépit de mon crime,
C'est luy qui me soûtient, c'est luy qui me ranime,
Au milieu des périls où l'on me fait courir :
Il garde la tendresse où son feu le convie,
Et prend soin de me rendre une nouvelle vie
Chaque fois qu'il me faut mourir.
Mais que me veulent ces deux ombres
Qu'à travers le faux jour de ces demeures sombres
J'entrevoy s'avancer vers moy?

SCENE II.

PSICHÉ, CLEOMENE, AGENOR.

PSICHÉ.

Cleomene, Agenor, est-ce vous que je voy ?
Qui vous a ravy la lumiere ?

CLEOMENE.

La plus juste douleur qui d'un beau desespoir
Nous eust pû fournir la matiere ;
Cette pompe funebre où du sort le plus noir
Vous attendiez la rigueur la plus fiere,
L'injustice la plus entiere.

AGENOR.

Sur ce mesme rocher où le Ciel en couroux
Vous promettoit, au lieu d'époux,
Un serpent dont soudain vous seriez devorée,
Nous tenions la main preparée
A repousser sa rage, ou mourir avec vous.
Vous le sçavez, Princesse, et, lors qu'à nostre veuë
Par le milieu des airs vous estes disparuë,
Du haut de ce rocher, pour suivre vos beautez,
Ou plûtost pour gouster cette amoureuse joye
D'offrir pour vous au monstre une premiere proye,
D'amour et de douleur l'un et l'autre emportez,
Nous nous sommes précipitez.

CLEOMENE.

Heureusement déceus au sens de vostre oracle,
Nous en avons icy reconnu le miracle,

Et sceu que le serpent prest à vous devorer
Estoit le dieu qui fait qu'on aime,
Et qui, tout dieu qu'il est, vous adorant luy-mesme,
Ne pouvoit endurer
Qu'un mortel comme nous osast vous adorer

AGENOR.

Pour prix de vous avoir suivie,
Nous joüissons icy d'un trépas assez doux :
Qu'avions-nous affaire de vie
Si nous ne pouvions estre à vous?
Nous revoyons icy vos charmes,
Qu'aucun des deux là-haut n'auroit reveus jamais,
Heureux si nous voyons la moindre de vos larmes
Honorer des malheurs que vous nous avez faits.

PSICHÉ.

Puis-je avoir des larmes de reste
Aprés qu'on a porté les miens au dernier point?
Unissons nos soûpirs dans un sort si funeste,
Les soûpirs ne s'épuisent point.
Mais vous soûpireriez, Princes, pour une ingrate:
Vous n'avez point voulu survivre à mes malheurs,
Et, quelque douleur qui m'abate,
Ce n'est point pour vous que je meurs.

CLEOMENE.

L'avons-nous merité, nous dont toute la flâme
N'a fait que vous lasser du recit de nos maux?

PSICHÉ.

Vous pouviez meriter, Princes, toute mon ame,
Si vous n'eussiez esté rivaux.
Ces qualitez incomparables
Qui de l'un et de l'autre accompagnoient les vœux
Vous rendoient tous deux trop aimables

Pour mépriser aucun des deux.

AGENOR.

Vous avez pû, sans estre injuste ny cruelle,
Nous refuser un cœur reservé pour un dieu.
Mais revoyez Vénus : le Destin nous rapelle,
Et nous force à vous dire adieu.

PSICHÉ.

Ne vous donne-t-il point le loisir de me dire
Quel est icy vostre sejour?

CLEOMENE.

Dans des bois toûjours verds, où d'amour on respire
Aussitost qu'on est mort d'amour.
D'amour on y revit, d'amour on y soûpire,
Sous les plus douces loix de son heureux empire,
Et l'éternelle nuit n'ose en chasser le jour,
Que luy-mesme il attire
Sur nos fantômes, qu'il inspire,
Et dont aux enfers mesme il se fait une cour.

AGENOR.

Vos envieuses sœurs, aprés nous descenduës,
Pour vous perdre se sont perduës,
Et l'une et l'autre tour à tour,
Pour le prix d'un conseil qui leur couste la vie,
A costé d'Ixion, à costé de Titye,
Souffre tantost la rouë et tantost le vautour.
L'Amour par les Zephirs s'est fait prompte justice
De leur envenimée et jalouse malice :
Ces ministres aislez de son juste couroux,
Sous couleur de les rendre encor auprés de vous,
Ont plongé l'une et l'autre au fond d'un précipice,
Où le spectacle affreux de leurs corps déchirez
N'étale que le moindre et le premier suplice

De ces conseils dont l'artifice
Fait les maux dont vous soûpirez.

PSICHÉ.

Que je les plains!

CLEOMENE.

Vous estes seule à plaindre.
Mais nous demeurons trop à vous entretenir.
Adieu. Puissions-nous vivre en vostre souvenir!
Puissiez-vous, et bientost, n'avoir plus rien à craindre!
Puisse, et bientost, l'Amour vous enlever aux cieux,
Vous y mettre à costé des dieux,
Et, rallumant un feu qui ne se puisse éteindre,
Affranchir à jamais l'éclat de vos beaux yeux
D'augmenter le jour en ces lieux!

SCENE III.

PSICHÉ.

Pauvres amans! leur amour dure encore;
Tous morts qu'ils sont, l'un et l'autre m'adore,
Moy dont la dureté receut si mal leurs vœux.
Tu n'en fais pas ainsi, toy qui seul m'as ravie,
Amant que j'aime encor cent fois plus que ma vie,
Et qui brises de si beaux nœuds.
Ne me fuy plus, et souffre que j'espere
Que tu pourras un jour rabaisser l'œil sur moy,
Qu'à force de souffrir j'auray dequoy te plaire,
Dequoy me rengager ta foy.
Mais ce que j'ay souffert m'a trop défigurée

Pour rapeller un tel espoir.
L'œil abbatu, triste, desesperée,
Languissante et décolorée,
Dequoy puis-je me prévaloir,
Si, par quelque miracle impossible à prévoir,
Ma beauté qui t'a plû ne se voit reparée ?
Je porte icy dequoy la reparer;
Ce trésor de beauté divine
Qu'en mes mains pour Vénus a remis Proserpine
Enferme des appas dont je puis m'emparer,
Et l'éclat en doit estre extréme,
Puis que Vénus, la beauté mesme,
Les demande pour se parer.
En dérober un peu seroit-ce un si grand crime ?
Pour plaire aux yeux d'un dieu qui s'est fait mon amant.
Pour regagner son cœur et finir mon tourment,
Tout n'est-il pas trop legitime ?
Ouvrons. Quelles vapeurs m'offusquent le cerveau,
Et que vois-je sortir de cette boëte ouverte ?
Amour, si ta pitié ne s'oppose à ma perte,
Pour ne revivre plus je descens au tombeau.

(*Elle s'évanoüit, et l'Amour descend auprés d'elle en volant.*)

SCENE IV.

L'AMOUR, PSICHÉ ÉVANOUYE.

L'AMOUR.

Vostre péril, Psiché, dissipe ma colere,
Ou plûtost de mes vœux l'ardeur n'a point cessé,

Et, bien qu'au dernier point vous m'ayez sceu déplaire,
Je ne me suis interessé
Que contre celle de ma mere.
J'ay veu tous vos travaux, j'ay suivy vos malheurs,
Mes soûpirs ont par tout accompagné vos pleurs.
Tournez les yeux vers moy, je suis encor le mesme.
Quoy! je dis et redis tout haut que je vous aime,
Et vous ne dites point, Psiché, que vous m'aimez!
Est-ce que pour jamais vos beaux yeux sont fermez,
Qu'à jamais la clarté leur vient d'estre ravie?
O mort! devois-tu prendre un dard si criminel,
Et, sans aucun respect pour mon estre éternel,
Attenter à ma propre vie?
Combien de fois, ingrate deïté,
Ay-je grossy ton noir empire
Par les mépris et par la cruauté
D'une orgueilleuse ou farouche beauté?
Combien mesme, s'il le faut dire,
T'ay-je immolé de fidelles amans
A force de ravissemens?
Va, je ne blesseray plus d'ames,
Je ne perceray plus de cœurs,
Qu'avec des dards trempés aux divines liqueurs
Qui nourrissent du Ciel les immortelles flâmes,
Et n'en lanceray plus que pour faire à tes yeux
Autant d'amans, autant de dieux.
Et vous, impitoyable mere,
Qui la forcez à m'arracher
Tout ce que j'avois de plus cher,
Craignez à vostre tour l'effet de ma colere.
Vous me voulez faire la loy,
Vous qu'on voit si souvent la recevoir de moy.

Vous qui portez un cœur sensible comme un autre,
Vous enviez au mien les delices du vostre !
Mais dans ce mesme cœur j'enfonceray des coups
Qui ne seront suivis que de chagrins jaloux ;.
Je vous accableray de honteuses surprises,
Et choisiray par tout à vos vœux les plus doux
Des Adonis et des Anchises
Qui n'auront que haine pour vous.

SCENE V.

VÉNUS, L'AMOUR, PSICHÉ ÉVANOUYE.

VÉNUS.

La menace est respectueuse,
Et d'un enfant qui fait le revolté
La colere présomptueuse...

L'AMOUR.

Je ne suis plus enfant, et je l'ay trop été,
Et ma colere est juste autant qu'impétueuse.

VÉNUS.

L'impétuosité s'en devroit retenir,
Et vous pourriez vous souvenir
Que vous me devez la naissance.

L'AMOUR.

Et vous pourriez n'oublier pas
Que vous avez un cœur et des appas
Qui relevent de ma puissance ;
Que mon arc de la vostre est l'unique soûtien,
Que sans mes traits elle n'est rien,

Et que, si les cœurs les plus braves
En triomphe par vous se sont laissez traisner,
Vous n'avez jamais fait d'esclaves
Que ceux qu'il m'a plû d'enchaisner.
Ne me vantez donc plus ces droits de la naissance
Qui tirannisent mes desirs,
Et, si vous ne voulez perdre mille soûpirs,
Songez en me voyant à la reconnoissance,
Vous qui tenez de ma puissance
Et vostre gloire et vos plaisirs.

VÉNUS.

Comment l'avez-vous défenduë,
Cette gloire dont vous parlez?
Comment me l'avez-vous renduë ?
Et, quand vous avez veu mes autels desolez,
Mes temples violez,
Mes honneurs ravalez,
Si vous avez pris part à tant d'ignominie,
Comment en a-t-on veu punie
Psiché, qui me les a volez?
Je vous ay commandé de la rendre charmée
Du plus vil de tous les mortels,
Qui ne daignast répondre à son ame enflâmée
Que par des rebuts éternels,
Par les mépris les plus cruels;
Et vous-mesme l'avez aimée!
Vous avez contre moy séduit des immortels;
C'est pour vous qu'à mes yeux les Zephirs l'ont cachée,
Qu'Apollon mesme, suborné,
Par un oracle adroitement tourné,
Me l'avoit si bien arrachée
Que, si sa curiosité

Par une aveugle défiance
Ne l'eust renduë à ma vangeance,
Elle échapoit à mon cœur irrité.
Voyez l'état où vostre amour l'a mise,
Vostre Psiché : son ame va partir;
Voyez, et, si la vostre en est encor éprise,
Recevez son dernier soûpir.
Menacez, bravez-moy, cependant qu'elle expire :
Tant d'insolence vous sied bien,
Et je dois endurer qüoy qu'il vous plaise dire,
Moy qui sans vos traits ne puis rien.

L'AMOUR.

Vous ne pouvez que trop, Déesse impitoyable!
Le Destin l'abandonne à tout vostre couroux;
Mais soyez moins inexorable
Aux prieres, aux pleurs d'un fils à vos genoux.
Ce doit vous estre un spectacle assez doux
De voir d'un œil Psiché mourante,
Et de l'autre ce fils, d'une voix supliante,
Ne vouloir plus tenir son bonheur que de vous.
Rendez-moy ma Psiché, rendez-luy tous ses charmes;
Rendez-la, Déesse, à mes larmes;
Rendez à mon amour, rendez à ma douleur
Le charme de mes yeux et le choix de mon cœur.

VÉNUS.

Quelque amour que Psiché vous donne,
De ses malheurs par moy n'attendez pas la fin :
Si le Destin me l'abandonne,
Je l'abandonne à son destin.
Ne m'importunez plus, et, dans cette infortune,
Laissez-la sans Vénus triompher ou périr.

L'AMOUR.

Helas ! si je vous importune,
Je ne le ferois pas si je pouvois mourir.

VÉNUS.

Cette douleur n'est pas commune
Qui force un immortel à souhaiter la mort.

L'AMOUR.

Voyez par son excez si mon amour est fort.
Ne luy ferez-vous grace aucune?

VÉNUS.

Je vous l'avouë, il me touche le cœur,
Vostre amour; il desarme, il fléchit ma rigueur:
Vostre Psiché reverra la lumiere.

L'AMOUR.

Que je vous vay par tout faire donner d'encens!

VÉNUS.

Oüy, vous la reverrez dans sa beauté premiere;
Mais de vos vœux reconnoissans
Je veux la déférence entiere.
Je veux qu'un vray respect laisse à mon amitié
Vous choisir une autre moitié.

L'AMOUR.

Et moy, je ne veux plus de grace:
Je reprens toute mon audace;
Je veux Psiché, je veux sa foy;
Je veux qu'elle revive, et revive pour moy,
Et tiens indifferent que vostre haine lasse
En faveur d'une autre se passe.
Jupiter, qui paroist, va juger entre nous
De mes emportemens et de vostre couroux.

(Aprés quelques éclairs et roulemens de tonnerre, Jupiter paroist en l'air sur son aigle.)

SCENE DERNIERE.

JUPITER, VÉNUS, L'AMOUR, PSICHÉ.

L'AMOUR.

Vous à qui seul tout est possible,
Pere des dieux, souverain des mortels,
Fleċhissez la rigueur d'une mere inflexible,
Qui sans moy n'auroit point d'autels.
J'ay pleuré, j'ay prié, je soûpire, menace,
Et perds menaces et soûpirs.
Elle ne veut pas voir que de mes déplaisirs
Dépend du monde entier l'heureuse ou triste face,
Et que, si Psiché perd le jour,
Si Psiché n'est à moy, je ne suis plus l'Amour.
Oüy, je rompray mon arc, je briseray mes fléches,
J'éteindray jusqu'à mon flambeau,
Je laisseray languir la nature au tombeau;
Ou, si je daigne aux cœurs faire encor quelques bréches,
Avec ces pointes d'or qui me font obeïr,
Je vous blesseray tous là-haut pour des mortelles,
Et ne décocheray sur elles
Que des traits émoussez qui forcent à haïr,
Et qui ne font que des rebelles,
Des ingrates et des cruelles.
Par quelle tirannique loy
Tiendray-je à vous servir mes armes toûjours prestes,
Et vous feray-je à tous conquestes sur conquestes,

Si vous me défendez d'en faire une pour moy?

JUPITER.

Ma fille, sois-luy moins severe.
Tu tiens de sa Psiché le destin en tes mains,
La Parque au moindre mot va suivre ta colere;
Parle, et laisse-toy vaincre aux tendresses de mere,
Ou redoute un couroux que moy-mesme je crains.
Veux-tu donner le monde en proye
A la haine, au desordre, à la confusion,
Et d'un dieu d'union,
D'un dieu de douceurs et de joye,
Faire un dieu d'amertume et de division?
Considere ce que nous sommes,
Et si les passions doivent nous dominer.
Plus la vangeance a dequoy plaire aux hommes,
Plus il sied bien aux dieux de pardonner.

VÉNUS.

Je pardonne à ce fils rebelle;
Mais voulez-vous qu'il me soit reproché
Qu'une miserable mortelle,
L'objet de mon couroux, l'orgueilleuse Psiché,
Sous ombre qu'elle est un peu belle,
Par un hymen dont je rougis
Soüille mon alliance et le lit de mon fils?

JUPITER.

Hé bien, je la fais immortelle,
Afin d'y rendre tout égal.

VÉNUS.

Je n'ay plus de mépris ny de haine pour elle,
Et l'admets à l'honneur de ce nœud conjugal
Psiché, reprenez la lumiere
Pour ne la reperdre jamais

Jupiter a fait vostre paix,
Et je quitte cette humeur fiere
Qui s'opposoit à vos souhaits.

PSICHÉ.

C'est donc vous, ô grande déesse,
Qui redonnez la vie à ce cœur innocent!

VÉNUS.

Jupiter vous fait grace, et ma colere cesse.
Vivez, Vénus l'ordonne; aimez, elle y consent.

PSICHÉ, *à l'Amour.*

Je vous revois enfin, cher objet de ma flâme!

L'AMOUR, *à Psiché.*

Je vous possede enfin, delices de mon ame!

JUPITER.

Venez, amans, venez aux cieux,
Achever un si grand et si digne hymenée;
Viens-y, belle Psiché, changer de destinée,
Viens prendre place au rang des dieux.





Deux grandes machines descendent aux deux costez de Jupiter cependant qu'il dit ces derniers vers. Vénus avec sa suite monte dans l'une, l'Amour avec Psiché dans l'autre, et tous ensemble remontent au ciel.

Les divinitez, qui avoient esté partagées entre Vénus et son fils, se reünissent en les voyant d'accord, et toutes ensemble, par des concerts, des chants et des dances, celebrent la feste des nopces de l'Amour.

Apollon paroist le premier, et, comme dieu de l'harmonie, commence à chanter, pour inviter les autres dieux à se réjoüir.

RECIT D'APOLLON.

Unissons-nous, troupe immortelle;
Le dieu d'amour devient heureux amant,
Et Vénus a repris sa douceur naturelle
En faveur d'un fils si charmant :
Il va gouster en paix, aprés un long tourment,
Une félicité qui doit estre éternelle.

Toutes les divinitez chantent ensemble ce couplet à la gloire de l'Amour.

Celebrons ce grand jour,
Celebrons tous une feste si belle;
Que nos chants en tous lieux en portent la nouvelle;
Qu'ils fassent retentir le celeste sejour!
Chantons, repetons tour à tour

Qu'il n'est point d'ame si cruelle
Qui tost ou tard ne se rende à l'amour.

APOLLON *continuë.*

Le dieu qui nous engage
A luy faire la cour
Defend qu'on soit trop sage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Ce seroit grand dommage
Qu'en ce charmant sejour
On eust un cœur sauvage.
Les plaisirs ont leur tour,
C'est leur plus doux usage
Que de finir les soins du jour.
La nuit est le partage
Des jeux et de l'amour.

Deux Muses, qui ont toûjours évité de s'engager sous les loix de l'Amour, conseillent aux belles qui n'ont point encore aimé de s'en défendre avec soin, à leur exemple.

CHANSON DES MUSES.

Gardez-vous, beautez severes,
Les amours font trop d'affaires,
Craignez toûjours de vous laisser charmer :
Quand il faut que l'on soûpire,

Tout le mal n'est pas de s'enflâmer;
Le martire
De le dire
Couste plus cent fois que d'aimer.

SECOND COUPLET DES MUSES.

On ne peut aimer sans peines,
Il est peu de douces chaines,
A tout moment on se sent alarmer;
Quand il faut que l'on soûpire,
Tout le mal n'est pas de s'enflâmer;
Le martire
De le dire
Couste plus cent fois que d'aimer.

Bacchus fait entendre qu'il n'est pas si dangereux que l'Amour.

RECIT DE BACCHUS.

Si quelquefois,
Suivant nos douces loix,
La raison se perd et s'oublie,
Ce que le vin nous cause de folie
Commence et finit en un jour;
Mais, quand un cœur est enyvré d'amour,
Souvent c'est pour toute la vie.

Mome declare qu'il n'a point de plus doux employ que de médire, et que ce n'est qu'à l'Amour seul qu'il n'ose se joüer.

RECIT DE MOME.

Je cherche à médire
Sur la terre et dans les cieux;

Je soûmets à ma satire
Les plus grands des dieux.
Il n'est dans l'univers que l'Amour qui m'étonne;
Il est le seul que j'épargne aujourd'huy;
Il n'apartient qu'à luy
De n'épargner personne.

ENTRÉE DE BALLET

Composée de deux Mœnades et de deux Ægypans qui suivent Bacchus.

ENTRÉE DE BALLET

Composée de quatre polichinelles et de deux matassins qui suivent Mome, et viennent joindre leur plaisanterie et leur badinage aux divertissemens de cette grande feste.

Bacchus et Mome, qui les conduisent, chantent au milieu d'eux chacun une chanson, Bacchus à la loüange du vin, et Mome une chanson enjoüée sur le sujet et les avantages de la raillerie.

RECIT DE BACCHUS.

Admirons le jus de la treille :
Qu'il est puissant! qu'il a d'attraits!
Il sert aux douceurs de la paix,
Et dans la guerre il fait merveille;
Mais sur tout pour les amours,
Le vin est d'un grand secours.

RECIT DE MOME.

Folastrons, divertissons-nous;
Raillons, nous ne sçaurions mieux faire :

La raillerie est necessaire
Dans les jeux les plus doux.
Sans la douceur que l'on gouste à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennuy;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux despens d'autruy.

Plaisantons, ne pardonnons rien,
Rions, rien n'est plus à la mode :
On court péril d'estre incommode
En disant trop de bien.
Sans la douceur que l'on gouste à médire,
On trouve peu de plaisirs sans ennuy;
Rien n'est si plaisant que de rire,
Quand on rit aux despens d'autruy.

Mars arrive au milieu du théatre, suivy de sa troupe guerriere, qu'il excite à profiter de leur loisir en prenant part aux divertissemens.

RECIT DE MARS.

Laissons en paix toute la terre,
Cherchons de doux amusemens;
Parmy les jeux les plus charmans
Meslons l'image de la guerre.

ENTRÉE DE BALLET

Suivans de Mars, qui font, en dançant avec des enseignes, une maniere d'exercice.

DERNIERE ENTRÉE DE BALLET

Les troupes diferentes de la suite d'Apollon, de Bacchus, de Mome et de Mars, aprés avoir achevé leurs entrées particulieres, s'unissent ensemble, et forment la derniere entrée, qui renferme toutes les autres.

Un chœur de toutes les voix et de tous les instrumens, qui sont au nombre de quarante, se joint à la dance generale, et termine la feste des nopces de l'Amour et de Psiché.

DERNIER CHŒUR.

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux amans.
Que tout le Ciel s'empresse
A leur faire sa cour.
Celebrons ce beau jour
Par mille doux chants d'allegresse,
Celebrons ce beau jour
Par mille doux chants pleins d'amour.

Dans le grand sallon du palais des Tuilleries, où *Psiché* a esté representée devant Leurs Majestez, il y avoit des tymbales, des trompettes et des tambours, meslez dans ces derniers concerts, et ce dernier couplet se chantoit ainsi :

Chantons les plaisirs charmans
Des heureux amans.
Répondez-nous, trompettes,
Tymbales et tambours;
Accordez-vous toûjours
Avec le doux son des musettes,
Accordez-vous toûjours
Avec le doux chant des amours.

LES FOURBERIES
DE SCAPIN
COMEDIE

ACTEURS.

ARGANTE, pere d'Octave et de Zerbinette.
GERONTE, pere de Leandre et de Hiacinte.
OCTAVE, fils d'Argante et amant de Hiacinte.
LEANDRE, fils de Geronte et amant de Zerbinette.
ZERBINETTE, cruë Egyptienne et reconnuë fille d'Argante, et amante de Leandre.
HIACINTE, fille de Geronte et amante d'Octave.
SCAPIN, valet de Leandre, et fourbe.
SILVESTRE, valet d'Octave.
NERINE, nourrice de Hiacinte.
CARLE, fourbe.
DEUX PORTEURS.

La scene est à Naples.



LES FOURBERIES DE SCAPIN

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémitez où je me voy réduit ! Tu viens, Silvestre, d'aprendre au port que mon pere revient ?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin mesme?

SILVESTRE.

Ce matin mesme.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la resolution de me marier?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Avec une fille du seigneur Geronte?

SILVESTRE.

Du seigneur Geronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente icy pour cela?

SILVESTRE.

Oüy.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De vostre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sçait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point de la sorte arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ay-je à parler davantage? Vous n'oubliez aucune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moy, du moins, et me dy ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures.

SILVESTRE.

Ma foy, je m'y trouve autant embarassé que vous, et j'aurois bon besoin que l'on me conseillast moy-mesme.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour.

SILVESTRE.

Je ne le suis pas moins.

OCTAVE.

Lors que mon pere aprendra les choses, je vais voir fondre sur moy un orage soudain d'impétueuses reprimandes.

SILVESTRE.

Les reprimandes ne sont rien, et plût au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix! Mais j'ay bien la mine, pour moy, de payer plus cher vos folies, et je voy se former de loin un nuage de coups de baston qui crevera sur mes épaules.

OCTAVE.

O Ciel! par où sortir de l'embaras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'est à quoy vous deviez songer avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison.

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies.

OCTAVE.

Que dois-je faire? Quelle résolution prendre? A quel remede recourir?

SCENE II.

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN.

Qu'est-ce, Seigneur Octave? qu'avez-vous? qu'y a-t-il? quel desordre est-ce là? Je vous voy tout trouble.

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis desesperé, je suis le plus infortuné de tous les hommes.

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien apris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive avec le seigneur Geronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien! qu'y a-t-il là de si funeste?

OCTAVE.

Helas! tu ne sçais pas la cause de mon inquietude.

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je ne la sçache bientost; et je suis homme consolatif, homme à m'interesser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine, pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'estre redevable de plus que de la vie.

SCAPIN.

A vous dire la verité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mesler. J'ay sans doute receu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire sans vanité qu'on n'a gueres veu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moy dans ce noble mestier. Mais, ma foy, le mérite est trop mal-traitté aujourd'huy, et j'ay renoncé à toutes choses depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment? Quelle affaire, Scapin?

SCAPIN.

Une avanture où je me broüillay avec la justice.

OCTAVE.

La justice !

SCAPIN.

Oüy, nous eûmes un petit démeslé ensemble.

SILVESTRE.

Toy et la justice ?

SCAPIN.

Oüy. Elle en usa fort mal avec moy, et je me dépitay de telle sorte contre l'ingratitude du siecle que je résolus de ne plus rien faire. Baste ! Ne laissez pas de me conter vostre avanture.

OCTAVE.

Tu sçais, Scapin, qu'il y a deux mois que le seigneur Geronte et mon pere s'embarquerent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs interests sont meslés.

SCAPIN.

Je sçay cela.

OCTAVE.

Et que Leandre et moy nous fûmes laissez par nos peres, moy sous la conduite de Silvestre, et Leandre sous ta direction.

SCAPIN.

Oüy. Je me suis fort bien acquité de ma charge.

OCTAVE.

Quelque temps aprés, Leandre fit rencontre d'une jeune Egyptienne dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sçay cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitost confidence de son amour et me mena voir

cette fille, que je trouvay belle à la verité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exageroit à tous momens sa beauté et sa grace, me loüoit son esprit et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me raportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'estre pas assez sensible aux choses qu'il me venoit dire, et me blâmoit sans cesse de l'indiference où j'estois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne voy pas encore où cecy veut aller.

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes dans une petite maison d'une ruë écartée quelques plaintes meslées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est. Une femme nous dit en soûpirant que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangeres, et qu'à moins que d'estre insensibles, nous en serions touchez.

SCAPIN.

Où est-ce que cela nous meine?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Leandre de voir ce que c'estoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille

toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir.

SCAPIN.

Ah! ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle estoit, car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite jupe, avec des brassieres de nuit qui estoient de simple futaine, et sa coiffure estoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa teste, qui laissoit tomber en desordre ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'estoit qu'agrémens et que charmes que toute sa personne.

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois veuë, Scapin, en l'état que je dy, tu l'aurois trouvée admirable.

SCAPIN.

Oh! je n'en doute point; et, sans l'avoir veuë, je voy bien qu'elle estoit tout-à-fait charmante.

OCTAVE.

Ses larmes n'estoient point de ces larmes desagréables qui défigurent un visage : elle avoit à pleurer une grace touchante, et sa douleur estoit la plus belle du monde.

SCAPIN.

Je voy tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes en se jettant amoureusement sur le corps de cette mou-

rante, qu'elle appelloit sa chere mere, et il n'y avoit personne qui n'eust l'ame percée de voir un si bon naturel.

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, et je voy bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer.

OCTAVE.

Ah! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assurément. Le moyen de s'en empescher?

OCTAVE.

Aprés quelques paroles dont je tâchay d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là, et, demandant à Leandre ce qu'il luy sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne voulus point luy découvrir l'effet que ses beautez avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE.

Si vous n'abregez ce recit, nous en voila pour jusqu'à demain. Laissez-le-moy finir en deux mots. Son cœur prend feu dés ce moment. Il ne sçauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses frequentes visites sont rejettées de la servante, devenuë la gouvernante par le trépas de la mere : voila mon homme au desespoir. Il presse, suplie, conjure : point d'affaire. On luy dit que la fille, quoyque sans bien et sans apuy, est de famille honneste, et qu'à moins que de l'épouser on ne peut souffrir ses poursuites : voila son amour augmenté par les difficultez. Il consulte dans sa teste,

agite, raisonne, balance, prend sa resolution : le voila marié avec elle depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entens.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour impréveu du pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois ; la découverte que l'oncle a faite du secret de nostre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de luy avec la fille que le seigneur Geronte a euë d'une seconde femme qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE.

Et, pardessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne et l'impuissance où je me voy d'avoir dequoy la secourir.

SCAPIN.

Est-ce là tout ? Vous voila bien embarassés tous deux pour une bagatelle ! C'est bien là dequoy se tant allarmer. N'as-tu point de honte, toy, de demeurer court à si peu de chose ? Que diable ! te voila grand et gros comme pere et mere, et tu ne sçaurois trouver dans ta teste, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honneste petit stratagéme, pour ajuster vos affaires ? Fy ! Peste soit du butor ! Je voudrois bien que l'on m'eust donné autrefois nos vieillards à duper : je les aurois joüez tous deux pardessous la jambe ; et je n'estois pas plus grand que cela que je me signalois déja par cent tours d'adresse jolis.

SILVESTRE.

J'avouë que le Ciel ne m'a pas donné tes talens,

et que je n'ay pas l'esprit, comme toy, de me broüiller avec la justice.

OCTAVE.

Voicy mon aimable Hiacinte.

SCENE III.

HIACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HIACINTE.

Ah ! Octave, est-il vray ce que Silvestre vient de dire à Nerine, que vostre pere est de retour et qu'il veut vous marier ?

OCTAVE.

Oüy, belle Hiacinte, et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle. Mais que voy-je ? vous pleurez ! Pourquoy ces larmes ? Me soupçonnez-vous, dites-moy, de quelque infidelité, et n'estes-vous pas assurée de l'amour que j'ay pour vous ?

HIACINTE.

Oüy, Octave, je suis sûre que vous m'aimez, mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toûjours.

OCTAVE.

Eh ! peut-on vous aimer qu'on ne vous aime toute sa vie ?

HIACINTE.

J'ay oüy dire, Octave, que vostre sexe aime moins longtemps que le nostre, et que les ardeurs

que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chere Hiacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celuy des autres hommes, et je sens bien, pour moy, que je vous aimeray jusqu'au tombeau.

HIACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sinceres; mais je crains un pouvoir qui combatra dans vostre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moy. Vous dépendez d'un pere qui veut vous marier à une autre personne, et je suis sûre que je mourray si ce malheur m'arrive.

OCTAVE.

Non, belle Hiacinte, il n'y a point de pere qui puisse me contraindre à vous manquer de foy, et je me resoudray à quitter mon païs, et le jour mesme, s'il est besoin, plutost qu'à vous quitter. J'ay déja pris, sans l'avoir veuë, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine, et, sans estre cruel, je souhaiterois que la mer l'écartast d'icy pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hiacinte, car vos larmes me tuënt, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur.

HIACINTE.

Puis que vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendray d'un œil constant ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moy.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HIACINTE.

Il ne sçauroit m'estre contraire si vous m'estes fidelle.

OCTAVE.

Je le seray assurément.

HIACINTE.

Je seray donc heureuse.

SCAPIN.

Elle n'est pas tant sotte, ma foy, et je la trouve assez passable.

OCTAVE.

Voicy un homme qui pourroit bien, s'il le vouloit, nous estre dans tous nos besoins d'un secours merveilleux.

SCAPIN.

J'ay fait de grands sermens de ne me mesler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-estre...

OCTAVE.

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure de tout mon cœur de prendre la conduite de nostre barque.

SCAPIN, [*à Hiacinte*].

Et vous, ne me dites-vous rien?

HIACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir nostre amour.

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre et avoir de l'humanité. Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Croy que...

SCAPIN.

Chut! [*A Hiacinte.*] Allez-vous-en, vous, et soyez en repos. [*A Octave.*] Et vous, preparez-vous à soûtenir avec fermeté l'abord de vostre pere.

OCTAVE.

Je t'avouë que cet abord me fait trembler par avance, et j'ay une timidité naturelle que je ne sçaurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroistre ferme au premier choc, de peur que, sur vostre foiblesse, il ne prenne le pié de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur tout ce qu'il pourra vous dire.

OCTAVE.

Je feray du mieux que je pourray.

SCAPIN.

Çà, essayons un peu pour vous accoûtumer. Repétons un peu vostre rôle, et voyons si vous ferez bien. Allons. La mine resoluë, la teste haute, les regards assurez.

OCTAVE.

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsy?

SCAPIN.

Bon! Imaginez-vous que je suis vostre pere qui arrive, et répondez-moy fermement, comme si c'estoit à luy-mesme. « Comment! pendard, vaurien, infame, fils indigne d'un pere comme moy, oses-tu bien paroistre devant mes yeux aprés tes bons déportemens, aprés le lâche tour que tu m'as joüé pendant mon absence? Est-ce là le fruit de mes soins, maraut, est-ce là le fruit de mes soins? le respect qui m'est deu? le respect que tu me conserves? Allons donc! Tu as l'insolence, fripon, de t'engager sans le consentement de ton pere, de contracter un mariage clandestin? Répons-moy, coquin, répons-moy. Voyons un peu tes belles raisons. » Oh! que diable! vous demeurez interdit?

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon pere que j'entens.

SCAPIN.

Eh oüy! C'est par cette raison qu'il ne faut pas estre comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vay prendre plus de résolution, et je répondray fermement.

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément.

SILVESTRE.

Voila vostre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! je suis perdu!

SCAPIN.

Hola! Octave, demeurez. Octave! Le voila enfuy. Quelle pauvre espece d'homme! Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que luy diray-je?

SCAPIN.

Laisse-moy dire, moy, et ne fais que me suivre.

SCENE IV.

ARGANTE, SCAPIN, SILVESTRE.

ARGANTE, [*se croyant seul*]

A-t-on jamais oüy parler d'une action pareille à celle-là?

SCAPIN.

Il a déja apris l'affaire, et elle luy tient si fort en teste que tout seul il en parle haut.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Voila une temérité bien grande!

SCAPIN.

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Je voudrois bien sçavoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage.

SCAPIN.

Nous y avons songé.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Tâcheront-ils de me nier la chose?

SCAPIN.

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Ou s'ils entreprendront de l'excuser?

SCAPIN.

Celuy-là se pourra faire.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Pretendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN.

Peut-estre.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Tous leurs discours seront inutiles.

SCAPIN.

Nous allons voir.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Ils ne m'en donneront point à garder.

SCAPIN.

Ne jurons de rien.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Je sçauray mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté.

SCAPIN.

Nous y pourvoirons.

ARGANTE, [*se croyant seul*].

Et, pour le coquin de Silvestre, je le roüeray de coups.

SILVESTRE.

J'estois bien étonné s'il m'oublioit.

ARGANTE, [*apercevant Silvestre*].

Ah! ah! vous voila donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens.

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravy de vous voir de retour.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin. [*A Silvestre.*] Vous avez suivy mes ordres vrayment d'une belle maniere, et mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence.

SCAPIN.

Vous vous portez bien, à ce que je voy?

ARGANTE.

Assez bien. (*A Silvestre.*) Tu ne dis mot, coquin, tu ne dis mot!

SCAPIN.

Vostre voyage a-t-il esté bon?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon. Laisse-moy un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller?

ARGANTE.

Oüy, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur?

ARGANTE.

Ce maraut-là.

SCAPIN.

Pourquoy?

ARGANTE.

Tu n'as pas oüy parler de ce qui s'est passé dans mon absence?

SCAPIN.

J'ay bien oüy parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment, quelque petite chose! Une action de cette nature?

SCAPIN.

Vous avez quelque raison...

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là?

SCAPIN.

Cela est vray.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son pere?

SCAPIN.

Oüy, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moy, et je veux faire du bruit tout mon soû. Quoy! tu ne trouves pas que j'aye tous les sujets du monde d'estre en colere?

SCAPIN.

Si-fait; j'y ay d'abord esté, moy, lors que j'ay sceu la chose, et je me suis interessé pour vous jusqu'à quereller vostre fils. Demandez-luy un peu quelles belles reprimandes je luy ay faites, et comme je l'ay chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un pere dont il devoit baiser les pas. On

ne peut pas luy mieux parler, quand ce seroit vous-mesme. Mais quoy! je me suis rendu à la raison, et j'ay consideré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter? Il n'a pas tant de tort de s'aller marier de but en blanc avec une inconnuë?

SCAPIN.

Que voulez-vous? il y a esté poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah! ah! voicy une raison la plus belle du monde. On n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire pour excuse qu'on y a esté poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en philosophe. Je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoy s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toute la prudence qu'il leur faudroit pour ne rien faire que de raisonnable : témoin nostre Leandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire de son costé pis encore que vostre fils. Je voudrois bien sçavoir si vous-mesme n'avez pas esté jeune, et n'avez pas dans vostre temps fait des fredaines comme les autres. J'ay oüy dire, moy,

que vous avez esté autrefois un compagnon parmy les femmes, que vous faisiez de vostre drôle avec les plus galantes de ce temps-là, et que vous n'en aprochiez point que vous ne poussassiez à bout.

ARGANTE.

Cela est vray, j'en demeure d'accord; mais je m'en suis toûjours tenu à la galanterie, et je n'ay point esté jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fist? Il voit une jeune personne qui luy veut du bien (car il tient cela de vous, d'estre aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante. Il luy rend des visites, luy conte des douceurs, soûpire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voila surpris avec elle par ses parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser.

SILVESTRE.

L'habile fourbe que voila!

SCAPIN.

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer? Il vaut mieux encor estre marié qu'estre mort.

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN.

Demandez-luy plutost. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE

C'est par force qu'il a esté marié?

SILVESTRE.

Oüy, Monsieur.

SCAPIN.

Voudrois-je vous mentir?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tost protester de violence chez un notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage!

ARGANTE.

Oüy.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point.

ARGANTE.

Je ne le rompray point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoy! je n'auray pas pour moy les droicts de pere et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Vostre fils. Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait esté capable de crainte, et que ce soit par force qu'on luy ait fait faire les choses? Il n'a garde d'aller avoüer cela. Ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela.

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur et pour le vostre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moy, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis seur qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forceray bien.

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dy-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le des-heriteray.

SCAPIN.

Vous?

ARGANTE.

Moy.

SCAPIN.

Bon!

ARGANTE.

Comment, bon !

SCAPIN.

Vous ne le des-heriterez point.

ARGANTE.

Je ne le des-heriteray point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Hoy! voicy qui est plaisant. Je ne des-heriteray point mon fils?

SCAPIN.

Non, vous dy-je.

ARGANTE.

Qui m'en empeschera?

SCAPIN.

Vous-mesme.

ARGANTE.

Moy ?

SCAPIN.

Oüy. Vous n'aurez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'auray.

SCAPIN.

Vous vous moquez.

ARGANTE.

Je ne me moque point.

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oüy, oüy.

ARGANTE.

Je vous dy que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles!

ARGANTE.

Il ne faut point dire : Bagatelles.

SCAPIN.

Mon Dieu, je vous connois, vous estes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux. Finissons ce discours qui m'échaufe la bile. Va-t-en pendard, va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'iray rejoindre le seigneur Geronte pour luy conter ma disgrace.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis estre utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie. Ah! pourquoy faut-il qu'il soit fils unique! Et que n'ay-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ostée, pour la faire mon heritiere!

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'avouë que tu es un grand homme, et voila l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour nostre subsistance, et nous avons de tous costez des gens qui aboyent aprés nous.

SCAPIN.

Laisse-moy faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma teste un homme qui nous soit affidé, pour joüer un personnage dont j'ay besoin. Atten. Tien-toy un peu. Enfonce ton bonnet en méchant garçon. Campe-toy sur un pié. Mets la main au costé. Fais les yeux furibonds. Marche un peu en roy de theatre. Voila qui est bien. Suy-moy. J'ay des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure au moins de ne m'aller point broüiller avec la justice

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en freres; et trois ans de galeres de plus ou de moins ne sont pas pour arrester un noble cœur.





ACTE II

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARGANTE.

GERONTE.

OUY, sans doute, par le temps qu'il fait, nous aurons icy nos gens aujourd'huy ; et un matelot qui vient de Tarente m'a assuré qu'il avoit veu mon homme qui estoit prés de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions, et ce que vous venez de m'aprendre de vostre fils romp étrangement les mesures que nous avions prises ensemble.

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous répons de renverser tout cet obstacle, et j'y vay travailler de ce pas.

GERONTE.

Ma foy, Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise ? l'éducation des enfans est une chose à quoy il faut s'attacher fortement.

ARGANTE.

Sans doute. A quel propos cela ?

GERONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent le plus souvent de la mauvaise éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive par-fois. Mais que voulez-vous dire par là ?

GERONTE.

Ce que je veux dire par là ?

ARGANTE.

Oüy.

GERONTE.

Que, si vous aviez en brave pere bien moriginé vostre fils, il ne vous auroit pas joüé le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort-bien. De sorte donc que vous avez bien mieux moriginé le vostre ?

GERONTE.

Sans doute, et je serois bien fâché qu'il m'eust rien fait aprochant de cela.

ARGANTE.

Et si ce fils que vous avez en brave pere si bien moriginé avoit fait pis encore que le mien, eh ?

GERONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment?

GERONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Geronte, qu'il ne faut pas estre si prompt à condamner la conduite des autres, et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche.

GERONTE.

Je n'entens point cette enigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GERONTE.

Est-cê que vous auriez oüy dire quelque chose de mon fils ?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GERONTE.

Et quoy encore ?

ARGANTE.

Vostre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez, de luy ou de quelqu'autre, estre instruit du détail. Pour moy, je vais viste consulter un avocat, et aviser des biais que j'ay à prendre. Jusqu'au revoir.

SCENE II.

LEANDRE, GERONTE.

GERONTE.

Que pourroit-ce estre que cette affaire-cy ? Pis encore que le sien ! Pour moy, je ne voy pas ce

que l'on peut faire de pis, et je trouve que se marier sans le consentement de son pere est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer. Ah! vous voila.

LEANDRE, *en courant à luy pour l'embrasser.*

Ah! mon pere, que j'ay de joye de vous voir de retour!

GERONTE, *refusant de l'embrasser.*

Doucement. Parlons un peu d'affaire.

LEANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, et que...

GERONTE, *le repoussant encor.*

Doucement, vous dy-je.

LEANDRE.

Quoy! vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens?

GERONTE.

Oüy. Nous avons quelque chose à démesler ensemble.

LEANDRE.

Et quoy?

GERONTE.

Tenez-vous, que je vous voye en face.

LEANDRE.

Comment?

GERONTE.

Regardez-moy entre deux yeux.

LEANDRE.

Hé bien?

GERONTE.

Qu'est-ce donc qu'il s'est passé icy?

LEANDRE.

Ce qui s'est passé ?

GERONTE.

Oüy. Qu'avez-vous fait dans mon absence ?

LEANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aye fait ?

GERONTE.

Ce n'est pas moy qui veux que vous ayez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait.

LEANDRE.

Moy, je n'ay fait aucune chose dont vous ayez lieu de vous plaindre.

GERONTE.

Aucune chose ?

LEANDRE.

Non.

GERONTE.

Vous estes bien résolu.

LEANDRE.

C'est que je suis seur de mon innocence.

GERONTE

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles.

LEANDRE.

Scapin !

GERONTE.

Ah ! ah ! ce mot vous fait rougir.

LEANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moy?

GERONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis. J'y vais revenir tout-à-

l'heure. Ah! traistre, s'il faut que tu me des-honores, je te renonce pour mon fils, et tu peux bien pour jamais te resoudre à fuir de ma presence.

SCENE III.

OCTAVE, SCAPIN, LEANDRE.

LEANDRE.

Me trahir de cette maniere! Un coquin qui doit par cent raisons estre le premier à cacher les choses que je luy confie est le premier à les aller découvrir à mon pere! Ah! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie.

OCTAVE.

Mon cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins! Que tu es un homme admirable! et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours!

LEANDRE.

Ah! ah! vous voila. Je suis ravy de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN.

Monsieur, vostre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LEANDRE, *en mettant l'épée à la main.*

Vous faites le méchant plaisant? Ah! je vous aprendray...

SCAPIN, *se mettant à genoux.*

Monsieur!

OCTAVE, *se mettant entre-deux pour empescher Leandre de le fraper.*

Ah! Leandre!

LEANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN.

Eh! Monsieur!

OCTAVE, *le retenant.*

De grace!

LEANDRE, *voulant fraper Scapin.*

Laissez-moy contenter mon ressentiment.

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Leandre, ne le maltraittez point

SCAPIN.

Monsieur, que vous ay-je fait?

LEANDRE, *voulant le fraper.*

Ce que tu m'as fait, traistre?

OCTAVE, *le retenant.*

Eh! doucement!

LEANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse luy-mesme tout-à-l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oüy, coquin, je sçay le trait que tu m'as joüé, on vient de me l'aprendre, et tu ne croyois pas peut-estre que l'on me dût revéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vay te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LEANDRE.

Parle donc.

SCAPIN.

Je vous ay fait quelque chose, Monsieur?

LEANDRE.

Oüy, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LEANDRE, *s'avançant pour le fraper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE, *le retenant.*

Leandre!

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ay beu avec mes amis ce petit quarteau de vin d'Espagne dont on vous fit present il y a quelques jours, et que c'est moy qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour pour faire croire que le vin s'estoit échapé.

LEANDRE.

C'est toy, pendard, qui m'as beu mon vin d'Espagne, et qui as esté cause que j'ay tant querellé la servante, croyant que c'estoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oüy, Monsieur, je vous en demande pardon.

LEANDRE.

Je suis bien aise d'aprendre cela; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur?

LEANDRE.

Non, c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LEANDRE, *voulant le fraper.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Eh!

OCTAVE, *le retenant.*

Tout doux!

SCAPIN.

Oüy, Monsieur, il est vray qu'il y a trois semaines que vous m'envoyastes porter, le soir, une petite montre à la jeune Egyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de bouë et le visage plein de sang, et vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu et m'avoient dérobé la montre. C'estoit moy, Monsieur, qui l'avois retenuë.

LEANDRE.

C'est toy qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oüy, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LEANDRE.

Ah! ah! j'aprens icy de jolies choses, et j'ay un serviteur fort fidelle vrayment. Mais ce n'est pas encore cela que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LEANDRE.

Non, infame; c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN.

Peste!

LEANDRE.

Parle viste, j'ay haste.

SCAPIN.

Monsieur, voila tout ce que j'ay fait.

LEANDRE, *voulant fraper Scapin.*

Voila tout?

OCTAVE, *se mettant au devant.*

Eh!

SCAPIN.

Hé bien oüy, Monsieur, vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de baston la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LEANDRE.

Hé bien?

SCAPIN.

C'estoit moy, Monsieur, qui faisois le loup-garou.

LEANDRE.

C'estoit toy, traistre, qui faisois le loup-garou?

SCAPIN.

Oüy, Monsieur, seulement pour vous faire peur et vous oster l'envie de nous faire courir toutes les nuits comme vous aviez de coûtume.

LEANDRE.

Je sçauray me souvenir en temps et lieu de tout

ce que je viens d'aprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon pere.

SCAPIN.

A vostre pere?

LEANDRE.

Oüy, fripon, à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ay pas seulement veu depuis son retour.

LEANDRE.

Tu ne l'as pas veu?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LEANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par luy-mesme.

LEANDRE.

C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN.

Avec vostre permission, il n'a pas dit la verité.

SCENE IV.

CARLE, SCAPIN, LEANDRE, OCTAVE.

CARLE.

Monsieur, je vous aporte une nouvelle qui est fâcheuse pour vostre amour.

LEANDRE.

Comment ?

CARLE.

Vos Egyptiens sont sur le poinct de vous enlever Zerbinette, et elle-mesme, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que, si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais

LEANDRE.

Dans deux heures ?

CARLE.

Dans deux heures.

LEANDRE.

Ah ! mon pauvre Scapin ! j'implore ton secours.

SCAPIN, *passant devant luy avec un air fier.*

Ah ! mon pauvre Scapin ! Je suis mon pauvre Scapin, à cette heure qu'on a besoin de moy.

LEANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moy vostre épée au travers du corps. Je seray ravy que vous me tuïez.

LEANDRE.

Non. Je te conjure plustost de me donner la vie en servant mon amour.

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LEANDRE.

Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir

employer pour moy ce genie admirable qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN.

Non, tuez-moy, vous dy-je.

LEANDRE.

Ah! de grace, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE.

Scapin, il faut faire quelque chose pour luy.

SCAPIN.

Le moyen, aprés une avanie de la sorte?

LEANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement et de me prester ton adresse.

OCTAVE.

Je joins mes prieres aux siennes.

SCAPIN.

J'ay cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment.

LEANDRE.

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire à l'improviste un affront comme celuy-là!

LEANDRE.

J'ay tort, je le confesse.

SCAPIN.

Me traitter de coquin, de fripon, de pendard, d'infame!

LEANDRE.

J'en ay tous les regrets du monde.

SCAPIN.

Me vouloir passer son épée au travers du corps!

LEANDRE.

Je t'en demande pardon de tout mon cœur; et, s'il ne tient qu'à me jetter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE.

Ah! ma foy, Scapin, il se faut rendre à cela.

SCAPIN.

Levez-vous. Une autre fois ne soyez point si prompt.

LEANDRE.

Me promets-tu de travailler pour moy?

SCAPIN.

On y songera.

LEANDRE.

Mais tu sçais que le temps presse.

SCAPIN.

Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut?

LEANDRE.

Cinq cens écus.

SCAPIN.

Et à vous?

OCTAVE.

Deux cens pistoles.

SCAPIN.

Je veux tirer cet argent de vos peres. [*A Octave.*] Pour ce qui est du vostre, la machine est déja

toute trouvée., [*A Leandre.*] Et quant au vostre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore : car vous sçavez que, pour l'esprit, il n'en a pas, graces à Dieu, grande provision, et je le livre pour une espece d'homme à qui l'on fera toûjours croire tout ce que l'on voudra. Cela ne vous offence point, il ne tombe entre luy et vous aucun soupçon de ressemblance; et vous sçavez assez l'opinion de tout le monde, qui veut qu'il ne soit vostre pere que pour la forme.

LEANDRE.

Tout-beau, Scapin !

SCAPIN.

Bon, bon, on fait bien scrupule de cela ! vous moquez-vous ? Mais j'aperçois venir le pere d'Octave. Commençons par luy, puis qu'il se presente. Allez-vous-en tous deux. [*A Octave.*] Et vous, avertissez vostre Silvestre de venir viste joüer son rôle.

SCENE V.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Le voila qui rumine.

ARGANTE.

Avoir si peu de conduite et de consideration ! S'aller jetter dans un engagement comme celuy-là ! Ah ! ah ! jeunesse impertinente !

SCAPIN.

Monsieur, vostre serviteur.

ARGANTE.

Bonjour, Scapin.

SCAPIN.

Vous resvez à l'affaire de vostre fils?

ARGANTE

Je t'avoüe que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN.

Monsieur, la vie est meslée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse preparé; et j'ay oüy dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien que j'ay toûjours retenuë.

ARGANTE.

Quoy?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait esté absent de chez luy, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brulée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée, et ce qu'il trouve qu'il ne luy est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moy, j'ay pratiqué toûjours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prest à la colere de mes maistres, aux reprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivieres; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ay rendu grace à mon bon destin.

ARGANTE.

Voila qui est bien; mais ce mariage impertinent, qui trouble celuy que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foy, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez par quelqu'autre voye d'accommoder l'affaire. Vous sçavez ce que c'est que les procés en ce païs-cy, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE.

Tu as raison, je le voy bien. Mais quelle autre voye ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ay trouvé une. La compassion que m'a donnée tantost vostre chagrin m'a obligé à chercher dans ma teste quelque moyen pour vous tirer d'inquietude : car je ne sçaurois voir d'honnestes peres chagrinez par leurs enfans que cela ne m'émeuve, et de tout temps je me suis senty pour vostre personne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ay donc esté trouver le frere de cette fille qui a esté épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ay mis sur ce mariage, luy ay fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence

pour le faire casser, vos prerogatives du nom de pere, et l'apuy que vous donneroient auprés de la justice et vostre droict, et vostre argent, et vos amis. Enfin je l'ay tant tourné de tous les costez qu'il a presté l'oreille aux propositions que je luy ay faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme, et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourveu que vous luy donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN.

Oh ! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE.

Et quoy?

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore ?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cens pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cens fievres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN.

C'est ce que je luy ay dit. J'ay rejetté bien loin de pareilles propositions, et je luy ay bien fait entendre que vous n'estiez point une dupe pour vous demander des cinq ou six cens pistoles. Enfin, aprés plusieurs discours, voicy où s'est réduit le résultat de nostre conference. « Nous voila au temps, m'a-

t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis aprés à m'équiper, et le besoin que j'ay de quelque argent me fait consentir malgré moy à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en sçaurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable à moins de soixante pistoles. »

ARGANTE.

Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

« Il faudra le harnois et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore. »

ARGANTE.

Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

« Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coustera bien trente pistoles. »

ARGANTE.

Comment, diantre ! Qu'il se promene ; il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur !

ARGANTE.

Non : c'est un impertinent.

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pié ?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il luy plaira, et le maistre aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu, Monsieur, ne vous arrestez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE.

Hé bien, soit, je me resous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

« Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour porter... »

ARGANTE.

Oh! qu'il aille au diable avec son mulet! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAPIN.

De grace, Monsieur...

ARGANTE.

Non, je n'en feray rien.

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE.

Je ne luy donnerois pas seulement un asne.

SCAPIN.

Considerez...

ARGANTE.

Non, j'aime mieux plaider.

SCAPIN.

Eh! Monsieur, dequoy parlez-vous là, et à quoy vous resolvez-vous? Jettez les yeux sur les détours de la justice. Voyez combien d'apels et de degrez de jurisdiction, combien de procedures embarassantes, combien d'animaux ravissans par

les griffes desquels il vous faudra passer : sergens, procureurs, avocats, greffiers, substituts, raporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droict du monde. Un sergent baillera de faux exploits, surquoy vous serez condamné sans que vous le sçachiez. Vostre procureur s'entendra avec vostre partie et vous vendra à beaux deniers comptans. Vostre avocat, gagné de mesme, ne se trouvera point lors qu'on plaidera vostre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrests contre vous. Le clerc du raporteur soustraira des pieces, ou le raporteur mesme ne dira pas ce qu'il a veu. Et quand, par les plus grandes precautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahy que vos juges auront esté sollicitez contre vous ou par des gens devots ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est estre damné dés ce monde que d'avoir à plaider, et la seule pensée d'un procés seroit capable de me faire fuïr jusqu'aux Indes.

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celuy de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hostesse, il demande en tout deux cens pistoles.

ARGANTE.

Deux cens pistoles?

SCAPIN.

Oüy.

ARGANTE, *se promenant en colere le long du theatre.*

Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN.

Faites reflexion...

ARGANTE.

Je plaideray.

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter...

ARGANTE.

Je veux plaider.

SCAPIN.

Mais, pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le controle. Il vous en faudra pour la procuration, pour la presentation, conseils, productions, et journées du procureur. Il vous en faudra pour les consultations et plaidoyeries des avocats, pour le droict de retirer le sac et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le raport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'apointement, sentences et arrests, controles, signatures, et expeditions de leurs clercs, sans parler de tous les présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-cy, vous voila hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! deux cens pistoles!

SCAPIN.

Oüy, vous y gagnerez. J'ay fait un petit calcul en moy-mesme de tous les frais de la justice, et j'ay trouvé qu'en donnant deux cens pistoles à vostre homme vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchans plaisans d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cens pistoles que de plaider.

ARGANTE.

Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moy.

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'estois que de vous, je fuyrois les procés.

ARGANTE.

Je ne donneray point deux cens pistoles.

SCAPIN.

Voicy l'homme dont il s'agit.

SCENE VI.

SILVESTRE, ARGANTE, SCAPIN.

SILVESTRE.

Scapin, fais-moy connoistre un peu cet Argante qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoy, Monsieur?

SILVESTRE.

Je viens d'aprendre qu'il veut me mettre en procés, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sçay pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cens pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort! par la teste! par le ventre! si je le trouve, je le veux échiner, dûssay-je estre roüé tout vif.

(Argante, pour n'estre point veu, se tient en tremblant couvert de Scapin.)

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, et peut-estre ne vous craindra-t-il point.

SILVESTRE.

Luy? luy? Par la sang! par la teste! s'il estoit là, je luy donnerois tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (*Apercevant Argante.*) Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas luy, Monsieur, ce n'est pas luy.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemy capital.

SILVESTRE.

Son ennemy capital?

SCAPIN.

Oüy.

SILVESTRE.

Ah! parbleu! j'en suis ravy. Vous estes ennemy, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh?

SCAPIN.

Oüy, oüy, je vous en répons.

SILVESTRE *luy prend rudement la main.*

Touchez là. Touchez. Je vous donne ma parole, et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je sçaurois faire, qu'avant la fin du jour je vous déferay de ce maraut fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moy.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce païs-cy ne sont gueres souffertes.

SILVESTRE.

Je me moque de tout, et je n'ay rien à perdre.

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parens, des amis et des domestiques dont il se fera un secours contre vostre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande. (*Il met l'épée à la main, et pousse de tous les costez, comme s'il y avoit plusieurs personnes devant luy.*) Ah! teste! ah! ventre! que ne le trouvay-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paroist-il à mes yeux au milieu de trente personnes!

Que ne les vois-je fondre sur moy les armes à la main! Comment! marauts, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moy! Allons, morbleu, tuë! Point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pié, bon œil. Ah! coquins! ah! canaille! vous en voulez par là, je vous en feray taster vostre soû. Soûtenez, marauts, soûtenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-cy. A celle-là. Comment! vous reculez? Pié-ferme, morbleu! pié-ferme!

SCAPIN.

Eh! eh! eh! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE.

Voila qui vous aprendra à vous oser joüer à moy. [*Il s'éloigne.*]

SCAPIN.

Hé bien! vous voyez combien de personnes tuées pour deux cens pistoles. Oh! sus, je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin!

SCAPIN.

Plaist-il?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cens pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravy pour l'amour de vous.

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ay sur moy.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour vostre honneur, que vous paroissiez là, aprés avoir passé icy pour autre que ce que vous estes; et,

de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoistre il n'allast s'aviser de vous en demander davantage.

ARGANTE.

Oüy; mais j'aurois esté bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moy?

ARGANTE.

Non pas, mais...

SCAPIN.

Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe ou je suis honneste homme; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que dans tout cecy j'ay d'autre interest que le vostre et celuy de mon maistre, à qui vous voulez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne me mesle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher dés cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE.

Tien donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point vostre argent. Je seray bien aise que vous vous serviez de quelqu'autre.

ARGANTE.

Mon Dieu, tien.

SCAPIN.

Non, vous dy-je, ne vous fiez point à moy. Que sçait-on si je ne veux point vous attraper vostre argent?

ARGANTE.

Tien, te dy-je, ne me fais point contester

davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretez avec luy.

SCAPIN.

Laissez-moy faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE.

Je vay t'attendre chez moy.

SCAPIN.

Je ne manqueray pas d'y aller. [*Seul.*] Et un. Je n'ay qu'à chercher l'autre. Ah! ma foy, le voicy. Il semble que le Ciel, l'un aprés l'autre, les améne dans mes filets.

SCENE VII.

GERONTE, SCAPIN,

SCAPIN, [*feignant de ne pas voir Geronte*].

O Ciel! ô disgrace impréveuë! ô miserable pere! Pauvre Geronte, que feras-tu?

GERONTE.

Que dit-il là de moy, avec ce visage affligé?

SCAPIN, [*même jeu*].

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Geronte?

GERONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN, [*même jeu*].

Où pourray-je le rencontrer pour luy dire cette infortune?

GERONTE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

SCAPIN, [*même jeu*].

En vain je cours de tous costez pour le pouvoir trouver.

GERONTE.

Me voicy.

SCAPIN, [*même jeu*].

Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GERONTE.

Hola! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GERONTE.

Il y a une heure que je suis devant toy. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN.

Monsieur...

GERONTE.

Quoy?

SCAPIN.

Monsieur vostre fils...

GERONTE.

Hé bien ! mon fils...

SCAPIN.

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du monde.

GERONTE.

Et quelle?

SCAPIN.

Je l'ay trouvé tantost tout triste de je ne sçay quoy que vous luy avez dit, où vous m'avez meslé assez mal à propos, et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allez promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arresté nos yeux sur une galere turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invitez d'y entrer et nous a presenté la main. Nous y avons passé, il nous a fait mille civilitez, nous a donné la colation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir et beu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GERONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voicy. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galere en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoye vous dire que, si vous ne luy envoyez par moy tout-à-l'heure cinq cens écus, il va vous emmener vostre fils en Alger.

GERONTE.

Comment, diantre, cinq cens écus!

SCAPIN.

Oüy, Monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GERONTE.

Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

GERONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en viste dire à ce Turc que je vais envoyer la justice aprés lui.

SCAPIN.

La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GERONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses icy l'action d'un serviteur fidelle.

SCAPIN.

Quoy, Monsieur?

GERONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoye mon fils, et que tu te mets à sa place jusqu'à ce que j'aye amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Eh! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de

sens que d'aller recevoir un miserable comme moy à la place de vostre fils?

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GERONTE.

Tu dis qu'il demande...

SCAPIN.

Cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN.

Vrayment oüy, de la conscience à un Turc!

GERONTE.

Sçait-il bien ce que c'est que cinq cens écus?

SCAPIN.

Oüy, Monsieur, il sçait que c'est mil cinq cens livres.

GERONTE.

Croit-il, le traistre, que mil cinq cens livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galere?

SCAPIN.

Il est vray; mais quoy! on ne prévoyoit pas les choses. De grace, Monsieur, dépeschez.

GERONTE.

Tien, voila la clef de mon armoire.

SCAPIN.

Bon.

GERONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Tu trouveras une grosse clef du costé gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande mane, et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en luy rendant la clef.*

Eh ! Monsieur, resvez-vous ?. Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous sçavez le peu de temps qu'on m'a donné.

GERONTE.

Mais que diable alloit-il faire à cette galere ?

SCAPIN.

Oh ! que de paroles perduës ! Laissez là cette galere, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre vostre fils. Helas ! mon pauvre maistre, peut-estre que je ne te verray de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emméne esclave en Alger ! Mais le Ciel me sera témoin que j'ay fait pour toy tout ce que j'ay pû,

et que, si tu manques à estre racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un pere.

GERONTE.

Atten, Scapin, je m'en vay querir cette somme.

SCAPIN.

Dépeschez donc viste, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GERONTE.

N'est-ce pas quatre cens écus que tu dis?

SCAPIN.

Non, cinq cens écus.

GERONTE.

Cinq cens écus?

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire à cette galere?

SCAPIN.

Vous avez raison. Mais hastez-vous.

GERONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vray. Mais faites promptement.

GERONTE.

Ah! maudite galere!

SCAPIN, [*à part*].

Cette galere luy tient au cœur.

GERONTE.

Tien, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyois pas qu'elle dût m'estre si tost ravie. (*Il luy presente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant*

pas aller, et, dans ses transports, il fait aller son bras de costé et d'autre, et Scapin le sien pour avoir la bourse.) Tien. Va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN.

Oüy, Monsieur.

GERONTE.

Mais dis à ce Turc que c'est un scelerat.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Un infame.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Un homme sans foy, un voleur.

SCAPIN.

Laissez-moy faire.

GERONTE.

Qu'il me tire cinq cens écus contre toute sorte de droict.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Que je ne les luy donne ny à la mort ny à la vie.

SCAPIN.

Fort bien.

GERONTE.

Et que, si jamais je l'attrape, je sçauray me vanger de luy.

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE *remet la bourse dans sa poche et s'en va.*

Va, va viste requerir mon fils.

SCAPIN, *allànt aprés luy.*

Hola ! Monsieur.

GERONTE.

Quoy ?

SCAPIN.

Où est donc cet argent ?

GERONTE.

Ne te l'ay-je pas donné ?

SCAPIN.

Non vrayment, vous l'avez remis dans vostre poche.

GERONTE.

Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN.

Je le voy bien.

GERONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere ? Ah ! maudite galere ! Traistre de Turc à tous les diables !

SCAPIN, [*seul*]

Il ne peut digerer les cinq cens écus que je luy arrache ; mais il n'est pas quitte envers moy, et je veux qu'il me paye en une autre monnoye l'imposture qu'il m'a faite auprés de son fils.

SCENE VIII.

OCTAVE, LEANDRE, SCAPIN.

OCTAVE.

Hé bien! Scapin, as-tu reüssy pour moy dans ton entreprise?

LEANDRE.

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est?

SCAPIN, [*à Octave*].

Voila deux cens pistoles que j'ay tirées de vostre pere.

OCTAVE.

Ah! que tu me donnes de joye!

SCAPIN, [*à Léandre*].

Pour vous, je n'ay pû faire rien.

LEANDRE *veut s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir; et je n'ay que faire de vivre, si Zerbinette m'est ostée.

SCAPIN.

Hola! hola! tout doucement. Comme diantre vous allez viste!

LEANDRE *se retourne.*

Que veux-tu que je devienne?

SCAPIN.

Allez, j'ay vostre affaire içy.

LEANDRE *revient.*

Ah! tu me redonnes la vie.

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moy, une petite vangeance contre vostre pere pour le tour qu'il m'a fait.

LEANDRE.

Tout ce que tu voudras.

SCAPIN.

Vous me le promettez devant témoin?

LEANDRE.

Oüy.

SCAPIN.

Tenez, voila cinq cens écus.

LEANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

ZERBINETTE, HIACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

OUY, vos amans ont arresté entr'eux que vous fussiez ensemble, et nous nous acquitons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HIACINTE.

Un tel ordre n'a rien qui ne me soit fort agreable. Je reçois avec joye une compagne de la sorte, et il ne tiendra pas à moy que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux.

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer lors qu'on m'attaque d'amitié.

SCAPIN.

Et lors que c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose : on y court

un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie.

SCAPIN.

Vous l'estes, que je croy, contre mon maistre maintenant; et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion.

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte, et ce n'est pas assez pour m'asseurer entierement que ce qu'il vient de faire. J'ay l'humeur enjoüée, et sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis serieuse sur de certains chapitres; et ton maistre s'abusera s'il croit qu'il luy suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à luy. Il doit luy en couster autre chose que de l'argent; et, pour répondre à son amour de la maniere qu'il souhaite, il me faut un don de sa foy qui soit assaisonné de certaines cerémonies qu'on trouve necessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurois pas esté homme à me mesler de cette affaire s'il avoit une autre pensée.

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puis que vous me le dites; mais, du costé du pere, j'y prévoy des empeschemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses.

HIACINTE.

La ressemblance de nos destins doit contribuer

encore à faire naistre nostre amitié; et nous nous voyons toutes deux dans les mesmes allarmes, toutes deux exposées à la mesme infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous sçavez de qui vous estes née, et que l'apuy de vos parens, que vous pouvez faire connoistre, est capable d'ajuster tout, peut assurer vostre bonheur et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moy, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis estre, et l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontez d'un pere qui ne regarde que le bien.

HIACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage que l'on ne tente point par un autre party celuy que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce qu'on peut le plus craindre. On se peut naturellement croire assez de merite pour garder sa conqueste; et ce que je voy de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprés de qui tout le merite ne sert de rien.

HIACINTE.

Helas! pourquoy faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées? La douce chose que d'aimer, lors que l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaisnes dont deux cœurs se lient ensemble!

SCAPIN.

Vous vous moquez. La tranquillité en amour est

un calme desagreable. Un bonheur tout uny nous devient ennuyeux; il faut du haut et du bas dans la vie, et les difficultez qui se meslent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu, Scapin, fay-nous un peu ce recit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagéme dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare. Tu sçais qu'on ne perd point sa peine lors qu'on me fait un conte, et que je le paye assez bien par la joye qu'on m'y voit prendre.

SCAPIN.

Voila Silvestre qui s'en acquitera aussi bien que moy. J'ay dans la teste certaine petite vangeance dont je vay gouster le plaisir.

SILVESTRE.

Pourquoy, de gayeté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hazardeuses.

SILVESTRE.

Je te l'ay déja dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire.

SCAPIN.

Oüy; mais c'est moy que j'en croiray.

SILVESTRE.

A quoy diable te vas-tu amuser?

SCAPIN.

Dequoy diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'est que je voy que sans necessité tu vas courir

risque de t'attirer une venuë de coups de baston.

SCAPIN.

Hé bien, c'est aux despens de mon dos, et non pas du tien.

SILVESTRE.

Il est vray que tu es maistre de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arresté, et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez, je vous iray bientost rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moy-mesme et de découvrir des secrets qu'il estoit bon qu'on ne sceust pas.

SCENE II.

GERONTE, SCAPIN.

GERONTE.

Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils

SCAPIN.

Vostre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus

grand du monde, et je voudrois pour beaucoup que vous fussiez dans vostre logis.

GERONTE.

Comment donc.

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GERONTE.

Moy?

SCAPIN.

Oüy.

GERONTE.

Et qui?

SCAPIN.

Le frere de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre vostre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage, et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son desespoir sur vous, et vous oster la vie pour vanger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme luy, vous cherchent de tous les costez et demandent de vos nouvelles. J'ay veu mesmes deça et dela des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenuës de vostre maison. De sorte que vous ne sçauriez aller chez vous, vous ne sçauriez faire un pas ny à droit ny à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GERONTE.

Que feray-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN.

Je ne sçay pas, Monsieur, et voicy une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les piez jusqu'à la teste, et... Attendez. (*Il se retourne, et fait semblant d'aller voir au bout du theatre s'il n'y a personne.*)

GERONTE, *en tremblant.*

Eh?

SCAPIN, *en revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GERONTE.

Ne sçaurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN.

J'en imagine bien un; mais je courerois risque, moy, de me faire assommer.

GERONTE.

Eh! Scapin, montre-toy serviteur zelé. Ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ay une tendresse pour vous qui ne sçauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GERONTE.

Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-cy, quand je l'auray un peu usé.

SCAPIN.

Attendez. Voicy une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que...

GERONTE, *croyant voir quelqu'un.*

Ah!

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargeray sur mon dos, comme un paquet de quelque chose, et je vous porteray ainsi, au travers de vos ennemis, jusques dans vostre maison, où quand nous serons une fois nous pourrons nous barricader et envoyer querir main-forte contre la violence.

GERONTE.

L'invention est bonne.

SCAPIN.

La meilleure du monde. Vous allez voir. (*A part.*) Tu me payeras l'imposture.

GERONTE.

Eh?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapez. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et sur tout prenez garde de ne vous point montrer et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GERONTE.

Laisse-moy faire. Je sçauray me tenir...

SCAPIN.

Cachez-vous, voicy un spadassin qui vous cherche. (*En contrefaisant sa voix.*) « Quoy! jé n'auray pas l'abantage dé tuer cé Geronte, et quelqu'un par charité né m'enseignera pas où il est? » (*A Geronte, avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas. (*Reprenant son ton contrefait.*) « Cadédis! jé lé

trouberay, sé cachast-il au centre dé la terre. » (*A Geronte, avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas. (*Tout le langage gascon est suposé de celuy qu'il contrefait, et le reste de luy.*) « Oh! l'homme au sac. — Monsieur. — Jé té vaille un loüis, et m'enseigne où put estre Geronte. — Vous cherchez le seigneur Geronte? — Oüy, mordy! jé lé cherche. — Et pour quelle affaire, Monsieur? — Pour quelle affaire? — Oüy. — Jé beux, cadédis! lé faire mourir sous les coups de vaton. — Oh! Monsieur, les coups de baston ne se donnent point à des gens comme luy, et ce n'est pas un homme à estre traitté de la sorte. — Qui, cé fat de Geronte, cé maraut, cé velître? — Le seigneur Geronte, Monsieur, n'est ny fat, ny maraut, ny belître, et vous devriez, s'il vous plaist, parler d'autre façon. — Comment! tu mé traittes à moy avec cette hautur? — Je defens, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offence. — Est-ce que tu es des amis dé cé Geronte? — Oüy, Monsieur, j'en suis. — Ah! cadédis! tu es de ses amis, à la vonne hure! (*Il donne plusieurs coups de baston sur le sac.*) Tien! boila cé que jé té vaille pour luy. — Ah! ah! ah! ah! Monsieur. Ah! ah! Monsieur, tout-beau! Ah! doucement, ah! ah! ah! — Va, porte-luy cela de ma part. Adiusias. » Ah! Diable soit le Gascon! Ah! (*en se plaignant et remuant le dos, comme s'il avoit receu les coups de baston*).

GERONTE, *mettant la teste hors du sac.*

Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GERONTE.

Comment ! c'est sur les miennes qu'il a frapé.

SCAPIN.

Nenny, Monsieur, c'estoit sur mon dos qu'il frapoit.

GERONTE.

Que veux-tu dire? j'ay bien senty les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du baston qui a esté jusques sur vos épaules.

GERONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin pour m'épargner...

SCAPIN *luy remet la teste dans le sac.*

Prenez garde, en voicy un autre qui a la mine d'un étranger. (*Cet endroit est de mesme que celuy du Gascon pour le changement de langage et le jeu de theatre.*) « Party, moy courir comme une Basque, et moy ne pouvre point troufair de tout le jour sty tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moy un peu, fous, Monsir l'homme, s'il ve plaist, fous sçavoir point où l'est sty Gironte que moy cherchair? — Non, Monsieur, je ne sçay point où est Geronte. — Dites-moy le fous frenchemente, moy ly fouloir pas grande chose à luy. L'est seulemente pour ly donnair un petite régale sur le dos d'un douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers

de son poitrine. — Je vous assure, Monsieur, que je ne sçay pas où il est. — Il me semble que j'y foy remuair quelque chose dans sty sac. — Pardonnez-moy, Monsieur. — Ly est assurément quelque histoire là-tetans. — Point du tout, Monsieur. — Moy l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans ste sac. — Ah! Monsieur, gardez-vous-en bien. — Montre-le-moy un peu fous ce que c'estre là. — Tout-beau, Monsieur. — Quement, tout-beau! — Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. — Et moy je le fouloir foir, moy. — Vous ne le verrez point. — Ahi! que de badinemente! — Ce sont hardes qui m'apartiennent. — Montre-moy fous, te dy-je. — Je n'en feray rien. — Toy ne faire rien? — Non. — Moy pailler de ste bastonne dessus les épaules de toy. — Je me moque de cela. — Ah! toy faire le trole! — Ahi! ahi! ahi! Ah! Monsieur, ah! ah! ah! ah! — Jusqu'au refoir. L'estre là un petit leçon pour ly aprendre à toy à parlair insolentemente. » Ah! Peste soit du baragoüineux! Ah!

GERONTE, *sortant sa teste du sac.*

Ah! je suis roüé.

SCAPIN.

Ah! je suis mort.

GERONTE.

Pourquoy diantre faut-il qu'ils frapent sur mon dos?

SCAPIN, *luy remettant sa teste dans le sac.*

Prenez garde, voicy une demy-douzaine de soldats tout ensemble. (*Il contrefait plusieurs personnes ensemble.*) « Allons, tâchons à trouver ce Geronte,

cherchons par tout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les costez. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par icy. A gauche. A droit. Nenny. Si fait. » Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voicy son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maistre. — Eh! Messieurs, ne me maltraittez point. — Allons, dy-nous où il est. — Parle. Haste-toy. Expedions. Depesche viste. Tost. — Eh! Messieurs, doucement. (*Geronte met doucement la teste hors du sac et aperçoit la fourberie de Scapin.*) — Si tu ne nous fais trouver ton maistre tout-à-l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toy une ondée de coups de baston. — J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maistre. — Nous allons t'assommer. — Faites tout ce qu'il vous plaira. — Tu as envie d'estre battu? — Je ne trahiray point mon maistre. — Ah! tu en veux taster? Voila... — Oh! » (*Comme il est prest de fraper, Geronte sort du sac et Scapin s'enfuit.*)

GERONTE.

Ah! infame! Ah! traistre! Ah! scelerat! C'est ainsi que tu m'assassines!

SCENE III.

ZERBINETTE, GERONTE.

ZERBINETTE.

Ah! ah! je veux prendre un peu l'air.

GERONTE.

Tu me le payeras, je te jure.

ZERBINETTE.

Ah! ah! ah! ah! la plaisante histoire, et la bonne dupe que ce vieillard!

GERONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

ZERBINETTE.

Quoy? que voulez-vous dire, Monsieur?

GERONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moy.

ZERBINETTE.

De vous?

GERONTE.

Oüy.

ZERBINETTE.

Comment? qui songe à se moquer de vous?

GERONTE.

Pourquoy venez-vous icy me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant

qu'on puisse entendre. Je ne sçay pas si c'est parce que je suis interessée dans la chose, mais je n'ay jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'estre joüé par un fils à son pere pour en attraper de l'argent.

GERONTE.

Par un fils à son pere pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oüy. Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire, et j'ay une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sçay.

GERONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire.

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risqueray pas grand'chose à vous la dire, et c'est une avanture qui n'est pas pour estre longtemps secrette. La destinée a voulu que je me trouvasse parmy une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rodant de province en province, se meslent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit et conceut pour moy de l'amour. Dés ce moment, il s'attache à mes pas, et le voila d'abord comme tous les jeunes gens, qui croyent qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui luy fit un peu corriger ses premieres pensées. Il fit connoistre sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposez à me laisser à

luy moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire estoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit tres-souvent la plûpart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il estoit un peu dénüé d'argent; et il a un pere qui, quoy que riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez. Ne me sçaurois-je souvenir de son nom? Haye! Aidez-moy un peu. Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour estre avare au dernier poinct?

GERONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron... ronte. Or... Oronte. Non. Ge... Geronte. Oüy, Geronte, justement; voila mon vilain, je l'ay trouvé, c'est ce ladre-là que je dy. Pour venir à nostre conte, nos gens ont voulu aujourd'huy partir de cette ville, et mon amant m'alloit perdre faute d'argent, si, pour en tirer de son pere, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sçay à merveille. Il s'appelle Scapin; c'est un homme incomparable, et il merite toutes les loüanges qu'on peut donner.

GERONTE, [*à part*].

Ah! coquin que tu es!

ZERBINETTE.

Voicy le stratagéme dont il s'est servy pour attraper sa dupe. Ah! ah! ah! ah! Je ne sçaurois m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah! ah! ah! Il est allé trouver ce chien d'avare! ah! ah!

ah! et luy a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi! hi! ils avoient veu une galere turque où on les avoit invitez d'entrer; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la colation, ah! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galere en mer, et que le Turc l'avoit renvoyé luy seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au pere de son maistre qu'il emmenoit son fils en Alger s'il ne luy envoyoit tout-à-l'heure cinq cens écus. Ah! ah! ah! Voila mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses; et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cens écus qu'on luy demande sont justement cinq cens coups de poignard qu'on luy donne. Ah! ah! ah! Il ne peut se resoudre à tirer cette somme de ses entrailles, et la peine qu'il souffre luy fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah! ah! Il veut envoyer la justice en mer aprés la galere du Turc. Ah! ah! ah! Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah! ah! ah! Il abandonne, pour faire les cinq cens écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah! ah! ah! Le valet luy fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque reflexion est douloureusement accompagnée d'un : « Mais que diable alloit-il faire à cette galere? Ah! maudite galere! Traistre de Turc! » Enfin, aprés plusieurs détours, aprés avoir longtemps gemy et soûpiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous?

GERONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puny par son pere du tour qu'il luy a fait ; que l'Egyptienne est une mal-avisée, une impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur qui sçaura luy aprendre à venir icy débaucher les enfans de famille, et que le valet est un scelerat qui sera par Geronte envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

SCENE IV.

SILVESTRE, ZERBINETTE.

SILVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échapez? Sçavez-vous bien que vous venez de parler là au pere de vostre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à luy-mesme, sans y penser, pour luy conter son histoire.

SILVESTRE.

Comment, son histoire?

ZERBINETTE.

Oüy, j'estois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire. Mais qu'importe? Tant pis pour luy. Je ne voy pas que les choses, pour nous, en puissent estre ny pis ny mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir bien de la langue que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires.

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas apris cela de quelqu'autre?

SCENE V.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Hola ! Silvestre.

SILVESTRE.

Rentrez dans la maison. Voila mon maistre qui m'apelle.

ARGANTE.

Vous vous estes donc accordez, coquin; vous vous estes accordez, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber, et vous croyez que je l'endure ?

SILVESTRE.

Ma foy, Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en lave les mains, et vous assure que je n'y trempe en aucune façon.

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard, nous verrons cette affaire, et je ne prétens pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

SCENE VI.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GERONTE.

Ah ! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace.

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible.

GERONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cens écus.

ARGANTE.

Le mesme pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cens pistoles.

GERONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cens écus, il m'a traitté d'une maniere que j'ay honte de dire. Mais il me la payera.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piece qu'il m'a joüée.

GERONTE.

Et je prétens faire de luy une vangeance exemplaire.

SILVESTRE.

Plaise au Ciel que dans tout cecy je n'aye point ma part !

GERONTE.

Mais ce n'est pas encor tout, Seigneur Argante, et un malheur nous est toûjours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjoüissois aujourd'huy de l'esperance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation, et je viens d'aprendre de mon homme qu'elle est partie il y a long-temps de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a pery dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoy, s'il vous plaist, la tenir à Tarente, et ne vous estre pas donné la joye de l'avoir avec vous?

GERONTE.

J'ay eu mes raisons pour cela, et des interests de famille m'ont obligé jusques icy à tenir fort secret ce second mariage. Mais que vois-je?

SCENE VII.

NERINE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE.

GERONTE.

Ah! te voila, nourrice?

NERINE, *se jettant à ses genoux.*

Ah! Seigneur Pandolphe, que...

GERONTE.

Apelle-moy Geronte, et ne te sers plus de ce

nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre parmy vous à Tarente.

NERINE.

Las! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquietudes dans les soins que nous avons pris de vous venir chercher icy!

GERONTE.

Où est ma fille et sa mere?

NERINE.

Vostre fille, Monsieur, n'est pas loin d'icy. Mais, avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GERONTE.

Ma fille mariée!

NERINE.

Oüy, Monsieur.

GERONTE.

Et avec qui?

NERINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain seigneur Argante.

GERONTE.

O Ciel!

ARGANTE.

Quelle rencontre!

GERONTE.

Méne-nous, méne-nous promptement où elle est.

NERINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GERONTE.

Passe devant. Suivez-moy, suivez-moy, Seigneur Argante.

SILVESTRE.

Voila une avanture qui est tout-à-fait surprenante!

SCENE VIII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien, Silvestre, que font nos gens?

SILVESTRE.

J'ay deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Nostre Hiacinte s'est trouvée la fille du seigneur Geronte; et le hazard a fait ce que la prudence des peres avoit déliberé. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toy des menaces épouvantables, et sur tout le seigneur Geronte.

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal, et ce sont des nuées qui passent bien loin sur nos testes.

SILVESTRE.

Pren garde à toy; les fils se pourroient bien raccommoder avec les peres, et toy demeurer dans la nasse.

SCAPIN.

Laisse-moy faire, je trouveray moyen d'apaiser leur courroux, et...

SILVESTRE.

Retire-toy, les voila qui sortent.

SCENE IX.

GERONTE, ARGANTE, SILVESTRE, NERINE, HIACINTE.

GERONTE.

Allons, ma fille, venez chez moy. Ma joye auroit esté parfaite si j'y avois pû voir vostre mere avec vous.

ARGANTE.

Voicy Octave tout à propos.

SCENE X.

OCTAVE, ARGANTE, GERONTE, HIACINTE, NERINE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

Venez, mon fils, venez vous réjoüir avec nous de l'heureuse avanture de vostre mariage. Le Ciel...

OCTAVE, *sans voir Hiacinte.*

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement.

ARGANTE.

Oüy; mais tu ne sçais pas...

OCTAVE.

Je sçay tout ce qu'il faut sçavoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du seigneur Geronte...

OCTAVE.

La fille du seigneur Geronte ne me sera jamais de rien.

GERONTE.

C'est elle...

OCTAVE.

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILVESTRE.

Ecoutez...

OCTAVE.

Non, tay-toy, je n'écoute rien.

ARGANTE.

Ta femme...

OCTAVE.

Non, vous dy-je, mon pere, je mourray plutost que de quitter mon aimable Hiacinte. (*Traversant le theatre pour aller à elle.*) Oüy, vous avez beau faire, la voila celle à qui ma foy est engagée; je l'aimeray toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme...

ARGANTE.

Hé bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdy qui suit toûjours sa pointe!

HIACINTE.

Oüy, Octave, voila mon pere que j'ay trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

GERONTE.

Allons chez moy, nous serons mieux qu'icy pour nous entretenir.

HIACINTE.

Ah! mon pere, je vous demande par grace que je ne sois pas separée de l'aimable personne que vous voyez : elle a un merite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle quand il sera connu de vous.

GERONTE.

Tu veux que je tienne chez moy une personne qui est aimée de ton frere, et qui m'a dit tantost au nez mille sottises de moy-mesme!

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte si j'avois sceu que c'estoit vous, et je ne vous connoissois que de réputation.

GERONTE.

Comment! que de réputation?

HIACINTE.

Mon pere, la passion que mon frere a pour elle n'a rien de criminel, et je répons de sa vertu.

GERONTE.

Voila qui est fort bien. Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnüe qui fait le mestier de coureuse!

SCENE XI.

LEANDRE, OCTAVE, HIACINTE, ZERBINETTE, ARGANTE, GERONTE, SILVESTRE, NERINE.

LEANDRE.

Mon pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnüe sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ay rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville et d'honneste famille; que ce sont eux qui l'ont dérobée à l'âge de quatre ans; et voicy un bracelet, qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE.

Helas! à voir ce bracelet, c'est ma fille que je perdis à l'âge que vous dites.

GERONTE.

Vostre fille?

ARGANTE.

Oüy, ce l'est, et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.

HIACINTE.

O Ciel! que d'avantures extraordinaires!

SCENE XII.

CARLE, LEANDRE, OCTAVE, GERONTE, ARGANTE, HIACINTE, ZERBINETTE, SILVESTRE, NERINE.

CARLE.

Ah ! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange.

GERONTE

Quoy ?

CARLE.

Le pauvre Scapin...

GERONTE.

C'est un coquin que je veux faire pendre.

CARLE.

Helas ! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela. En passant contre un bastiment, il luy est tombé sur la teste un marteau de tailleur de pierre, qui luy a brisé l'os et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'aportast icy pour vous pouvoir parler avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il ?

CARLE.

Le voila.

SCENE DERNIERE.

SCAPIN, CARLE, GERONTE, ARGANTE, ETC.

SCAPIN, *aporté par deux hommes, et la teste entourée de linges, comme s'il avoit esté bien blessé.*

Ahy! ahy! Messieurs, vous me voyez... ahy! vous me voyez dans un étrange état. Ahy! Je n'ay pas voulu mourir sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées. Ahy! Oüy, Messieurs, avant que de rendre le dernier soûpir, je vous conjure de tout mon cœur de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le seigneur Argante et le seigneur Geronte. Ahy!

ARGANTE.

Pour moy, je te pardonne; va, meurs en repos.

SCAPIN, [*à Geronte*].

C'est vous, Monsieur, que j'ay le plus offensé par les coups de baston que...

GERONTE.

Ne parle point davantage, je te pardonne aussy.

SCAPIN.

Ç'a esté une temerité bien grande à moy que les coups de baston que je...

GERONTE.

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ay, en mourant, une douleur inconcevable des coups de baston que..

GERONTE.

Mon Dieu, tay-toy.

SCAPIN.

Les malheureux coups de baston que je vous...

GERONTE.

Tay-toy, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Helas! quelle bonté! Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de baston que...

GERONTE.

Eh! oüy. Ne parlons plus de rien; je te pardonne tout : voila qui est fait.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, je me sens tout soulagé depuis cette parole.

GERONTE.

Oüy; mais je te pardonne à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment, Monsieur?

GERONTE.

Je me dédis de ma parole si tu réchapes.

SCAPIN.

Ahy! ahy! Voila mes foiblesses qui me reprennent.

ARGANTE.

Seigneur Geronte, en faveur de nostre joye, il faut luy pardonner sans condition.

GERONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble pour mieux goûter nostre plaisir.

SCAPIN.

Et moy, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.





NOTES

DU TOME SEPTIÈME

LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

Si les deux derniers actes avaient ressemblé aux trois premiers, *le Bourgeois gentilhomme* aurait, sans conteste, passé pour une des meilleures pièces de Molière, et, dans l'opinion de tous, aurait pris place à côté du *Tartuffe*, du *Misanthrope*, de *l'Avare*. Mais la fin du quatrième acte et le cinquième s'éloignent de la haute comédie pour se rapprocher de la farce, si bien que quelques critiques n'ont vu dans cette pièce qu'une œuvre agréable, le côté burlesque les ayant empêchés d'en apprécier complètement la portée morale.

Il n'est pourtant pas, dans tout le théâtre de Molière, un caractère plus complet, mieux suivi et décrit en traits plus exacts et plus pittoresques que celui du bourgeois vaniteux qu'il a voulu nous représenter dans M. Jourdain. Jamais non plus il n'a ri et n'a fait rire les spectateurs d'un rire plus large et plus franc. Il n'est pas jusqu'à cette cérémonie turque qui ne soit animée d'une verve toute moliéresque et ne sente aussi son grand auteur. Elle n'est pas d'ailleurs une pure fantaisie de Molière; le roi la lui avait commandée en souvenir de l'ambassade ottomane qui était venue en France au commencement de l'année, et dont les usages l'avaient quelque peu diverti.

C'est, en effet, sur l'ordre de Louis XIV que Molière composa *le Bourgeois gentilhomme,* et on lui adjoignit le chevalier d'Arvieux pour les divertissements et Lulli pour la musique. La pièce fut représentée la première fois au château de Chambord le 13 octobre 1670 ; la seconde représentation eut lieu le 16, et fut suivie de deux autres, le 20 et le 21. Après avoir ensuite été joué à Saint-Germain en Laye les 9, 11 et 13 novembre, *le Bourgeois gentilhomme* arriva enfin devant le public parisien le 23 du même mois, et obtint vingt-quatre représentations. Le succès fut aussi grand à la ville qu'il l'avait été à la cour.

Il paraît qu'on crut reconnaître dans M. Jourdain le chapelier Gandouin, qui avait dépensé cinquante mille écus avec une femme et lui avait donné une très belle maison qu'il possédait à Meudon. M. Louis Lacour pense que le personnage que Molière et Louis XIV lui-même avaient alors en vue, était non pas le chapelier Gandouin, mais le financier Montauron, mort presque ruiné en 1664, et dont Tallemant des Réaux fait un portrait qui, en effet, par bien des détails, rappelle celui de M. Jourdain.

Il y a deux éditions originales de Molière : l'une sous forme de ballet en trois actes, l'autre sous celle de comédie en cinq actes. La première est de 1670 ; la seconde, la seule dont nous ayons à nous occuper, et qui nous a servi pour notre réimpression, est de 1671 : elle se vendait chez Pierre Le Monnier *pour l'auteur,* qui cette fois, paraît-il, avait pris à son compte la publication de son œuvre.

Les variantes que nous donnons ci-après sont prises dans l'édition de 1682, et nous nous bornons à celles qui offrent un intérêt littéraire. Quant à celles de la cérémonie turque, nous les avons négligées. Cette cérémonie, telle que la donne l'édition originale, n'est qu'un canevas offert par Molière à la fantaisie des artistes appelés à y figurer ; elle a subi successivement de nombreux changements, et la rédaction que reproduisent ordinairement les éditeurs modernes est celle qui a été établie en 1734 par Marc-Antoine Joly.

Page 18, ligne 16. *Ritornelle,* au lieu de *ritournelle,* est conforme à l'étymologie italienne, *ritornello.*

P. 18, l. 18. La *trompette marine* est, d'après Littré, un instrument de musique composé d'un manche fort long et d'un corps de bois résonnant, avec une seule corde, sur laquelle on joue avec un archet, en la pressant sur le manche avec le pouce.

20, 25. L'édition de 1682, au lieu de *quartée,* donne *quarrée*, qui ne signifie rien.

26, 12. Nous avons donné ici le jeu de scène tel qu'il est dans l'édition originale. Les éditions suivantes en ont, avec raison, retranché la fin, *et sortent en se battant*, pour modifier comme suit le jeu de scène qui se trouve vers la fin de la scène (p. 27, l. 9) : *Ils sortent en se battant.*

— 20. Var. : « La peste *de* l'animal ! »

— 27. Au lieu de *maistre de philosophie*, qui doit être une erreur, l'édition de 1682 porte ici *maistre à dancer.*

27, 25. Bien que dans notre texte *donné* soit au singulier, nous avons cru néanmoins devoir faire accorder le participe.

28, 12. La citation latine forme un vers hexamètre, mais nous l'avons laissée imprimée dans le texte comme l'a fait l'édition originale.

29, 11. *Barbara, Celarent,* etc. Ces mots, dont l'assemblage ne présente aucun sens, forment le premier de quatre vers techniques ayant pour but de figurer les dix-neuf modes de syllogisme régulier de l'ancienne école.

30, 7. Il semblerait qu'il fallût ici *des corps ;* mais le texte porte bien *du corps.*

31, 10 et suiv. Il paraît incontestable que Molière a emprunté toutes ces démonstrations, relatives à la formation des tons, à l'ouvrage de Cordemoy ayant pour titre : *Discours physique de la parole* (Paris, chez Florentin Lambert, 1668).

32, 8. Il y a un V dans l'édition originale, mais ce V est l'*u* majuscule d'alors, qui ne se figurait pas autrement.

39, 8. Var. : « Croyez-vous que *mon* habit m'aille bien ? »

— 13. *Ringrave*, ou *rhingrave,* haut-de-chausses s'atta-

chant au bas-de-chausses avec des rubans, et dont l'usage avait été, dit-on, introduit par un seigneur allemand (*Rhein-graf*, comte du Rhin).

P. 44, l. 14. *Tien* est bien imprimé sans *s*. La première conjugaison n'était pas alors la seule dans laquelle on fît la distinction de la deuxième personne de l'indicatif présent et de celle de l'impératif en supprimant l's finale à cette dernière.

50, 9. *Tout ce qui n'est point vers n'est point prose* est bien la leçon de la première édition, et celle qu'il faut maintenir. Croyant voir là une faute, on a, jusqu'ici, rectifié ainsi la phrase : « Tout ce qui n'est point vers est prose. » Mais on ne s'est pas aperçu que M. Jourdain se trompe en répétant de travers ce que lui a dit son maître de philosophie, comme il se trompe encore plus loin (p. 51, l. 1) en disant à Nicole que l'U se forme en approchant la mâchoire d'en haut de celle d'en bas.

— 11. Voir la note de la page 32, ligne 8.

51, 1. *Aproches la mâchoire d'enhaut de celle d'enbas.* Encore une erreur de M. Jourdain. Voir, au sujet de cette phrase, la fin de la note ci-dessus de la page 50.

— 26. *Tien.* Voir la note de la page 44.

52, 21. *Çamon*, corruption de l'ancienne expression *c'est mon*, veut dire : « C'est bien certain », « en vérité ». C'est une manière d'affirmer avec plus de force.

55, 18. Il faudrait *il luy demange*, et non *il se demange.* Nous ne connaissons pas d'exemple de démanger employé comme verbe réfléchi.

— 32. *Mettez*, c'est-à-dire : « Mettez votre chapeau sur votre tête, couvrez-vous. »

61, 2. *Et si*, c'est-à-dire : et pourtant ; ancienne acception de l'adverbe *si*, qui était encore usitée au XVII[e] siècle.

62, 22. Nous avons déjà vu, dans d'autres pièces de Molière, qu'un *cadeau* est une partie de plaisir offerte à des femmes. — Au lieu de *cadeau*, l'édition de 1682 donne ici *régal*.

P. 64, l. 23. L'édition de 1682 donne ici, comme précédemment, *régal* au lieu de *cadeau.*

71, 16. Une *pimpe-souée* est une précieuse, une femme prétentieuse et ridicule. On donne pour étymologie à ce mot l'ancien verbe *pimper,* qui a fait *pimpant,* et l'adjectif *souef,* doux, venant du latin *suavis.*

73, 23. Var. : « que ce que je dis » (*te* supprimé).

75, 10. *Queussy queumy,* locution paysanne qui signifie : tout de même.

76, 30. *Tarare,* interjection familière exprimant le dédain, et à laquelle paraît répondre assez bien le *zut* d'aujourd'hui.

80, 24. *En donner à garder,* en faire accroire.

84, 15. *Malitorne* (probablement composé de *mal* et de *tourné*), qui a mauvaise tournure.

87, 10. *Bourle* (espag. *burla*), farce, tromperie. C'est à tort qu'on a depuis imprimé *bourde,* qui signifie mensonge.

89, 3. Nous avons cru devoir ponctuer ainsi la phrase : « Je m'engage insensiblement chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de vostre passion », parce que Dorimene n'entend pas dire qu'elle se pousse elle-même *à recevoir* ces témoignages, mais qu'elle se trouve engagée *en les recevant.*

— 10. *Suivy* est bien imprimé sans accord.

— 26. Notre texte donne *ils,* quoique le pronom se rapporte au féminin *personne.*

95, 10. Le *pain de rive* est, d'après Littré, le pain cuit sur la rive du four, et qui, n'ayant point touché les autres pains, se trouve cuit et doré tout à l'entour.

98, 21. Var. : « que vous *avez touchés.* »

113, 8. Le *momon* est, d'après Ménage, un défi au jeu de dés porté par des masques. Richelet explique ainsi ce mot : « *Momon* signifie aujourd'hui parmi nous l'argent que les masques joüent aux dez sans revanche durant le carnaval, lorsqu'ils vont le soir chez les particuliers de leur con-

noissance. » — On lui donne pour étymologie *Momus,* dieu de la folie, d'où est venu aussi *momerie.*

P. 115, l. 23. « Voicy le reste de notre écu » se dit à propos d'une personne qui arrive et dont la venue est déplaisante.

— — Var. : « de tous costez » (*les* supprimé).

116, 20. Var. : « ... avec le mariage, *comme vous sçavez.* »

118, 15. Var. : « qu'il sçait dans sa *grandeur...* »

125, 8. Var. : « *l'*écouter. »

126, 28. Var. : « qu'on aille querir » (*viste* supprimé).

129, 7. Littré dit que les *gens de l'entriguet* sont les gens d'importance. M. Louis Lacour, dans sa réimpression de l'édition originale du *Bourgeois gentilhomme,* n'accepte pas cette explication, et la rectifie de la façon suivante : « Les gens d'importance, du temps de Molière, ne se plaçaient pas au sommet de la salle, ils venaient aux deux côtés de la scène s'asseoir en vue de tout le monde. D'ailleurs, le « vieux bourgeois » se plaindrait-il si l'on plaçait sa famille parmi les gens d'importance? Ne pourrait-on pas lire *les gens de l'entreguet,* ceux qui se trouvent mêlés avec le guet? »

131, 10. On écrivait alors *regal* et *regale.*

PSYCHÉ.

Psyché, ainsi que nous l'apprend l'avertissement placé en tête de la pièce, n'est pas en entier de Molière. Il n'a versifié que le prologue, le premier acte, la première scène du second et la première scène du troisième; le reste est dû à la plume de Corneille. Quant aux intermèdes, ils sont de Quinault, à l'exception du premier, et c'est Lulli qui a fait la musique.

Bien que la plus grande part de l'œuvre appartienne à Corneille, on a pris l'habitude de ranger *Psyché* au nombre

des pièces de Molière, parce que c'est lui qui en a tracé le plan, et qu'elle a paru sous son nom. Le rôle effacé que s'est donné, dans cette circonstance, le modeste auteur du *Cid,* n'a pas empêché la postérité de lui rendre justice; on a toujours admiré dans ses vers cet heureux mélange de grâce et de force qui était une nouvelle preuve de l'inépuisable variété de son génie, et l'on s'est généralement accordé à lui donner le pas sur son illustre collaborateur.

Il n'y a pas, d'ailleurs, à faire à Molière un grand mérite du plan de *Psyché*, qui est traînant et sans intérêt, et qui se ressent de la précipitation avec laquelle son auteur dut le tracer pour donner satisfaction à une royale impatience. Le sujet de *Psyché* avait été mis à la mode par le poème de La Fontaine, publié deux ans auparavant avec le plus grand succès; aussi la pièce de Molière et de Corneille arriva-t-elle devant un public des mieux disposés lorsqu'on la joua pour la première fois, à la Cour, le 17 janvier 1671. Elle y fut accueillie avec enthousiasme, et les représentations s'y succédèrent jusqu'à la fin du carnaval, dans la première semaine de février. C'est seulement le 24 juillet suivant qu'elle fut offerte au public, auprès de qui elle obtint un immense succès, consacré par trente-deux représentations presque consécutives.

Le programme de *Psyché,* sous le titre de *tragi-comédie et ballet,* parut d'abord en un in-4° de 44 pages (Ballard, 1671); mais la véritable première édition de la pièce, qui fut publiée quelque temps après, dans la même année, se compose de 2 feuillets préliminaires, 90 pages et 1 feuillet pour le privilège. C'est celle qui a servi à notre réimpression.

Page 139, ligne 14. Var. : « M. Corneille *l'aisné* », dans l'édition de 1682.

141, 14. *Explois* est imprimé sans *t,* pour la rime.

151, 18. *Quelque peu d'aînesse* est une expression qui ne s'emploierait plus aujourd'hui, et qui n'a guère jamais dû s'employer : *aînesse* n'est usité que dans l'expression *droit d'aînesse.*

P. 153, l. 6. Ce soûris qui *tend les bras* à tout le monde forme une image quelque peu choquante.

156, 14. Ces deux *on,* ne se rapportant pas à la même personne, donnent au sens quelque peu d'obscurité.

— 31-32. Cette tournure de phrase paraît aujourd'hui un peu embrouillée. Cidippe veut dire : Les soudains retours de son âme inégale sont faits pour vous donner à essuyer de très fâcheux moments.

163, 10-11. Encore une phrase analogue à celle dont nous venons de parler dans la note précédente. Le sens est celui-ci : Ce que j'apprends, que je n'ai à craindre que pour moi, est fait pour que j'aie à louer le Ciel et que je me voie hors d'effroi.

167, dernière ligne. Var. de 1682 : « Huit personnes affligées, *qui, par leurs attitudes, expriment leur douleur.* »

174. Dans l'indication qui suit la scène première du deuxième acte, l'édition de 1682, au lieu de *M. C.*, donne : *M. de Corneille l'aisné.*

175, 3. *Jusques au monument,* c'est-à-dire jusqu'au tombeau. Voir plus loin, page 176, ligne 18.

179, 6. *Vertu* est pris ici dans le sens de courage.

182. Ce second intermède et ceux des actes suivants sont de Quinault.

188, 4. *Vien* imprimé sans *s*. On sait qu'autrefois la première conjugaison n'était pas la seule dans laquelle on fît, par la suppression de l'*s* finale, la différence de la seconde personne de l'impératif à celle de l'indicatif présent.

190, 10-14. Nous avouons humblement ne pas comprendre cette phrase, et ne pas voir, dans la ligne 14, à quoi se rapporte le pronom *ceux*. Quant au pronom *elle*, nous pensons qu'il doit se rapporter à *âme,* de la ligne 10.

193, 26 Le *succès,* c'est-à-dire le résultat, l'issue.

218, 14. Var. : « qu'un regard *du* fils. »

234, 1. On remarquera que ce vers est de neuf syllabes.

P. 236, avant-dernière ligne. Var. de 1682 : « avec *des drapeaux et* des enseignes. »

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

Voici certainement une des pièces les plus vivantes et les plus gaies de Molière, ce qui n'a pas empêché qu'elle n'ait peut-être soulevé autant de tempêtes d'un côté que de l'autre elle a suscité d'éclats de rire. On lui a reproché, non sans quelque raison, de n'être pas morale; et il est bien certain que ce n'est pas là qu'on enverra les fils de famille et les valets apprendre le respect qu'ils doivent à leurs pères et à leurs maîtres. Mais, en écrivant *les Fourberies de Scapin,* Molière n'a pas poursuivi un but moral; il a voulu faire rire, et il y a pleinement réussi.

Boileau figure en tête de ceux qui ont attaqué la pièce, et l'on connaît assez les deux vers qu'elle lui a inspirés :

> *Dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe*
> *Je ne reconnais plus l'auteur du* MISANTHROPE.

Nous n'insisterons pas sur le premier de ces deux vers, qui n'a pas de sens, puisque Scapin ne s'enveloppe pas dans le sac, et qu'au contraire il y fait entrer Géronte : il y a là une de ces métaphores que Boileau ne pardonnait pas aux écrits des autres, mais qu'il admettait pour les siens. Nous dirons seulement que dans *les Fourberies de Scapin* ce n'est pas l'auteur du *Misanthrope* qu'il faut aller chercher, mais celui de *Monsieur de Pourceaugnac* et du *Bourgeois gentilhomme,* et on l'y retrouve complètement. Heureusement Molière n'est pas partout le même : nous lui devons *le Misanthrope, Don Juan* et *le Bourgeois gentilhomme,* et nous n'avons qu'à nous féliciter de l'infinie variété de son génie dramatique.

Il est bien certain que la scène du sac n'est pas de celles qui ont contribué à faire regarder *les Fourberies de Scapin* comme une pièce pleine des saillies les plus heureuses et des traits de vérité les plus frappants. Molière, qui, en même temps qu'écrivain, était directeur de théâtre, avait besoin d'attirer un peu le gros public, et, dans le cas présent, il a peut-être trop cédé au goût du jour. Mais n'est-il pas vraiment puéril d'aller chercher des taches dans le soleil, et ne vaut-il pas mieux prendre la pièce telle que Molière l'a faite et en rire sans arrière-pensée? Nous devons beaucoup lui pardonner parce qu'il nous a beaucoup donné.

Faut-il encore, à propos de cette pièce, parler des accusations de plagiat dont Molière a été si souvent l'objet? Il est bien certain qu'il en a pris l'idée et quelques détails au *Phormion* de Térence; il est certain aussi que la scène XI du deuxième acte est en partie empruntée au *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, et que la fameuse phrase, « Que diable allait-il faire dans cette galère? » n'est pas de Molière, puisque Granger, du *Pédant joué*, répète sans cesse à Corbinelli : « Que diable aller faire dans la galère d'un Turc? » Mais qu'importe que cette fois encore Molière se soit quelque peu inspiré des uns et des autres, s'il s'est toujours tenu au-dessus de ses modèles?

Les Fourberies de Scapin furent données avec un grand succès pour la réouverture du théâtre du Palais-Royal le 24 mai 1671. La pièce fut imprimée la même année, et parut, pour le compte de l'auteur, chez Pierre Le Monnier, dont l'édition a servi à notre réimpression.

Page 240. Dans l'édition originale, l'énumération des personnages donne Scapin comme valet d'Octave, et Silvestre comme valet de Léandre. C'est là une erreur que nous avons jugé peu intéressant de reproduire.

247, ligne 22. *Quelque chose de pitoyable en des personnes étrangères* ne nous paraît pas avoir un sens bien clair.

— 31. *Faire des regrets* est une expression étrange, dont nous ne connaissons pas d'autre exemple.

259, 32. Var. : « dont il *devroit*. »

P. 261, l. 1. Var. : « un *bon* compagnon. »

— 11. Var. : « il tient de vous » (*cela* supprimé).

263, 25. L'édition de 1682 a supprimé la partie du dialogue qui commence à *Il le fera , ou je le des-heriteray,* et qui finit à *Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux.* La réplique d'Argante commence donc à *Finissons ce discours*, etc.

270, 31. Var. : « Qu'est-ce donc *qui* s'est passé icy? »

271, 4. Var. : « *pendant* mon absence. »

281, 3. Var. : « *façon* » au singulier.

285, 19. Var. : « Il *luy* faut aussi un cheval pour monter *son* valet. »

288, 22. *Retirer le sac*, c'est-à-dire le sac contenant les pièces du procès..

289, 25. Var. : « *faites*-moy connoistre. »

290, 21. Nous avons conservé *la sang*, qui est dans le texte, ne pensant pas que ce fût une faute. « Par la sang » est le commencement du juron « Par le sang de Dieu », qui se disait aussi « Palsambleu » et « Par *la* sambleu ».

291, 31. On écrivait alors *trouvay-je* pour *trouvé-je*.

296, 16. Var. : « *en* tout cela. »

298, 28. Il y a bien cette fois « *à* cette galère ».

299, 23. Même observation que ci-dessus.

300, 17. Même observation que ci-dessus.

310, 28. *A droit* (à côté droit) se disait alors pour « à droite ».

311, 15. Il y a bien *courerois*, et non *courrois*.

312, 4. On disait alors *garder*, et non *se garder*.

316, 19. *Je ne trahiray point mon maistre* a été retranché dans l'édition de 1682.

321, 13. *S'échapper* veut dire ici se laisser aller à parler inconsidérément.

P. 322, l. 25. *Passer la plume par le bec*, frustrer quelqu'un de ses espérances. Cette locution vient de l'habitude qu'on a de passer une plume à travers les orifices du bec de l'oie pour qu'elle se trouve arrêtée quand elle veut traverser une haie. D'après le *Dictionnaire des proverbes* de La Mesengère, cette façon de parler fait allusion à une espièglerie de clercs ou d'écoliers qui, pour déniaiser un nouveau venu, épient le moment où il a la plume à la bouche et le barbouillent en tirant cette plume par le bout d'en haut.

330, 20. Var. : après le mot *assuré*, l'édition de 1682 ajoute : *Ma chere fille !*





TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1883

HS



